

Sur Dante

manuel montero

mouture de travail

A la Mère Sofia Valdivieso-Ramos, Sierva de San José

Querida tía Sofi,

si no supiera lo que te va a pasar no tendría sentido nada de lo que te escribo. La muerte la conocemos en cada célula, como la conoce el alma por lo que de una forma reductora se ha querido llamar el pecado. Tú temías el dolor del que se nos representa acompañada la muerte. Enfermos estamos para algo, para el dolor o para el placer. Somos humanos.

Besitos,

Manuel

Comment se dédouane-t-on des mauvais génies, des dettes contractées avec l'invisible, tout comme de celles qui nous lieraient à une femme fatale ? Soit par l'exécution d'un tableau ou l'édition d'un livre, ou dans mon cas deux formules confondues, deux gestes, deux exorcismes. Dante a consacré son voyage au Paradis à régler par la joie ses comptes d'avec le souvenir d'une femme qu'il n'aurait touchée, et morte de pestifération. On y voit en négatif les ombres que l'amitié projette devenues des flammes de lumière. Que cet exercice d'une Divine Comédie soit à l'avenir une forme de prière artistique, un travail de salut, c'est ce qui reste ouvert par

l'opportunité toujours ouverte de canoniser Dante au sein de l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine.

C'est en peintre que j'écris, étant l'essai une sorte de dessin verbal d'atelier, tout comme Botticelli guettait aussi l'occasion d'une canonisation de Dante pour son projet dessiné pour des futurs fresques d'une basilique comme celle de Giotto. Je cherche aussi dans la canonisation de Dante un bénéfice artistique. Excusez-moi si je me sers du mot basilique juste pour me rapprocher de la royauté de la peinture, de l'occasion en majesté.

La vie de Saint François d'Assise, minutieusement peinte et en grandeur nature, dans les fresques de Giotto, comme le fera le néoréalisme italien ou le cinéma novo de suite avec le sujet abstrait du cinéma, de le présenter grandeur nature, contre une biographie encore plus fantastique, celle de Dante à l'intérieur de son poème métaphysique, dans le projet de Botticelli ou dans la péripétie de ce qui va suivre, grandeur nature aussi.

On ne peut y voir que de la maladresse dans l'éphémère de la succession de dates qui jalonne l'écriture de la Commedia. Son titre en témoigne. Non pas le titre de Divina, mais celui de Commedia. Et pourtant je n'ai entrepris d'autre essai qu'un essai dantesque jusqu'à la forme et la maladresse. Que mes confessions, mes vanités personnelles, y soient serties dans la démonstrative chaîne de l'érudition, toujours licence de présomption qui devient l'arme d'un duel chez le mondain, cela ne peut que s'opérer dans le rituel dantesque. Du Pape dépend que ce soit une "sors dantiana", profane, ou bien la prière du pécheur intellectuel, l'artiste, sanctifiée aux yeux de Rome.

Les lieux de ce que Thomas d'Aquin appelle, en théoricien des intensités ou métaphysicien, la "vie future", dans le passage oecuménique par la condition cosmopolite, du secret de l'élite au secret du marginal, de l'italien moyenâgeux en une autre quelconque langue, sont devenus ambigus comme cette maison hantée à Grenade, de laquelle les surveillants de nuit sortaient fous,

éclairés par leur propre frayeur à dresser des récits d'une nuit ou d'une saison, que les grenadins d'ailleurs accueillaienent avec spectation. La maison hantée étant lieu de débauche des purs esprits, mais aussi spectacle nocturne dans la folie du témoin en train de témoigner. Mais ainsi que l'on peut se réclamer d'une "anarchive" en Danse, comme le font les Carnets Bagouet, l'on peut ramener le peintre à potentiel traducteur, à roman inachevé dans son écriture personnelle, quelqu'un dont la parole est description de la vision, et c'est ça le dantesque, le klossowskien (autre canonisation urgente) ou la démarche de cet essai, comme peut l'être toute écriture d'ivresse ou de prière.

Dantesque plus maladroit à mesure que les lectures se succéderont, de siècle en siècle, et qui appelle à une fin de cycle apocalyptique chez chacun d'entre ses lecteurs et dans l'ensemble de lectures possibles, pris à part par l'Histoire.

Suivront en forme de journal, le moins remaniées qu'il nous soit possible, les parties discontinues d'un essai qui fût suscité par le projet du Salon Oedipe de Delia Kohen d'organiser un congrès psychanalytique en Italie avec La Divine Comédie pour "prétexte", tout comme il en avait été lieu du Quichotte à Alcala de Henares, près de Madrid, où j'avais exposé des dessins et déclamé en sorte d'intermède des morceaux choisis par mes soins du deuxième volume du Quichotte. Mon analyse avec Claude Maillard, écrivain d'avant-garde elle-même, proche de Jacques Derrida et d'autres aventures fascinantes, a été simultanée et pris fin au cours de la rédaction de cet essai. Une coïncidence avait eu lieu par ailleurs à Madrid et c'est le fait que des amis espagnols (dont je supposais la plupart capables de lire sans trop de gêne une rédaction française) se trouvaient aussi en train de lire ensemble Dante, avec l'idée de développer une réflexion collective. Je citerai Maria Escribano, qui m'avait été présentée par Ignacio Gomez de Liano.

Une considération m'occupe aussi qui serait très propre à une optique dantesque du livre. La possibilité régulièrement aérée que Dante soit canonisé et élevé aux autels par la papauté à un moment

ou un autre de ce XXI^e siècle, en tant que nouvel ajout au fétichisme qu'on exerce sur son oeuvre poétique, ne cesse de me troubler...

Oui, puisque Dante vient accomplir ce que par la permanence des fautes et des mérites (dans la "vie future") venait vouloir réglementer la Somme Théologique pour ce qui est des soupçons de spiritisme ou magie dans toute récréation artistique des morts, qu'il s'agisse de saints ou de singularités de l'Histoire. L'on ne peut ressusciter aux yeux du métaphysicien thomiste les morts. Ce qui est contredit par des ouvrages comme la Divine Comédie ou Le Baphomet. Dante agit en taupe gothique pour préparer la venue de Giordano Bruno. Pierre Klossowski accomplit l'épiphanie oecuménique de l'Antéchrist, par son attachement à Sade et Nietzsche, dont il est le seul pratiquant suffisamment désintéressé pour les traiter en bon samaritain de "prochains". Je songe aussi à Molinos et Fénelon et leurs réflexions quiétistes dans ce qui concerne l'amour de Dieu dans la damnation. Paradoxe souverain qui pourrait en cas de canonisation faire sortir de l'Enfer pas mal d'âmes. Seuls les hypocrites accuseraient la puanteur ou l'impureté d'infréquentables des âmes cosmopolites des athées, des fumeurs, des obsédés, des anarchistes, des kabbalistes, derviches et chamans que les artistes canonisés, forts de charité, viendraient racheter, dont peut-être la mienne ou celle qui me ressemble.

La visite en vie aux esprits de la vie future est en jeu.

Début de la rédaction entre le jeudi 19 et le samedi 21 mai 2011

Grosso modo, l'on viendrait à dire que le but, s'il y en a, de cet essai, est double, ou triple. Dire du mal est toujours multiple, à doublure, et c'est le caractère de l'écriture romantique, en rupture avec l'académisme et ses louanges du convenu, du classique digéré et dont il est la tisane digestive.

Quelles sont les chiffres qui ordonnent notre "noire" vision de Dante ? Ils nous seront fournis par de vieux réflexes universitaires

devenus un peu sauvages. Mettons nous à parler, j'aurai préféré m'adresser de vive voix à quelqu'un assis en face sur le canapé et lui entasser les livres que je veux mettre en contrepoint de la Divine Comédie.

Je suis intéressé à savoir dans quelle mesure la Divine Comédie viendrait remplir la tâche de donner une image plastique à la philosophie scolastique de la Somme Théologique.

Je suis intéressé à savoir si la seule femme que Dante avait en tête en écrivant, était ce vieil amour mort d'une fille entrevue. Cela semble si calculé que l'on ne peut que songer à des femmes cachées ou à une apathie totale de Dante.

Je considère un artifice du même ordre que la nécromancie cette Béatrice ranimée tellement d'années après sa mort, pour remplir les tâches pénibles de la poésie, déjà cadavre en fin de compte, pour devenir le guide et l'objet d'adoration des parties sublimes du poème en trois volets.

Il est intéressant de savoir qu'il y a une transmission presque directe du thomisme chez Dante étudiant. Qu'il ne se contente pas d'être simple illustrateur de corollaires et rend poétique le débat intrinsèque à la dialectique idéologique de la Somme. Comme par exemple lorsque Vanni Fucci blasphème par le biais d'un geste obscène la tendue controverse scolastique de si le blasphème est possible en Enfer est rendue par la pleine contradiction et par la plasticité du récit et de ses personnages.

Il était nécessaire que le blasphème puisse être proféré par les damnés dans la Commedia, puisque sinon il ne serait plus possible dans l'art et il ne pourrait tenir lieu la condamnation de l'art.

Il semblerait curieux que le serpent, symbole shivaïte, vienne punir en Enfer Vanni Fucci et les voleurs en général. Daniélou, sur ce thème, à part de présenter Shiva en parallèle avec Dionysos en tant que dieux de l'extase, fait de ce premier le patron en Inde des

voleurs. Le serpent lui est lié par la tradition du yoga, sous le nom récent de Kundalini. Autrement ce symbole ne devrait pas forcément nous envoyer dans une trop haute envolée. Quand Botticelli dessine (il en consacre plusieurs planches) le cercle des voleurs il le rend rythmique, comme si les serpents qui s'enroulent autour des voleurs étaient la matière même du vide que représente le papier vierge. Le serpent semble passer par les veines de la main qui dessine, ou jaillir dès que la plume s'aventure au contact de la feuille. Mais, le serpent hiérophante est-il aussi image d'abjection? Ce ne serait qu'en même temps ce que cet animal est pour le paysan, un accident. Mais il est drôle que cet accident porteur de poison soit associé à la connaissance, à l'énergie, et que le voleur souffre par là. Le fantasme du péché contre la propriété privée serait-il celui d'un tomber plus bas dans le savoir ? La peur de l'irrespect, de l'accident noétique comme dissuasion inutile de Vanni Fucci, puisque c'est lui qui va aller jusqu'au blasphème ? Il en est plus de l'attentat à la pudeur, presque plus qu'aux richesses. Les richesses, le bien-être proportionnel de chacun, sont assimilés à l'intime, et de là au secret et au sacré il n'y a qu'un petit sautillement de la conscience.

Cela coûtait dix lires à l'époque, chaque fois qu'on fasse ce signe adressé à une image sacrée de Dieu ou de la Vierge, la figue, selon la loi du Prato.

Le Canto XXV commence in abrupto par ce blasphème : Tiens, Dieu, c'est ça que je te donne ! "Togli, Dio, qu'a te le squadro !" A peine fait-t-il allusion au discours pamphlétaire que Vanni Fucci vient de prononcer à la fin du Canto précédent. Le nouveau coup d'éclat pour le poète, le nouveau centre d'intérêt est le blasphème dans sa pour ainsi dire nudité, la nudité des faits.

Il n'est plus état du cercle des blasphémateurs, mais du blasphème à l'intérieur d'un cercle autre.

Voyons ce que dit la Somme (je traduirai librement du latin) :

Deuxième partie de la Deuxième partie

question 13

article 4

Si les damnés blasphèment

AU QUATRIÈME L'ON PROCÉDERA AINSI. On verra que les damnés ne blasphèment pas.

1. Une certaine punition nous arrête de blasphémer en notre vie présente. Or les damnés sont en train de faire l'expérience des douleurs de cette punition, et ils doivent à plus fort titre regretter le blasphème. Alors ils doivent s'abstenir encore plus du blasphème.
2. POUR COMMENCER, le blasphème, tant qu'il soit un péché très grave, il est avant tout un démerite. Or dans la vie future il n'est pas état de mérite ou démerite. Alors il n'y aura plus une place pour la pratique du blasphème.
3. POUR COMMENCER, en Eccle. 11, 3 il est dit "là où le bois cédera, là-bas tu te verras" : de quoi il découle de façon manifeste qu'après cette vie les hommes n'accroissent ni les mérites ni les fautes, par rapport à celles qu'ils avaient dans cette vie. Or beaucoup de damnés n'ont pas été des blasphémateurs. Ceux-là ne vont plus blasphémer dans la vie future.

Laissons à ce point Thomas d'Aquin poursuivre les pour et les contres de son affirmation. Il est question de l'obscur Apocalypse, et du jugement du Docteur Angélique sur la méchanceté future persistante chez les damnés. Et la lecture dévient tellement écoeurante que j'ai du mal à me démêler jusqu'à la fin de l'article quatrième à cause du sadisme que l'auteur, au nom de l'Eglise, avait voulu rendre sublime et du domaine du savoir. Une sorte de Docteur Mengele. Donc, ça me tombe des mains, mais il ne reste qu'une moitié non traduite et le détail ne va pas changer la chose. J'ai déjà mis le contraste entre l'expressivité des personnages de Dante et la soumission implicite de l'homme par le discours scolastique. Dante aurait-il été un mauvais élève, en égard à la

théologie qui lui a été prêchée; mais que sait-on de la plasticité d'une oppression qui lui était contemporaine ? Il a fait donc juste une petite malice, une caricature dans son cahier.

Toute lecture édifiante emprunte ses notions au non-dit. Fréquemment le discours pervers ne fait que singer ce qu'il voit ou écoute chez ses victimes; la littérature n'est pas différente du discours légaliste, elle tâche juste de le camoufler. Disons que la Divine Comédie camoufle par conséquent une violence réelle, celle du quotidien. Camouflage en miroir à trois panes. L'on ne peut que la lire par curiosité, ce qui est d'ailleurs un grand plaisir. Les aveux d'Auschwitz, l'aveu de Barbe Bleu, il en est ainsi de toute représentation, elle charme l'innocent, le malade d'innocence.

(Notons ici le début de mon internement dans une clinique, sous des médicaments psychotropes, qui durera 18 jours, pendant lesquels l'écriture fût faite sur papier et non sans grand mal)

(mise en ligne le :) Mardi 7 juin 2011

(Saint-Cloud)

Hier soir, sur ce lit de ma chambre à la clinique, ne pouvant dormir, j'ai voulu, après que la lecture du *Lost Paradise* de Milton s'est avérée impraticable, ouvrir au hasard la *Commedia*, mais tout en faisant une feinte du côté du Paradis. Je suis tombé sur un paragraphe qui semble répondre au geste du blasphème en Enfer. C'était le rire de Béatrice, sur lequel il nous est dit que Dante a dû passer quelques cercles dans son ascension pour être prêt à en être témoin et qu'il hésite à nous le décrire, tout en y faisant allusion, car il trouve que cela échappe au langage. Notons bien que Dante ne nous dit pas cela d'une sainte ou d'un ange sortis du répertoire commun, mais d'une jeune femme qui a marqué sa vie.

D'habitude je m'oriente dans mon volume en vieil italien de la *Commedia* en feuilletant les aquarelles de William Blake. Mais hier soir, j'ai lu le texte tel qu'il s'est ouvert au hasard. Je crois que Blake n'a pas fait d'illustration particulière pour ce passage (le rire de

Béatrice). En peintre grandiose (malgré la petitesse réelle de ses formats) il a peut-être trouvée anecdotique et accessoire pour son oeil cosmologique cette vision personnelle de Dante.

D'après les énoncés de la *Somme Théologique* que j'ai traduits, l'on peut attirer implicitement l'attention sur ce que tout l'argument de la Comédie tient lieu dans l'avenir ou la "vie future", or nous avons une évocation du rire féminin qu'on a du mal à situer dans un temps quelconque.

(Digression) : Là aussi la contention comporte quelques licences. Ce qui, en fait, nous oriente vers une lecture en termes d'amour courtois, qui nous ferait mettre vis à vis la Comédie et le Roman de la Rose, pour ne citer qu'une oeuvre de grandeur similaire.

En tout cas, pour ce qui est du Paradis en tant que "vie future", c'est l'amour qui rend possible et qui donne lieu au rebond du plus éphémère des bonheurs, le rire qui déchoit le langage, tout en l'orientant et le suscitant dans une parole dite à moitié.

Qui pourrait mieux soulager l'angoisse de Dante devant la mort que la prévision du rire de Béatrice ? J'ai perdu la page et n'ai pas pu retomber sur elle, à plus forte raison que, dans l'entreprise de cette lecture sauvage, un certain reste de pudeur me dicte de ne pas faire état de la raison du rire de Béatrice, qui devrait être du genre de la petite bêtise masculine du poète, mais qui peut nous amener loin, en direction de la peur du poids du regard d'autrui, après l'écriture de la Divine Comédie, comme de tout poème, dans la vie qui suit toute l'absence d'une écriture poétique, ou, aussi, d'un acte d'amour. Il n'y a que le recours à un vieux souvenir, transposé, sous le signe du plaisir exquis, sur les domaines de la mort, qui peut traverser l'horreur du réel imminent pesant sur chaque construction de l'esprit.

Toujours à propos du sens ou de la quête de sens que suppose la péripétie de Dante avec Béatrice au Paradis, j'aimerais signaler l'invention de deux verbes dont Dante semble user avec désinvolture et qui peuvent nous conduire à percevoir un manque

profond derrière la grandeur de l'attelage d'une oeuvre qui se voudrait totale. Dante dans le neuvième chant du Paradis, fait prophétiser Béatrice sur des querelles entre villes et familles. C'est au Paradis qu'il place la vipère de ses rancunes et il n'hésite pas à faire exprimer les rancunes politiques sous prétexte de prophétie à la "donna angelicata", ici juste une excuse pour poursuivre une sorte de pamphlet total, exhaustif. Et c'est dans cet échange de bile noire et de colère qu'il sent le besoin de mettre théâtralement en déplacement et en fusion les identités, de faire communier les fragments de parole qui peinent à se représenter en acteurs. Pour cela il soumet le langage à une légère torsion, inouïe, pas vulgaire pour deux sous, tel que l'usage de la langue se présente à lui. Il invente "inluia", "intuassi" et "inmii". Se fondre dans Dieu, dans Lui, et se fondre dans Béatrice.

"Dio vede tutto, e tuo veder s'inluia, diss'io, beato spirto, si che nulla voglia di sè a te puot'esser fuia. Dunque la voce tua, che'l ciel trastulla sempre col canto di quei fuochi pii che di sei ali fatt'han la colulla, perchè non satisface à miei dissii ? Già non attendere'io tua dimanda, s'io m'intuassi, come tu t'inmii."

Il n'y a d'autre principe de réalité après cette effusion que le déroulement pour ainsi dire mythologique de la parole (du discours) de Béatrice, qui répond par une digression qui vient juste accomplir la tâche "panoramique" de ce guide de voyage et ce répertoire que reste la Comédie.

Mardi 28 juin 2011 (Saint Cloud)

Dante a bien pu sortir de l'Enfer, mais il est inconcevable d'échapper du Paradis. Il n'est plus possible de revoir Florence, la vie, les préoccupations et responsabilités qui nous rendent humains.

Que ce soit l'Enfer de Dante la partie la plus lue de la Comédie parle assez de deux qualités, celle de la plupart des lecteurs, et celle du reste de l'ouvrage. Le lecteur veut d'habitude trouver de la cohérence, du connu, du "morbide moralisant", or il n'y a que l'Enfer qui offre des apparences d'oeuvre proprement littéraire.

Pour le reste de l'ouvrage, il reste illisible pour celui qui cherche du littéraire supportable. On supporte mieux le saugrenu à grandes doses de l'Enfer, qui renvoie à un serein voyeurisme, sans engagement, et sans vertige, tout comme le roman policier ou la littérature de Céline, qui permet de goûter la pilosité d'un antisémite à titre de délicatesse. En revanche, la sidération, la petite mort du Paradis, sa déstructuration fondamentale, sa poussé de psychose rend aveugle le lecteur, on sait pas de quoi ça parle, c'est un malaise dont on ne peut même pas faire état, inavouable, à éviter. La froideur de Dante, l'impossible écriture du Paradis s'étalent dans des effusions réitérées de lumière, de vide, entre l'homme et la femme. Une violence totale est implicite dans chaque sollicitation de Béatrice, donnant à sa parole une qualité presque hallucinatoire. On lit mieux l'Enfer parce qu'il n'y a pas la Femme. Des rares femmes en Enfer on peut dire que ce sont juste des putes pour l'imaginaire commun, puisqu'elles souffrent cette sorte de prison métaphysique d'être anecdotiques. Mais Béatrice frise l'insupportable, et c'est assez parlant qu'elle fasse à Dante fixer sans blessure son regard sur le Soleil. Les connaissances du Paradis sont épinglées dans la précarité d'un poème qui ne fait pas corps, comme une mayonnaise qui ne prendrait pas. C'est au Paradis et non à l'Enfer qu'on envisage le pire de la mort. L'Enfer étant punition il est en quelque sorte protection, il rassure, il protège comme une prison. Mais l'ouverture du Paradis suppose l'incertitude absolue de la mort, le doute infini, le manque, l'angoisse presque minérale de la nuit chimique. Certains disent que la folie des asiles est un passage en Enfer, moi je crois au contraire que son inhumanité est donnée plutôt par sa totale innocence, par sa progressive et fatale déculpabilisation. On peut dire que la Femme, Béatrice ou Marie, est un être automatique, meurtrier, *machinique*, qui en dernier ressort n'existe pas, qui n'arrive même pas au seuil de l'écriture.

Si l'on considère le cours de l'Histoire, et qu'on n'a pas d'a priori étroit sous couverture intellectuelle, l'on se doit d'admettre que toutes les possibilités psychiques tiennent, tant bien que mal, une place plus ou moins manifeste dans le christianisme. La variété psychique pose dans tout système social, dans toute structure, une certaine dialectique forcément tendue et non dépourvue de

violence. Les antagonismes entre factions de la société et tendances et ordres au sein de l'Eglise étaient bien plus problématiques et entraînaient bien plus de risques individuels que l'image qu'on se fait d'un Moyen Age dont la théocratie serait un fait accompli et homogène. Pensons au choix des franciscains et leurs vœux de pauvreté, qui ne s'expliquent pas par un simple raisonnement, mais qui impliquent une position psychique de renonçant très complexe et très proche de ce qui peut être la marginalité des "jeunes" dans nos sociétés de consommation. Mais l'on se représente le présent, par une certaine économie de la pensée et une étanchéité du discours, comme n'ayant d'autre lien avec le passé que celui qui relève du discours professoral et en dernier ressort purement théorique. C'est ainsi qu'à nos yeux accoutumés à une certaine illusion de progrès et de modernité, l'époque de Dante pourrait nous sembler dépassée et parsemée d'erreurs et d'ignorance. L'on ne se rend pas compte que la différence est purement superficielle. Si l'on arrive à comprendre le contraire l'on est traversé d'un vertige qui risque de nous mettre très mal à l'aise.

Dans un même parallèle, et dans une même expérience de simultanéité, la construction dantesque et scolastique d'une "vie future" s'avère totalement actuelle dans l'angoisse contemporaine, exprimée souvent de façon à ce qu'elle ne soit pas reconnaissable. Le traité du Purgatoire de Catherine de Gênes est aussi une lecture intéressante de ce point de vue. Pensons qu'elle est proposée en édition de poche aux malades terminaux, comme un élément pour la construction de leur imaginaire de la mort, tandis qu'elle demeure complètement étrangère aux soucis de ceux qui ne font pas le passage de l'hospitalisation pour maladie grave et qui ne sont pas catholiques pratiquants. Les préoccupations de Catherine de Gênes peuvent sembler ridicules et pour ainsi dire folkloriques à celui qui ne se place pas dans l'angoisse extrême de la maladie. Et nonobstant elles passent d'être absurdes à avoir un sens, qu'il soit faux ou vrai, discutable ou pas, à l'approche de la mort. Il en va ainsi, in fine, pour la Divine Comédie si l'on ne considère plus sa lecture obligée en tant que littérature canonique, mais son contenu.

Revenons au modèle général des premiers franciscains. Je trouve frappant le choix de la mendicité. En tant que geste, elle renverse complètement l'image de soi. S'est-on posé de nos jours la possibilité, théorique et vitale, d'une considération telle de la mendicité ? A-t-on considéré autrement que comme un fait qu'on se représente inlassablement comme accidentel, fruit d'un défaut du système que la politique se doit "progressivement" de corriger une fois pour toutes, la mendicité de certaines couches sociales et même de certaines ethnies tel les gitans ? Ne pourrait-on se poser la question de la condition du mendiant au sein d'une diversité psychique inévitable et que la société doit être en condition d'intégrer à son imaginaire ?

Comment peut donc se sentir celui qui tend la main pour vivre s'il est convaincu qu'il n'est pas censé exister ? Vous vous demanderez qu'est-ce qui m'amène à ce détour d'après la lecture de Dante. Je peux à ce titre répondre que ma lecture en cours, comme je l'avais annoncé, ne se fait pas depuis une position purement philologique ou savante, que ma démarche se réclame d'un exercice d'ordre artistique, capable de s'accorder pas mal de licences pour arriver à son but. A ce point il n'est pas gênant pour moi d'avouer la situation exceptionnelle dans laquelle cette lecture et ces notes tiennent lieu, mais je ne vais l'avouer qu'en dénommant le caractère exceptionnel de ma situation sous l'expression lacanienne de "traversée du fantasme". Cela devrait suffire pour que le lecteur m'autorise certains besoins exceptionnels d'écriture. Dante, donc, me fait parler du mendiant. Le caprice va de pair avec l'angoisse que la "vie future" pourrait m'inspirer ou pourrait inspirer à n'importe qui.

N'est-il pas parlant que je tombe dans l'aveu du fait d'évoquer la pauvreté, soit l'abjection sociale ? N'est-il pas parlant que la possibilité du dantesque m'amène à moi-même, tout comme l'eschatologie chrétienne fait écrire Dante à la première personne et introduire toute sa subjectivité dans un poème majeur qui est l'illustration du comble de la croyance collective de tout un pan de l'Histoire ?

De toute évidence, la Comédie est amputée de tout lien avec l'Evangile, et en même temps le récit de Dante nous pose l'absence de sa mère. De même que l'on ne fréquente vraiment pas la croyance, étant donné qu'il est signe de folie de se voir au Paradis et d'en parler, l'on ne fréquente pas non plus, ni dans le discours courant ni dans une oeuvre telle que la Comédie, la vérité sur soi. Si les chansons gitanes évoquent fréquemment l'amour pour la mère et en établissent un lien avec l'agonie de la mort, l'écriture de Dante semble ignorer cela, il n'utilise que ce qu'il considère propre à la poésie, et la poésie élevée se doit d'une certaine dépersonnalisation. Or l'expérience de l'agonie, pleine de passages qui pourraient s'identifier avec l'écriture de Dante, ne peut que soulever l'écran qui couvre dans toute conscience les souvenirs profonds, dont la mère, au risque de la voiler définitivement. Dante s'est visiblement réservé ce passage pour sa "vraie" mort.

Samedi 9 juillet 2011

Ou bien cet envol au Ciel de Vénus... Il semble que Dante n'a pas grand chose à dire sur l'amour, vraiment. Il remarque, qu'en entrant, Béatrice semble "un peu plus belle". Ah, oui ? C'est tout ? Franchement, on peut dire que le Paradis coupe les ailes. Bof, qu'on enlève les ailes à la mouche, ou qu'on les enlève au papillon, le résultat est le même. Sauf que Dante est bien plus cette mouche dont l'envol jusqu'à Dieu caractérise les religions orthodoxes. La puanteur des queues petites malpropres, un je ne sais quoi de chiennerie humaine. Il est magnifique, dis-donc, côté connerie, Dante. Lisez les subtilités qui l'occupent en plein atterrissage sur Vénus. Si les fils ressemblent aux parents, vieille dispute légale dans l'administration des malédictions et des vendettas, dont même Jésus reprend la discussion. Mais bon, c'est pas le meilleur de l'Italie, et encore moins de Vénus... Le Pape ferait bien de canoniser Dante, puisqu'il s'est avéré avoir un libidogramme plat. Sinon, je m'emballe quand-même et j'ai peur que mon écriture tout à fait fébrile et inconsistante soit un exercice du même ordre que la fébrile et inconsistante critique "oedipique" par laquelle Onfray, le comble du non-lieu intellectuel français, prétend "démystifier" Freud. La seule explication que j'arrive à me donner est que tout grand

classique littéraire, par sa multiple fréquentation, dévient "collant" pour la pensée ou en tout cas déchaîne des propriétés "collantes" dans les pensées disposées par la fièvre. Et qui n'a pas traversé la fièvre, surtout en France ? Je songe au *Livre Hébreu d'Enoch*, aux différentes révélations barbélo-gnostiques et valentiniennes de Nag Hammadi, lues d'abord sans point d'appui, puis guidé par l'exégèse inouïe qu'en fait le savant Ignacio Gomez de Liano, et même en étant des créations pour ainsi dire embryonnaires, non littéraires, avec un je ne sais quoi d'amateurisme, je les préfère à Dante. On a de la marge pour jouir de ce qu'on lit. La question qui se pose est la nécessité de magie pour accéder à une certaine beauté, voire légèreté. Dante est tellement étroit, tellement lourd...

Voyons un petit poète tel Salomon Ibn Gabirol, qui dans son *Kether-Malkhout* (une petite Divine Comédie juive), parle plus juste à propos de Vénus, sans sortir de la solennité requise pour ce genre de voyage.

Tôt le matin, à fumer à la fenêtre, j'aperçois d'autres voisins qu'en font de même aux fenêtres du bâtiment d'en face. La réalité qui ressemble progressivement à l'asile. Et je me dis qui si j'avais une autre chance de lire le même passage de Dante je pourrai dire toute une autre chose que ce que je viens de dire. Une aversion acquise envers Dante me fait penser que la seule vertu de la Comédie est son argument même, qui amène forcément à écrire "grand". Tout ce qu'on écrit sur le Ciel est fatalement profond, quoi qu'on dise. Un fanatique islamiste à l'époque des massacres en Algérie avait dit, par exemple, "la vérité est une plante, et elle pousse au Paradis", pour justifier le suicide en exercice du terrorisme. Et bien, dans l'état neurasthénique où je me trouvais à l'époque, en lisant cela dans le journal, cette pensée me parût dramatiquement profonde, de par sa puérile violence, de par sa minutie et son précieux pour le mensonge, de par l'innocence paradoxale du mensonge. Tout ça est inhérent au Paradis. Lire le *Tetrabiblos* de Ptolomée en écoutant Edgar Varèse, c'était aussi dantesque et il faudrait envisager comme-ça une approche de Dante. Tout ce qui est bizarre et surfait dévient naturel si l'on s'applique au Ciel. Sinon l'aversion acquise dont je parle est motivée non pas par un réel dégoût, si n'est celui de

la religion, qui n'est qu'un dégoût épidermique et politique, sans aucune valeur pour le grand art, mais par la sympathie qui m'a suscité un petit essai de Gombrowicz et une réflexion d'Italo Calvino. Ce dernier faisait voir que Guido Cavalcanti, contemporain de Dante, est beaucoup moins lourd...

Lundi 11 juillet 2011

Il est tentant de faire ici comme Ignace de Loyola et noter froidement qu'à la vue des dessins de Botticelli et de la traduction de Jacqueline Risset je viens de pleurer. Je regardais Béatrice et Dante entourés des feux follets du Paradis, sur une planche, et sur une autre, avec des légères modifications dans leurs gestes ébahis, l'une signalant ceci ou cela, l'autre la main au menton, ou se couvrant le visage, suivant à tâtons la belle, et encore la même chose, ou pareil, sous chaque ciel, des petites annotations parfois sur une des nombreuses flammes en cercle la signalant comme "Adam" ou autre, sans plus. J'écoutais en boucle la *tarentelle de Gargano* et pensais au sort du monde, aux jeunes anarchistes grecs emprisonnés, et enfin j'ai compris la lourdeur et la rage qui parcourt ce poème qui se veut "divin" et qui en est si maladroitement humain, si imparfait, le chef-d'oeuvre le plus imparfait que j'ai pu lire dernièrement, celui qui à mon avis a le pire vieilli.

Les raisons de Dante si obsolètes, ses occurrences si nulles, ses invectives et sa fausse dignité... Il faut remonter à des guerres et des haines, à tout un lot d'horreurs et de honte, et je me suis dit que pour peu l'on était plein dedans, dans cette réalité mondiale qui nous mettra à mort pour une pacotille d'avenir, pour un avenir aliéné. Les tyrans n'en sont moins ridicules, leur pompe pour écraser les faibles, leurs arguments incontestés et leur commode unanimité pour emprisonner ceux qui osent leur faire face, comme il se passe pour les anarchistes grecs avec leur fragile envoi désespéré ou les frondeurs immigrés de la banlieue. La honte des expulsions de gitans, la cupidité du contrôle absolu. L'on se rend compte qu'on serait forcé de réécrire le Paradis avec la même bile et la même rage que le lourdingue de Dante, hélas. L'on ne pourrait pas faire autrement. L'on glisserait pareillement ses

conditionnements, l'on glisserait pareillement ses quelques joies risibles et misérables. Puisqu'on ne peut approcher la mort qu'avec encore plus de misère que ceux qui ont déjà trépassé avant.

Mon volume de Jacob Burkhardt, qui m'avait ouvert les yeux sur l'histoire de l'Italie, était à l'atelier quand l'eau tombée de l'orage et la radinerie budgétaire d'un architecte philanthrope ont inondé tout. Mes livres sont en partie pourris. La Divine Comédie était avec moi tout ce temps à la clinique, dans la sidération d'un traitement qui me permettait à peine quelques minutes par jour de concentration. Eve m'avait apporté en cadeau, croyant que j'allais sortir au bout d'une semaine, l'édition de Diane de Selliers. J'étais arrivé en portant une balise avec l'édition du Paradis bilingue de Philippe Guiberteau, l'édition italienne de Giuseppe Vandelli, le Dante illustré de William Blake, l'édition du Triomphe de la Mort du Camposanto de Pise par Luciano Bellosi, superbement illustrée, la Bible du Mal de Malcolm de Chazal, les 900 conclusions de Pic de la Mirandole en latin et en français traduites par Bertrand Schefer, deux vieux volumes en latin très lourds de la Somme Théologique, l'Apocalypse de D.H. Lawrence, celui de Ludivine Allègue, et puis le Dracula de Stoker en anglais, que je considérais utile pour complément. Je suis resté presque vingt jours, tout en sortant presque de force en compagnie d'un avocat.

J'avais quand-même droit à un goulag de luxe. Le poignard du tortionnaire était en or. Comme au Paradis de Dante. Ce n'était pas Sainte-Anne, on me répétait dix mille fois par jour. Ce n'était pas Sainte-Anne. La misère était enfouie bien au dedans de mon désespoir. Je ne savais pas où cacher mon livre situationniste de Jean-Marc Mandosio, ni l'édition new-yorkaise des Cantos de Pound, que je jugeais sur le coup affreusement suspects. Je pensais au milieu de tous ces soins que la raison de mon enfermement n'était que politique. Une artiste peintre chinoise qui partageait le privilège de cette prison exceptionnelle depuis des années m'avouait qu'elle n'attendait que de se trouver enfin au Paradis, et elle regardait de ses yeux d'amande les nuages en haut cloîtrés par les murs, après tant de nuits dans l'amertume des larmes stériles, de larmes dont elle parlait avec une émotion précise et bizarre, et tant

de journées remplies de vide bon-enfant et de souriante soumission. Ce n'était pas Sainte-Anne. Je pensais à son égard à Sainte Cathérine de Sienne, qui s'exprimait avec le même élan poétique et le même désespoir. Par la suite, nous nous sommes évités, la sainteté étant par dessus tout une démarche sale, importune. J'assimilais un savant mélange de culpabilité et d'irresponsabilité, un stupide besoin de pureté. La sortie étant une question incertaine et abstruse, j'inventais ma maladie. On avouait tout et son contraire, à longueur de journée, nous étions en observation. Les infirmières les plus jeunes partaient avec la moindre confession quelque peu trouble comme avec un trophée, en courant pleines d'allégresse.

Frisant la tautologie mon aveu récurrent était : "je me sens... euh... poussé à l'aveu". L'on m'avait surnommé parmi le personnel médical "Manuel, l'intellectuel". Fameux compliment qui me donne encore la nausée. Je partais parfois dans des théorisations compulsives, comme lorsque j'expliquais au médecin que malgré les médicaments qui m'envoyaient dans une espèce de Disneyland de la folie, c'était l'hôpital lui-même le médicament qui avait le plus d'effets secondaires.

Mardi 24 avril 2012

Qu'une poète en même temps marginalisée et charismatique comme Juliette Bagouet vienne définir pour moi quelque lecture de l'âge du net qui recouvrerait le culte anodin et trop emphatique d'un Hölderlin, si ce n'est que pour comprendre Heidegger autrement que par son background, mais par la vie elle-même, par le fait que nos amis poètes ne sont pas un pur sujet d'étude universitaire, mais qu'il ont subi nos petites choses d'âme, notre manque de vraies réponses, celles que nous aurions trouvées dans une lecture compatissante de Hölderlin.

Qu'un petit épistolaire de janvier 2010 serve pour faire intervenir la folie qui est celle de Béatrice en tant qu'apparue, la mégalomanie du voyage surréel de Dante, tout comme insensée est la pitié qui nous fait nous intéresser aux rêves ou aux poèmes de celles qui nous amèneraient vers la ruine, vers les femmes maudites, vers les

artistes quelque part dans ce qu'elles sont un peu déjà parties dans les domaines d'une "vie future", et dans notre souvenir... Je me sens impuissant d'avoir pu être flatteur sans savoir être vraiment utile :

Sur les vers de Juliette

mails non datés

Chère Juliette Bagouet,

La lettre qui suit est le produit d'une nuit. Je ne peux me reconnaître bien la lisant au grand jour. Elle me semble ridiculement baroque, trop sérieuse et semblable à une écholalie d'enfant autiste. Je vous assure qu'une bonne partie n'est que de la sonorité, n'ayant à la relecture aucune signification, même pour moi. Par exemple mon histoire du tropisme et du politique. Les paroles sont venues automatiquement et je reste attaché à leur énigme comme dans un rêve. Si je vous fais, donc, parvenir cette lettre, c'est parce que je pense y avoir parlé d'une manière ou d'une autre de vos poèmes.

*

L'on récupère l'innocence en vous lisant. Si je peux devenir inspirateur je suis prêt à sentir la muse qui me dit "tais-toi, il ne t'est pas convenable d'être entendu", et à me livrer à la lecture avare, sans rien dire.

Mais je viens à l'insomnie ce soir pour aboutir, pour donner au texte ce qu'on appelait une fin en deus ex machina. Et tout comme en cartomancien je me servais des images qui tombaient sous mes yeux, je vais dire la bonne aventure poétique en relisant vos poèmes.

Un goût presque de l'Inde dans celui-là :

*La bougie la bougie
Luciole de table immobile mais encore
Branlante
Participant de façon active
A la brouille de ma vue
A l'affutement des mots
Bougie rouge jaune incisive
Et brève quelque
Part*

Un bon poème est comme un oracle dans lequel on peut lire l'avenir ou le secret du présent. D'où sa musique; son origine est le musée, le domaine des muses, le musée qu'on porte en soi. Le poème, tel celui-là, porte en soi les marques d'une destinée, l'imago. Vieillir ou être exécuté, des signes.

Des poèmes comme des tableaux. Connaissez-vous *La phalène*, de Balthus ? Je crois que le tableau s'appelle comme ça. Dans ce poème, l'on reçoit ce tableau en image de soi. Aussi, prendre pour prétexte une pièce de texte si belle autorise à parler à l'aise, à écrire en toute confiance.

J'ai beaucoup aimé vos poèmes. Je peux vous parler de mon rapport propre à la poésie. C'est une saignée qui m'affaiblit et qui, nonobstant, me dégage l'intérieur, d'habitude débordant. La dignité et l'équilibre je les retrouve dans le travail manuel de l'atelier, et je n'appellerais pas cela travail. Pour être juste, je parlerai de la peinture comme d'un loisir sérieux, d'un jeu qui rend service à l'humanité, comme le fait la sexualité, humblement, sans l'emprunt d'une quelconque dignité, se servant des organes de la pudeur et des substances qu'on marchande, rouge de Venise à la base. Sang de dragon, qu'on dilue dans la térébenthine, qu'on porte dans les poils d'un pinceau. Blanc de Titane qu'on prend dans la main, comme l'ours le miel.

Un de vos poèmes semble la recette d'un tournesol de trois couleurs, c'est celui qui parle de mes pantoufles,

si vous permettez que je me reconnaisse dans ces
chaussons d'esquimau. Je me projette en avant, je me
remets à peindre. Je pense à votre portrait, qui peut
encore supporter des repentirs en aller retour.

*Deux petits chaussons d'esquimaux,
Foulant le sol et les oxydes
Deux chaussons de peau et de chaud
Aidant un sang
D'encre
Haut dans le ciel,
Les mouettes crient le rappel
De l'ordre nouveau
Du doux chaos des temps
Deux.*

*A l'heure où se noircit le ciel,
Venus en gris babille.
Elle.*

Face au mystère de vos évocations de la planète Vénus,
l'on redevient innocent, comme l'était l'humanité avant
la venue du Christ. La bonne poésie est de transmission
orale, avant d'être texte, tout comme le platonisme
ésotérique. Et j'entends votre voix dans ces lettres
alignées en écriture. Ecouter l'écriture, quand vous
dites :

*Haut dans le ciel,
Les mouettes crient le rappel
De l'ordre nouveau*

Chaque vers peut se concevoir comme une annonce faite
pour soi, puis suspendue sur le monde, comme l'étoile des
bergers. L'on pressent le journal de bord d'une capitaine
errante dans le tropisme parisien. Tropisme de la grande
ville dans la technique d'écriture. Je pense que vous
savez que le monde va se politiser comme avant, d'un
moment à autre. Le tropisme est politique. Paris est

cela, un tropisme qui nous redresse, qui nous adresse.
Paris est notre corps.

Les mouettes crient le rappel

Et bien, c'est le langage des oiseaux, signature de l'heure. J'assume d'être inspireur, je me fais simulacre, je me laisse observer, tel un canon grec qui apprend le dessin au charbon des débutants. Je n'ai plus de sens qu'un ensemble de mesures verticales, qu'une lumière oblique qui éclairerait les premières nuits en adulte de ceux qui m'observent avant de rentrer. Le créateur qui se cache dans le mannequin. Vous avez vu *Blade Runner* ? Libérez les colombes, semble dire sa fable, faites voler votre âme, par le philtre ou par la fièvre.

Encore des oracles, du langage annonciateur d'oiseau, quand vous écrivez :

*La quarantaine qui se profile
La vie s'épaissit les cuisses*

Le profil est une humaine invention, un artifice total auquel vous associez la mesure de durée d'une vie. Puis les cuisses font l'incubation du dieu, nous sommes dans un antre merveilleux dans lequel deux bouts de phrase dans l'eau nous lavent. Vous remarquerez que, déjà dans la nature de dieu, l'oiseau est toujours de profil, comme ce coup de poing au ventre que sont les 40 ans.

Je ne vois pas en quoi vous seriez une poétesse non consacrée, non reconnue, sauvage, compte tenu de la dignité de votre écriture.

Quant à la mimique qui marque la différence du poème par rapport au langage articulé, vous êtes bien préparée, ayant fait de nobles études.

Je ne peux que vous livrer des lyrismes. Voilà l'ornement du dieu qui descend porté par la machine, là où l'oeuvre meurt. Vous donner la repartie de ces quelques vers, en

toute intimité pour l'instant, c'est ce que je suis en train de faire. D'un jour à l'autre l'oeuvre est finie, tout comme la ruine arrive.

Le poète en oiseau sifflote comme le voyou.

*

Vous avez tous deux l'art de l'invention et celui de la composition. Je me sens proche des images que vous produisez avec votre écriture, mais je suis surtout étonné par l'élégance des mises en oeuvre sobres et parlantes, la façon dont sont composées les images. Certains poèmes brefs font penser à Sapho, après on en trouve d'autres, chantants, avec un avant-goût d'improvisation qui rend le jour le jour.

Donner mon avis par écrit ça me semble trop sérieux, maintenant que je m'y mets, à part ce que je viens de dire, qui est, je sais, peu de chose. Il y a plusieurs traditions ou registres qui s'offrent aujourd'hui au poète, et chacun a ses vices et ses défauts. Donc, de plus connaître et de découvrir davantage, nous permet de ne pas accorder une valeur totale à ce qu'on fait et de mieux endurer les revers de la vie de tout poète. On reste ainsi attaché à son oeuvre sentimentalement et non par vanité intellectuelle.

Cette remarque ne vient pas nier le fait qu'en plus de la musique des vers, l'on perçoit une joyeuse et ferme intelligence derrière ce que vous écrivez. Par moments elle semble souffrir de ses contradictions. Contradictions apparentes pour la surveillance de soi, mais qui sont, tout comme la solitude, une pure illusion, et la preuve c'est que vous avez écrit cela et que cela, au moment de le faire, vous a plu.

Comme quoi, la parole écrite sur écran est prête au malentendu, comme à l'adolescence l'était toute parole, qu'elle s'adresse aux parents ou aux muses. Je me perçois paternel et je voudrais être simplement fraternel, vivement de vous retrouver en personne pour rire et

parler avec la voix vivante et non par la machine entremetteuse et enfantine.

*

La question de la science-fiction que nous nous étions tous deux posée, par l'intermède d'une même muse commune, notre amie Patience, m'amène à un point sur lequel je voulais vous entretenir. Je songe à votre poème suivant :

*Notes parsemées d'étoiles et d'Astérix
Sur un rapport interstellaire
Le zorg se reprend en songe dans les étoiles
Et sa femelle suit
Leur accouplement se fera à l'heure rouge
Et la lune tombera sur Ixi-*

L'idée de l'oeuvre du poète comme un monde, fermé plus ou moins à clé. L'idée qui se fit très tôt dans ma jeune tête, à travers les cours d'Histoire au lycée, en ce qui concerne les textes anciens des débuts de l'écriture, que tout poème serait en premier lieu l'outil d'une vision totale du Monde, d'un questionnement de ses origines, d'une cosmogonie. Peut-être les lectures forcées mais consenties de la Bible y sont pour quelque chose.

La science-fiction, telle qu'elle nous est inspirée par Patience, a bien des versants et des issues poétiques, puisque elle est aussi artiste et une muse féconde. La cosmogonie en est un, mais un autre non négligeable est la féerie, le monde courtois et chevaleresque, dans le carnaval des planètes et les masques de ses extraterrestres.

Par ce qui nous a été montré, en exclusivité par rapport à la science-fiction banale de type policière qui baigne dans la paranoïa de l'homo normalis, ce qui nous a été montré par notre muse et amie, est l'amant venu du ciel, le regard lointain qui ne peut paraître que bizarre, l'union avec Dieu, peut-être, ou bien l'Amour tout court

pour l'autre sexe et, chemin faisant, une ascèse du narcissisme qui est tout sauf complaisante, qui est un chemin de pénitence et de douleur. Nous partageons ce secret, cette clef qui peut ouvrir et fermer les poèmes.

Parce que la science fiction devenue poétique n'est plus l'objet d'un film, d'un montage structuré artificiellement, mais d'un rêve, d'une image qui ne s'épuise pas, puis qu'il ne nous est pas donné de la communiquer à autrui.

Tout était chez Bowie, me direz-vous. Son *Ziggy Stardust* est un peu un modèle formel pour nos approches de ce rêve partagé, entendu, rêvé à nouveau, raconté. Mais d'autres savoirs ont une place dans le poème couché par écrit, soit votre équation savante qui jette les ciments du poème à venir, par le nom en minuscule du temps et par la majuscule d'un monstre traditionnel :

Les temps

Dard-dard

Du drapeau

A la bannière de sang

Ciments des mondes

Léviathan !

Les topiques vont se dissoudre tout comme l'âge nous change, les lieux communs se feront rares, nous serons des gens, des solitudes, et aurons des points d'alunissage beaucoup plus reculés et nombreux que les multiplications ridicules du scientifique profanateur et de l'industriel.

*

Pour en venir à la valeur de la métaphore, dans *La marquise d'O*, Kleist nous montre, à travers Rohmer, une bourgeoisie imprégnée de manières chevaleresques mais creuses. Dans la politesse et la convenance, les amants trouvent l'obstacle et l'équivoque. Nonobstant, le film est un chant au pouvoir d'effraction de la métaphore. Le rêve du cygne du lieutenant russe apparaît deux fois dans

le film, comme l'annonce d'un viol et comme sa nostalgie rassurante ou son expiation.

Par dessus les phénomènes de mode, dont la science fiction, ou les nouveaux désirs collectifs vite repérés par l'industrie, nous avons besoin de rendre habitable le poème, de nous l'approprier. L'idiot le fait sans difficulté par son entêtement dans l'opinion. Mais cela est valable pour le roman, à peine pour le poète. Peut-être le jeune adolescent habite-t-il ses premiers vers par sa confiance totale. Mais qu'advient-t-il quand nous avons une passion adulte et forte qui nous habite et nous demande de créer un monde ? Dans ce cas il nous faut cacher dans le poème, sous clé, nos grands secrets. Je trouve exemplaire l'histoire de la Marquise d'O.

Le vécu finit un jour par nous fournir un monde onirique puissant qui est comme l'élément frappeur dans nos métaphores, le météorite d'opacité que nous lançons aux profanes, opérant le charme et, à nous écouter, tous sont d'abord profanes.

Ceci n'empêche que la plupart de ce que l'on écrit reste loin d'être poétique et que nous soyons trompés par la facilité de la mode, parfois même dans ses déclinaisons les plus communes et vulgaires. C'est que l'inspiration d'une muse forcée donne des résultats médiocres et, la plupart de fois, l'être humain est pris dans de violents mirages.

*

Hier j'avais l'inspiration, je me sentais capable de vous répondre et aussi de développer une longue digression qui vienne contrer la vision négative qu'ont nos contemporains du "protocole", comme vous dites, de la "muse". Ce matin où je viens de vous parler confusément au téléphone, j'ai perdu toute impulsion, toute clarté. Je suis à la merci des flux et reflux de ma chimie à moi.

Grosso modo, j'envisageais la lecture du protocole poétique de la muse, subséquente au féminisme, comme un schéma où c'est l'homme qui parle et la femme qui pense et écoute, condamnée à une sorte d'anonymat. Combien d'artistes hommes n'ont pas bâti leur art sur le sacrifice de la femme qui était à leur côté ? C'est tout un lieu commun que l'artiste est un vampire gentil, qui puise toute sa force d'une femme qui serait une artiste potentielle, une femme qui est effacée, qui est substituée par l'objet artistique, tableau ou corpus poétique.

Vous me voyez, donc, réduit à une gesticulation matinale, la bouche pâteuse, tout à l'heure au téléphone et juste maintenant en vous livrant sans élégance et sans rythme les difficultés de mon approche.

En somme, j'avais voulu dire que pour parler poétiquement il faut que ça résonne, il faut quelqu'un qui écoute, et même quelqu'un qui nous accorde un ton, quelqu'un dont on imite la musique personnelle. Parce que la sublimation, l'opération où a lieu l'accomplissement de l'art, ne peut être complètement solitaire. Voyez sinon cette petite correspondance que je suis en train de ruiner ce matin avec une fuite, une fuite pas encore en avant mais en arrière, éludant mon compromis de parler positivement de la muse.

Je viens donc démontrer le contraire de ce que j'aurais pu développer hier, tout fort et tout capable que je me sentais de contourner et d'ouvrir le secret d'un jeu entre le masculin et le féminin dans l'écriture poétique. Je ne peux qu'illustrer l'indigence dont naît la soumission de la muse à son poète. C'est par la faiblesse du poète que la muse s'y consacre. Mais toute cette gesticulation est née de la défaillance de celui qui est tombé dans le piège du fantasme. J'ai commencé à lire d'autres poèmes de vous, et mon impulsion archaïque est de couvrir de ma voix leur musique, que je perçois avec inquiétude comme une dangereuse sirène d'un continent nouveau. En dernier ressort je me sentais poussé à dire "qui était la muse" entre des femmes inter-combattantes,

dans le drame de la jalousie, dans une sorte de Jugement de Paris.

Donc affolé comme un berger qui viendrait d'être soumis à l'interrogation d'une triple déesse, le berger Paris par le hasard du qui a lieu le drame d'une guerre de Troie. Quand la muse dévient déesse, quand l'aimée devient mère, quand la fiancée devient bonne, c'est la guerre, c'est le monde masculin, et ce sont des choses dont j'aurais voulu ne pas vous parler, et que j'aurais eu la force de contourner et de dissoudre hier, mais pas ce matin.

Revenons à la réalité du peintre. Vous avez posé pour moi, ainsi que pour notre amie commune Patience Tison. Donc, si on suspend notre affaire de muses, vous avez l'expérience positive d'être modèle. Il ne vous est pas complètement étranger le côté réel d'une part de jouissance partagée entre l'individu artiste et sa modèle; chacun tire quelque chose, par l'entremise du tableau, on connaît le moment de bonheur dont on parlait jadis en disant "me voilà immortalisée par tel ou tel peintre", tout comme le tyran même voulait sa part de portrait et réclamait une parure pour paraître, la modèle peut être exigeante. Peintre et modèle sollicitent le tableau, tous deux veulent voir.

C'est peut-être la compétition entre deux savoirs féminins, dont le créateur peut se servir, Peinture et Poésie, l'une comme l'autre selon Horace mais aussi l'une ou l'autre dans ma tête, comme dans *Le rêve* de Lucien de Samosate, deux femmes archétypales qui sollicitent en même temps l'artiste, et dont on est forcé d'en exclure une. Par ma maladresse avec laquelle je ruine ce matin notre correspondance, implicitement, j'expédie et j'annule le jeu de séduction dans la parole que sont vos délicieux poèmes d'hier soir. Je renonce à leur beauté, je reste auprès de ma peinture. Ici sur le mur où j'écris, un des rares tableaux que j'ai oublié de signer et de dater et qui appartient à Eve : *La veste rose*. Ce tableau me rappelle un rapport heureux à ma muse.

Mon dernier souvenir de l'écriture est un peu que le poète, dans sa vie courante à l'égard des femmes, est comme entouré de personnifications. Appelons comme ça les muses, puisqu'à l'origine elles étaient ceci. La Comédie ou la Tragédie, la Peinture ou la Poésie, autant de femmes, autant de bergères montagnardes du Parnasse consacré au Soleil.

*

Une bonne question à se poser, prenant pour point de départ ou pour port d'arrivée le surréalisme, est si l'écriture automatique relève d'une inspiration. Parce que c'est partant du modèle onirique que nous pouvons situer chacun son approche. Soit on assimile l'inspiration à la sonorité aveugle sous-jacente à l'automatisme et l'on a, comme ça, une légitimité pour tous les extrêmes du baroque. Soit l'on considère que l'inspiration consiste dans le contraire de l'automatisme, c'est à dire une plénitude du langage dans ce qu'il a de communication, même avec l'entremise des ombres projetées. Ces ombres viennent dans le plein langage souligner le volume et les lignes de fuite; la différence avec le langage courant étant la qualité d'image du poème et le mode de communiquer propre à l'image, mais dans le respect de la raison, que Breton voulait *ardente*, de celui qui écoute.

Dans le deuxième cas, la muse est là pour garantir le sens final du poème. Elle nous rend bavard, mais nous dit de nous taire à propos de ceci ou de cela, nous signale le début et la fin, nous accompagne. Elle nous autorise d'obscurité et nous permet quelques libertés, quelques soulagements propres à la mise en parole et à la musique.

Je viens de recevoir un courrier où vous me dites que vous êtes inquiète de mon silence. Il y a pas raison de se torturer, j'ai passé la nuit à écrire un commentaire de vos poèmes, mais j'ai attendu pour l'envoyer, et pour du bien, puisque c'était une rêverie sans queue ni tête, qui compliquait trop le dialogue qu'on a entamé. J'ai rédigé, donc, cet autre commentaire et, bien que je ne

cite pas vos vers, je les avais bien en tête. Je pense qu'il est plus sobre et lucide comme réponse. Je le poste, vous encourageant à ne pas vous abandonner au malaise et à faire comme d'habitude, puisque vous écrivez des poèmes très exigeants et très imaginatifs, qui nous lavent de la froideur poétique qu'on voit souvent à l'oeuvre chez les prétentieux snobs. Vous n'avez rien à leur envier, vos doutes valent beaucoup plus que leur délire de supériorité.

Manuel Montero

Mardi 19 août 2011

Je vous disais que mon approche de la Comédie n'était pas intellectuelle, qu'elle était romantique. Or l'écrivain romantique par essence, tout comme un peu le peintre (songeons aux désordres dans la couleur de Delacroix, qui nous semblent réussis seulement après des désordres plus intenses et d'après-coup), l'écrivain romantique perd son temps, lit passionnément mais il se doit de manquer de rigueur. Je sais que, cependant, le savant romantique reste un savant à juste titre, mais on en est pas là, on est parmi les artistes, les bohèmes, dont l'écriture parvient bruyamment et la peinture se tord affreusement.

Dans cet ordre des choses je me permets de vous parler de ce que je n'ai pas lu. La Comédie tout d'abord, puisqu'on en est là. Ensuite tous les livres desquels je viens de parler. Des livres qui, pour comble, je possède, même mouillés, pour la plupart. C'est pour cela que je tiens à ressortir la traduction bilingue de Guido Cavalcanti en espagnol par Juan Ramon Masoliver. Dans sa préface il fait part des souvenirs qu'il garde d'Ezra Pound en train de traduire en anglais pour l'énième fois Cavalcanti, à Venise, Albergo Rapallo, dans un studio bordélique donnant sur la mer. Les rimes internes dont il fait état m'avaient poussé à en faire moi-même. En même temps, Masoliver parle beaucoup des rapports entre Dante et Cavalcanti, et du regard sceptique de ce dernier sur les aspirations platoniques de Dante. J'ai lu dans la colonne italienne le poème le plus connu de

Guido Cavalcanti, "Donna mi prega", définition de l'amour qui contient une ironie et un jeu sérieux propres à un athée profond et réfléchi.

Je sens l'envie de relire ce poème et, ne pouvant m'empêcher de m'entretenir d'écriture, j'aimerais vous livrer un "draft" de ma propre traduction française.

*Donna mi prega, perch'io voglio dire
d'un accidente, che sovente è fero,
ed è sì altero ch'è chiamato amore :
si chi lo nega possa 'l ver sentire.*

Une femme me questionne, pour elle je veux dire
d'un accident, qui survient souvent et féroce,
et qui est si altier que d'amour on s'en réfère :
celui qui le dénie puisse les vers sentir.

*Ed a presente conoscente chero,
perch'io no spero ch'om di basso core
a tal ragione porti conoscenza :
ché senza natural dimostramento*

*non ho talento di voler provare
là dove posa, e chi lo fa creare,
e qual è sua vertute e sua potenza,
l'essenza, poi ciascun suo movimento,
e'l piacimento che 'l fa dire amare,
e s'omo per veder lo po mostrare.*

Des ci-présents connaisseurs je somme,
je n'attends que d'homme au coeur avili
à une telle raison connaissance en donne :
qu'en absence d'une démonstration naturelle
je n'ai pas de talent de vouloir, fournie, la preuve
d'où repose, et qui le fait créer,
et quelle est la sienne vertu et sa puissance,
l'essence, puis chacune de ses mouvances,
et la plaisance qui fait qu'on l'appelle aimer
et si l'homme pour regarder le peut montrer.

*In quella parte dove sta memora
prende suo stato, si formato, come*

*diafan da lome d'una scuritate
la qual da Marte vène, e fa demora.*

Quelque part où s'assoit mémoire
il en prend son état, formé comme ça, comme
diaphane du trouble d'une obscurité
qui de Mars vient donnée, et y fait demeure.

*Elli è creato ed ha sensato, nome,
d'alma costume e di cor voluntate.
Vèn da veduta forma che s'intende,
che prende nel possibile intelletto,
come in subietto, loco e dimoranza.*

Ici en est créé et porte un sens, un nom,
costume d'âme et de coeur volonté.
Il vient de la vue d'une forme entendue,
qui prend dans la possibilité intelligence,
tellement dans le sujet, que dans le lieu et proche distance.

In quella parte mai non ha pesanza,

*perché da qualitate non descende ;
resplende in sé perpetüal effetto :
non ha diletto, ma consideranza,
si che non pote là gir simiglianza.*

De sa part jamais y aurait pesanteur,
puisque en qualité ne consiste ;
splendide en elle l'effet perpétuel :
il n'a pas de délice, mais se considère,
ainsi que ne peut là se faire simulateur.

*Non è vertute, ma da quella vène
ch'è perfezione, che si pone tale,
non razionale ma che sente, dico.*

Il n'est par vertu, mais vient d'elle
qu'est perfection, qui se pose telle
irrationnelle mais sentante, je dis.

*For di salute giudicar mantène,
ché la 'ntenzione per ragione vale :*

discerne male in cui è vizio amico.

En dehors de toute santé maintient-il le jugement,
que l'intention pour raison convient :
mal discerne en qui le vice est ami.

*Di sua potenza segue spesso morte,
se forte la vertu fosse impedita
la quale aita la contraria via :
non perché oppost'a naturale sia,
ma quanto che da buon perfetto tort'è,
per sorte non po dire om ch'aggia vita,
ché stabilita non ha signoria ;
a simil po valer quand'om l'oblia.*

De sa puissance suit exprès la mort,
si forte la vertu fusse empêchée
qu'elle voyait satisfaite la contraire :
non pas parce qu'elle s'opposasse le naturel à en faire,
mais pour autant que du bien elle est le parfait tort,

pour la sort je ne peux dire d'homme qu'ait de la vie,
sitôt que stabilité non a seigneurie ;
pour similitude l'homme peut servir dès qu'il s'oublie.

*L'esser è quando lo voler è tanto
ch'oltra misura di natura torna ;
poi non s'adorna di riposo mai.*

L'être existe quand le vouloir est tel
qu'outre-mesure de nature il se détourne ;
puis ne s'orne de repos ni d'urne.

*Move, cangiando color, riso e pianto
e la figura con paura storna ;
poco soggiorna : ancor di lui vedrai
che 'n gente di valor lo piu si trova.*

Il meut, en changeant la couleur, le rire et les pleurs
et la figure avec la peur il trouble ;
il demeure peu de temps : encore de lui vous verrez
que chez des gens de valeur le plus souvent il s'y retrouve.

*La nova qualità move sospiri,
e vol ch'om miri in non fermato loco,
destandos'ira, la qual manda foco
(imaginar non pote om che nol prova),
nè mova già pero ch'a lui si tiri,
e non si giri per trovarvi gioco;
né cert'ha mente gran saver né poco.*

Neuve, sa qualité meut aux soupirs,
et veut que l'homme se voit dans un lieu non fermé,
là l'ire se délie, et elle ordonne le feu
(imaginer ne peut l'homme qui ne le goûte)
pour qu'il soit calme et ne dispute de lui cuire,
et ne s'en prenne à lui pour l'incendie du jeu ;
n'est certaine la tête à grand savoir ou peu.

*De simil tragge complessione sguardo
che fa parere lo piacere certo ;
non po coverto star quand'è si giunto.*

De semblable tenue l'allure regarde

qu'elle fait apparaître le plaisir certainement nu ;
ne peut couvert rester quand il est si collé.

*Non già selvaggie le beltà son dardo,
ché tal volere per temere è sperto :
consegue merto spirito ch'è punto.
E non si po conoscer per lo viso :
ch'om priso, bianco in tale obietto cade ;
e chi bene aude, forma non si vede ;
dunqu'elli meno che da lei procede,
for di colore d'essere diviso ;
assiso in mezzo scuro luce rade.
For d'ogne fraude dice degno in fede
che solo di costui nasce merzede.*

Les beautés nous dardent, non plus sauvages,
que du vouloir sont adroites en désespoir ;
l'esprit qui en est atteint son mérite obtient.
Et ne peut se connaître par la vue :
que l'homme en étant pris, blanc et pâle tombe en tel objet ;

et qui bien entend, forme n'en est vue ;
donc moins celle qui de lui en est venue,
forte de colliger couleurs d'essence divise ;
assise au crépuscule elle radine sa splendeur.
Forte de tous les fraudes la beauté dit digne de foi
seul celui-ci dont le merci trouve sa naissance.

*Tu puoi sicuramente gir, canzone,
là 've ti piace ; ch'io t'ho sì adornata
ch'assai laudata sarà tua ragione
da le persone c'hanno intendimento ;
di star con l'altre tu non hai talento.*

Tu peux assurément divaguer, mon cantique,
va où ça te chante ; que je t'ai orné ainsi
qu'assez louée sera la raison tienne
de toutes les personnes qui détiennent le critère,
pour plaire aux autres, tu n'en es qu'un nul apôtre.

Cette vision sceptique ou épicurienne vient nuancer la simplicité
apparente de l'expression platonique de l'amour chez Dante en tant

que sublime moteur de l'univers. Cavalcanti vient nous rappeler qu'il en est du pathos, de la hybris... A mon avis les lectures d'Epicure dont il était réputé, et qui ont motivé la flèche du parthe de Dante quelque part dans la Comédie, ne contredisent en rien le platonisme italien, mais l'approfondissent.

Mercredi 20 juillet 2011

Je crains, comme l'autre, d'inventer la roue au XXI^e siècle, avec les rapprochements dont je me surprends moi-même, mais qui pourraient être fatigants pour pas mal d'entre vous. Du moins, je me dis ça sur le coup de me mettre à nouveau à écrire, et quelques hésitations, quelques scrupules surviennent... mais à vrai dire je m'amuse à vous taquiner de mes scrupules chaque soir, en reprenant mon texte et je savoure l'acte d'écrire, pour d'emblée ne rien dire. Ce qui est ressenti comme une torture par la plupart de ceux qui écrivent, par exemple, une thèse doctorale, id est, les réflexions méthodologiques, la paperasse des idées, dévient pour moi la matière dans laquelle je prends le bain d'argile vivifiant d'une délectation morose. Ailleurs, me voulant platonicien et même gnostique, je répétais que la matière en tant qu'origine du mal était foncièrement manifeste dans le phénomène actuel de la bureaucratie, sous tous ses aspects et facettes. Et voici que la vie me tord vers la matière dans l'usure du poème, dans un matérialisme inouï.

Ah, quelle jeunesse j'ai eu de maladroït gourou précoce... "La Matière est d'ordre bureaucratique" ou "Il est préférable de lire le Laberinto de Fortuna (1444), de Juan de Mena, qu'en tant que Divine Comédie espagnole est supérieure à l'italienne (la raison étant qu'elle était plus courte et moins compliquée)"...

Je n'aurais de quoi me repentir, puisque, après une "octava real" (ABABBCBC) consacrée aux dédicaces, Mena démarre fort en vouant sous des allures convenues son oeuvre à une déesse disruptrice, proche de toute sensualité, de tout matérialisme, puisqu'on en est là... Fortune :

Tus casos fallaçes, Fortuna, cantamos,
estados de gentes que giras e trocas,
tus grandes discordias, tus firmezas pocas,
y los qu'en tu rueda quexosos fallamos.
Fasta que al tempo de agora vengamos,
de fechos pasados cobdicia mi pluma
y de los presentes fazer breve suma,
y dé fin Apolo, pues nos començamos.

Et combien fort reste ici le vitriol lancé sur son modèle réputé et présumé, la Comédie. Lorsque Dante s'appuie sur l'énormité monstrueuse de la Somme de Thomas d'Aquin, Mena veut une "breve suma", lorsque l'action de la Comédie a pour sujet la "vie future", Mena se réclame des "fechos" passés et présents, il déclare sa "cobdicia" et, enfin, il veut la nuit ("et finisse Apollon, car nous commençons")...

Je voudrais aussi faire état du début d'une autre construction allégorique espagnole, due à Diego de San Pedro, qu'est Carcel de amor (1492), ou pour mieux dire, l'ouverture du livre, puisque ensuite la narration dévient épistolaire :

Después de hecha la guerra del año pasado, viniendo a tener el inuierno a mi pobre reposo, pasando vna mañana, quando ya el sol quería esclarecer la tierra, por vnos valles hondos y oscuros en la Sierra Morena, vi salir a mi encuentro por entre vnos robredales do mi camino se hazía, vn cauallero assí feroz de presencia como espantoso de vista, cubierto todo de cabello a manera de saluaie. Leuaua en la mano yzquierda vn escudo de azero muy fuerte, y en la derecha vna ymagen femenil entallada en vna piedra muy clara, la

qual era de tan estrema hermosura que me turbaua la vista. Salían della diuersos rayos de fuego que leuaua encendido el cuerpo de vn onbre que el cauallero forciblemente leuaua tras sí. El qual con vn lastimado gemido, de rato en rato dezía : "En mi fe, se sufre todo."

Une fois faite la guerre de l'an dernier, en venant avoir l'hiver à mon pauvre séjour, et passant un matin, alors que le soleil voulait déjà éclaircir la terre, par quelques vallées profondes et obscures à la Sierra Morena, j'ai vu sortir à mon encontre par les chênes où mon chemin se faisait, un chevalier si farouche de présence comme épouvantable de vue, couvert tout de chevelure à la manière d'un sauvage, et dans la dextre une image féminine entaillée sur une pierre très claire, laquelle était d'une si extrême beauté qu'elle me troublait la vue. D'elle sortaient divers éclairs de feu qui prenaient sur le corps d'un homme qui était traîné de force par le chevalier. Et il disait de temps en temps, avec un langoureux gémir : "Dans ma foi, l'on souffre tout".

Ce premier paragraphe va plus vite que Dante, tout en nous faisant songer aux vers initiaux :

Nel mezzo del cammin di nostra vita

mi ritrovai per una selva oscura

chè la diritta via era smarrita...

Ensuite Diego de San Pedro met en scène sa confusion devant les visions qui se succèdent naturellement, "la dubda", son anxiété... Le farouche chevalier chevelu a pour nom Désir, principal officier de la Maison d'Amour. Il cause les "aficiones" avec la beauté de l'image, et il brûle les vies... avec les "aficiones"... tout en conduisant mourir le prisonnier à la Prison d'Amour.

Il passe seul la nuit dans la Sierra, plein de doutes.

Il trouve une tour à base triangulaire en marbre pourpre... aux trois coins : "vna imagen de nuestra vmana hechura de metal, pintada

cada vna de su color : la vna de leonado y la otra de negro y la otra de pardillo"... encore la vision d'un aigle... puis il trouve une porte en fer, et pour entrer il doit déposer les armes avec lesquels le coeur souvent se protège de la tristesse, "Descanso y Esperança y Contentamiento"... jusqu'à trouver l'amoureux supplicié sans repos et recevoir de lui la lettre qui ouvre l'épistolaire, non sans avoir basculé dans un superlatif fébrile...

Il est à remarquer, pour ce qui touche à la qualité fébrile de l'allégorie, si on la compare avec celles d'un Francesco Colonna, l'allusion, parsemée de remarques sur l'état de confusion de l'auteur et lui-même témoin, au "cerveau transpercé des épines d'une couronne de fer", qui fouillent dans les viscères de la pensée et que l'amoureux supplicié repousse, dans un trait tout à fait hallucinatoire (non sans parallèle avec les dessin animés japonais de nos jours), par la force de ses boucliers d'énergie vitale...

Jeudi 28 juillet 2011

Béatrice, amour platonique, dolce stil nuovo, amour courtois, fol amour... Les chaînes qui se délient et nous tiennent au Ciel n'en sont pas loin du désespoir.

Merci, Madame Roudinesco, franchement, depuis le temps que je fais de la peinture, que j'écris et essaye de poursuivre mes lectures je me vois devenir de la chair à canon. J'ai 40 ans et l'aigüe perception de me trouver en régulier échec et mat social, me nourrissant encore, comme un écolier, de pure fantaisie. J'ai grandi dans la croyance que d'avoir fait des études mettait un peu à l'abri, que l'on ne pouvait pas être tout à fait dans le caniveau... mais... non... "really smart sucker"... de la chair à canon... on s'en fout des quelques illusions épinglées par le séculaire délire pédagogique... la seule monnaie que je retire des frais (psychiques...) fournis est que je ne sois pas le seul, que je sois uni finalement à la "foule", à la "folie planétaire" dans son cri désespéré... dont acte (j'effacerai le commentaire, il n'y a même pas de "berneinung" sur facebook, qu'en pensez vous ?)

Dans le monde poétique, ni Dante ni le lecteur auraient pu s'entretenir d'une autre femme.

Ouais, Dante ici serait un écolier, et Béatrice une lycéenne, qui l'aurait dépassé de quelques astuces. De prime abord, il est perdu, de son premier et propre aveu. S'ouvre à nous quelque chose qui n'est pas du fantasme, qui est plus dure que ça, qui est en dehors des projections dont juste des rafales la caressent, que ce soit en Haut comme en Bas.

Tu veux dire le corps de la mère ?

Ouais

On raconte, j'ai entendu quelque part, je sais pas, chez des alchimistes à Seville, ou quand je discutais avec un directeur de théâtre bengali, qu'en Chine l'on prépare un dessert exquis en enterrant un oeuf pendant une année. L'intérieur doit devenir absolument noir et délicieux.

La variété de ton ? Horace a fermement condamné la variété de ton. Ecoute, j'ai mal dormi, j'ai rêvé lourdement que je trouvais la plage en haut d'une montagne, et c'était la fin. Le Pôle Nord. Proprement Divine Comédie. Tel Cerbère un ours polar s'approchait de moi, et un fou furieux qui me tenait compagnie et que je redoutais depuis la première partie de mon rêve... enfin, mélange Lewis Carroll, Saint-Georges et le Dragon, et le parapluie et la machine à coudre... Le fou et l'ours polar s'entre-tuent et moi je reviens à l'éveil.

La traduction de Risset de l'Inferno, que je peine depuis de jours à feuilleter, reste ouverte avec sa planche de Botticelli pliée. Je plonge ma difficulté pour lire sur un coin de texte, puis je remonte, piqué de "curiosité".

Drôle de curiosité.

Alors j'arrive à une strophe qui me sidère :

"Ils sont nés d'un même corps, et tu pourras fouiller
toute la Caïne, tu n'y trouveras pas une ombre
plus digne d'être figée en gélatine; (...)"

Déroutant ne soit que par le fait de trouver une rime sur les vers blancs de Risset. Je propose d'écrire, si l'on veut éviter cette titillante consonance, plutôt :

"Ils sont nés d'un même corps, et tu pourras fouiller
tout le paysage de Caïn, tu n'y trouveras pas une ombre
plus digne d'être figée en gélatine"

Ce qui me donne envie de ressortir le volume en italien :

D'un corpo usciro; e tutta la Caina
potrai cercare, e non troverai ombra
degnà piu d'esser fitta in gelatina

.

Voici que, sur un ton moins ferme, moins exigeant, l'on peut poursuivre cet essai sur Dante. Tellement de fard... au Ciel, en Enfer. Peut-être il n'y a que le passage au Purgatoire... qui est grave. Les lettres françaises sont comme-ça aussi, je lisais récemment de bons poètes, Ponge, Jouve, et même Michaux, et j'avais la sensation d'un bonheur de faganon.

Des chefs-d'oeuvre qui peuvent nous sembler, avec les allées et venues du livre physique, quelque peu "smelly".

Cette histoire de déluge, d'inondation qui vient abîmer une bibliothèque...

Et puis la mort d'Octavio Paz, qui s'est effondré dans la déprime (il était déjà âgé) quand l'ensemble de ses livres a pris le feu pour la deuxième fois, après un premier incendie qui l'avait forcé, j'imagine, à refaire péniblement sa collection...

C'était le feu.

Quoique...

...il n'y a pas de feu "au passé".

Ayant voulu sertir soigneusement (à l'origine) mon essai de considérations latines de Pic de la Mirandole, je ne peux justifier ma paresse qu'en citant son neveu (...?...?;!...), acheté par erreur.

De imaginatione

Expertus et ego in Johanne Thoma filio eiusce modi res identidem ei a vidua quapiam narratas fuisse in causa ut non solum a plerisque imaginationibus vanis, quas septennis aetas qua etiam maturae aetati convenire posse videntur renuerit, spe magna fretus scandendi caelum ad illas res contemplandas quas imaginatione concepit. Eius modi namque imaginibus moventur impensius pueri quam persuasionibus ullis aut rationibus, quarum minime capaces sunt. Quis enim ambigat pueros ab patrando homicidio abhorreere vehementius, si in eorum phantasiam irrepserit effigies hominis cruentati crudeliterque perfossi dilaniatique, si metus invaserit apparendi eius, atque se, vel nocte, vel interdiu, cum solus erit, persequendi, quam si

Dei naturaeque praeceptum proponatur, nocendum nemini, quam si id ingeratur, quod divina lege cautum est, ne quis auctoritate propria quemquam trucidet ?

Ouais,ouais...

J'ai la traduction; mais le copyright et tout ça, je sais pas...

En lisant cela nous sommes tellement en proie aux télescopages que l'on a du mal à croire à ne soit que "l'authenticité" du texte, tout en ressentant comme une profonde trahison à l'esprit de la Renaissance l'exploit pédagogique de Pic le neveu avec son fils Jean-Thomas. Il est certain qu'à la première lecture j'ai trouvé charmant ce détail auto-biographique, en passant, cette apparente "notation"... mais... c'est déjà les Exercices d'Ignace de Loyola, l'Emile de Rousseau, le brain-whashing, un je-ne-sais-quoi d'actuel, la propagande qui se prépare. Le raisonnement m'aurait semblé ajusté à la philosophie, si l'emphase n'avait été tellement mis sur la conduite, sur le dressage. Peu avant, le même Pic nous livre un bout de phrase que j'ai souligné, pour ne jamais le perdre de vue : ut equus faleris et tubarum sonitu, blanditiis canes. Et bien, tout en faisant confiance à cet ouvrage dont j'ignorais l'existence et qui se confond si insidieusement avec mes fantasmes (op.cit.), le neveu de Pic de la Mirandole aurait été tout comme le peintre Botticelli (sur lequel je veux en revenir, en tant qu'illustrateur de Dante) parmi les sympathisants du fondamentaliste chrétien florentin Savonarola. De quoi boucler la boucle.

Samedi 30 juillet 2011

C'est comme ça tombe. Mais tout en demeurant proches de l'Italie, ou est-ce un autre lieu que Florence où nous devons trouver ce jeu d'entonnoirs qu'est la Triple Comédie ? La traversée est faite de brouillard et tourbillon. C'est cette fatigue des jeux les journées entières devant l'écran, Ciel, Enfer, difficile Purgatoire. Purgatoire à peine dans les pauses, dans les interruptions impondérables du sommeil physique, au grabat, derrière le cache-misère. D'où l'on sort sonné se rasseoir sans passer par la salle de bain ni la cuisine, la colle aux yeux. Purgatoire si méprisé qu'il nous laisse une trace épidermique, prise de sang, bouton éclaté, mycose... dont nous ne parlerons surtout pas, soit des rêves, des constats.

C'est comme ça tombe, c'est dire "c'est comme sa tombe", à Dante, qui n'est pas à Florence, mais à Ravenne. Elle aurait été profanée par des fondamentalistes musulmans. Une histoire assez risible. Tout comme les cérémonies sataniques au Père-Lachaise sur la tombe de Jim Morrison. Que cela se passe à la sereine (et je prie aux vénitiens me pardonner de leur soustraire l'épithète) Ravenne (mais ça rime), devrait montrer la monstruosité induite par la Comédie elle-même. Il manquait "la touche". N'avait-il, pour besoin d'écriture, soustrait Béatrice et Virgile à leur songe sans fin ? Que les fanatiques de nos jours, venus d'un colonialisme à rebonds, fassent à leur tour soustraction des dépouilles... là où ne tenait lieu que le mille fois répété portrait posthume, un profil fourni par la caricature du topique, toujours le même... semble la juste répétition d'une structure dantesque.

Les gestes de la parole, les figures, les gestes de l'écriture, viennent d'une violence réelle et semblent avoir la vocation d'une refonte dans le réel d'une nouvelle violence. Pour ce que je viens d'évoquer. Sinon, dans l'art, je viens de trouver un article en italien sur mon ami Alain Arias-Misson, épigone du "public poem", qui peut nous illustrer sur la façon dont, même au sein de l'Art, ce glissement (je prends le mot sans trop de réflexion... cette refonte...) est une répétition au même degré qu'un symptôme :

sette attori, ognuno con una lettera del titolo appena citato, crearono una serie di scritte davanti al Parlamento come luogo dell'amministrazione politica e dell'esercizio del potere, che partivano dal lemma «arma» - ben coglibile da tutti nella sua provocatorietà - per arrivare al lemma «amar», un augurio ironico e definitivo al regime e ai madrileni. In The public Shamanic Chapel Sistine Poem del 1998, invece, 14 personaggi, che indossavano maschere sciamaniche, si gettavano sul pavimento sotto la creazione romana di Adamo, sublime opera di Michelangelo, accompagnati da rumori animali: guardare per terra, invece che verso il cielo, fu l'azione semplice, ma efficace ed inconsueta, che il primordiale gesto

produceva, sotto gli occhi stralunati di prelati attoniti. (Gian Pietro Guiotto)

Regarder par terre, et non vers le Ciel où se trouve la figure, la représentation d'Adam, nous amène au vrai Adam, celui qui est fait de boue, de porcelaine brute et d'un souffle avili.

Pour cela il faut une "circoncision du coeur", dont nous parle Aboulafia, et une distinction qui ramène notre attention de la parole (*logos*) au Nom (lettre ou nombre). Pour pouvoir regarder où se trouve l'homme, en vérité. Pour ne pas le chercher ou en faire le "catalogue" de son destin. Béatrice, tout comme d'autres figures féminines, est la parole qui nous donne Dante du mensonge poétique. Les lecteurs ont retenu *l'Enfer* peut-être en bonne santé, le Nom est dans le feu de la lettre, dans les statistiques insultantes de l'Enfer, numérations tatoués par des sadiques du poème, métaphysiques, et pour cela bestiaux, chimériques, hallucinatoires... je ne peux pas m'empêcher de penser à un chef-d'oeuvre récent, l'Enfer peuplé de soldats nazies des frères Chapman... parce que là-bas l'on n'invente La femme, l'on ne ment plus. J'y ai trouvé Vanni Fucci, dont la nomination et la désagrégation du discours, qui se dénonce et se fond dans la refonte agissante, plastique, des métamorphoses pulsantes du voleur en serpent et du serpent en voleur... donne sur la violence maximale du blasphème, presque un péché physique pour atteindre la qualité de péché de la pensée par excellence.

Et là où se tient la métamorphose l'on manifeste des vérités, tout en sachant qu'elles viennent chiffrer l'intensité sous le tiers unitif de toute duplicité. Mais mieux qu'un oracle d'ordre analytique est qu'on retourne à l'exercice de traduction. Voici Spenser et son *Faerie Queene*, inspiré de modèles italiens :

Lo now she is that stone, from whose two heads,
as from two weeping eyes, fresh streames do flow,
yet cold through feare, and old conceiued dreads,
and yet the Stone her semblance seemes to show,

shapt like a maid, that such ye may her know,
and yet her vertues in her water byde,
for she is chast and pure, as purest sonw,
ne lets her waues with any filth be dyde,
but euer by her selfe vnstained hath beene tryde.

Ce qui en lisant les débuts de ver donne : *Lay as a fornicator butt*

Viens te coucher, pour que ton cul baise

Portrait et éloge d'une statue de sel, d'une métamorphose en sculpture, d'une mort symbolique dans la duplication.

*Hélas en ce moment elle est cette pierre, bicéphale dont,
comme de deux yeux en pleurs, fraîches ruisseaux coulent,
quand le froid de par la peur, et les anciens desseins incubés,
c'est quand le Marbre son semblant semble montrer,
"smarted up" comme une jeune fille, qu'ainsi tu devrais la capter, elle,
quand sa franchise tu lis dans l'eau que d'elle ruisselle,
puisqu'elle est la nature et l'air pur, la neige qui perdure,
qui ne penche ses flots sur des sables parsemés de pourriture,
puisque sa forme ou son nom n'a pas encore pensé à essayer une
teinture.*

Le regard qui transmue les deux bouts de l'échelle de Jacob.

Mardi 2 août 2011

Revenons sur les rêveries enfantines du fils du neveu de Pic de la Mirandole. Une nourrice pieuse lui a instillé "des images", plus aptes que les Commandements à la persuasion. L'ouvrier en chômage qui rêve en écoutant de la musique piratée n'en est pas loin du monde imaginaire de Jean-Thomas. Des remparts en pierres précieuses, des anges musiciens qui font tourbillonner le danseur au bout de l'univers...

Qu'il y en ait un huitième Ciel au dessus des sept connus, survolant les têtes des nommés "vivants", selon Ezéchiel, ou qu'il y en ait selon Hénoc 955 cieux outre les sept que nous aspirons à fouiller, ceux-ci juste pour la délectation de Dieu lui-même, qui sait bien se conformer de 955 et en faire aisément usage... qu'il y ait des chaudrons, de la poix, de la fumée et de la merde là où se trouvent ceux qui ont transgressé la Loi... La Mort est le point de départ de tout récit, ce qui reste ébauché, couvert des couches successives de notre instruction, toujours des litanies, des berceuses pour le faux départ de notre éveil.

Et puisque le Ciel a duré si peu... à peine quelques photos d'un Woodstock qu'on a pas connu. Et puisque le Ciel tue tout, puisque le plaisir ne fera que nous abîmer encore plus que la réalité... on cherche Dieu comme la femme cherche un homme, ou parfois l'homme cherche une mère, que ce soit pour lui ou pour son sperme...

L'on lit Thérèse d'Avila qui monte au Ciel au sein d'elle-même, au sein d'un livre à elle-même, et l'on sort du moindre conatus d'attention tel un projectile, ou tel le soupir. Elle nous parle, elle nous a trouvés, nous l'avons trouvée, et l'âme, le Château au passage. Tout ce qu'elle peut raconter, nous parlant d'un siècle à l'autre sans se poser de retenue... l'on se dit : je peux danser, je peux m'enivrer à présent, et le livre nous endort, si ce n'est le chat du désir et de la conscience qui nous retient de nous jeter carrément dans les flammes...

Béatrice ? Béatrice... ? Béatrice Cenci je crois pas.

The portrait of Beatrice at the Colonna Palace is admirable as a work of art: it was taken by Guido during her confinement in prison. But it is most interesting as a just representation of one of the loveliest specimens of the workmanship of Nature. There is a fixed and pale composure upon the features: she seems sad and stricken down in spirit, yet the despair thus expressed is lightened by the patience of

gentleness. Her head is bound with folds of white drapery from which the yellow strings of her golden hair escape, and fall about her neck. The moulding of her face is exquisitely delicate; the eyebrows are distinct and arched: the lips have that permanent meaning of imagination and sensibility which suffering has not repressed and which it seems as if death scarcely could extinguish. Her forehead is large and clear; her eyes, which we are told were remarkable for their vivacity, are swollen with weeping and lustreless, but beautifully tender and serene. In the whole mien there is a simplicity and dignity which, united with her exquisite loveliness and deep sorrow, are inexpressibly pathetic. Beatrice Cenci appears to have been one of those rare persons in whom energy and gentleness dwell together without destroying one another: her nature was simple and profound. The crimes and miseries in which she was an actor and a sufferer are as the mask and the mantle in which circumstances clothed her for her impersonation on the scene of the world.

PERCY B. SHELLEY

Les descriptions françaises de Stendhal et Artaud, je ne les avait à la portée de la main. Leur Béatrice est mise à mort au cours de l'oeuvre, ayant elle-même mis à mort son père, et elle est destinée à la mise à mort par la justice des hommes. Rien qui la rende exclusive poupée comme celle de Dante. La jeune Cenci a subi encore plus de ce que la jouissance du poète peut s'accorder. Il va sans dire que l'intérêt d'Artaud pour l'histoire de crime et d'innocence à l'italienne est à mettre en parallèle avec sa peu connue "traduction" du Moine de Lewis...

L'Eglise en tout cas, dès qu'on touche aux cadavres... des signaux religieux les ponctuent selon une certaine urbanité. Quant aux autres...

Laissons parler l'Agnès de l'adaptation d'Antonin Artaud du Moine de Lewis :

"Ecoutez-moi, poursuivit-elle, homme au coeur dur ! Ecoutez-moi. Vous auriez pu me sauver, vous auriez pu me rendre au bonheur et à la vie; un mot de vous et je redevais pure, irréprochable, vertueuse; vous ne l'avez pas voulu. Vous êtes le destructeur de mon âme, vous êtes mon assassin ! A vous incombe la faute de ma mort et de celle de mon enfant ! Honnête, fier de votre vertu encore inattaquée, vous avez tenu pour rien les prières du repentir, mais Dieu sera miséricordieux là où vous n'avez pas su l'être ! Et où est le mérite de votre vertu si vantée ? Quelles tentations avez vous vaincues ? Lâche ! Vous avez fui la séduction, vous ne l'avez jamais combattue d'en face; mais, patience, le jour de l'épreuve arrivera aussi pour vous. Oh ! alors, quand, courbé par la violence des passions, vous sentirez que l'homme est faible et sujet à errer, (...)"

Euh, ah... Eureka ! cette satanée Divine Comédie... c'est de l'Art Brut ? C'est pas ça ? Une solution de compromis pour la plus raisonnable des crédules paranoïas de la littérature. Un truc à la Wölfl.

Nous dansons tous, morts ou vivants, qu'est-ce que ça fait ? La sarabande, la Peste Noire... l'art est le lieu où le timide se rattrape pour enfin mourir sur la même mélodie que le convulse et la strip-teaseuse, que l'eau et le feu. Faut pas se soucier de ce qu'on écrit. Notre ambition de Mort viendra dépasser toute durée imaginable.

Nous dansons tous, semble nous dire l'Agnès punie que je viens de citer. Il y en a qui semblent vouloir doser, s'épargner du regard, fournir autre chose, dresser des écrans, de sceaux, fermer les livres, organiser le cosmos, se mettre des fausses moustaches, va...

Dante et Cavalcanti c'est dire Béatrice et *Una giovane donna di Tolosa*, ou *Se m'ha del tutto obliato Merzede*... c'est dire que Klossowski et Jouve est de dire Roberte/Diane et Catherine Crachat... *Hécate*, n'est-ce pas ?

C'est dire le noyau dur (ou incommunicable) et la littérature (qui se perd, du fait de communiquer)...

Mercredi 3 août 2011

Ce qui est remarquable chez le Sandro Botticelli converti par Savonarola est l'absence d'une quelconque image, si l'on exclut les nombreux centaures, de tout "excrément" non chrétien dû aux premiers titubants chapitres de l'oeuvre de Dante. Il est bien vrai que Dante, quant au savoir philosophique grec, expédie dans un maigre inventaire une matière première que n'importe quel autre poète un peu moins maniaque aurait fait mousser adroitement. Mais Dante ayant conçu une oeuvre sacrée, certes cruelle, et son concitoyen le peintre repentini ayant conçu un projet qui viendrait à faire de la Divine Comédie un cycle monumental comme l'a été la vie de François d'Assis pour Giotto, l'ablation de tout ce qui ne relèverait de la pure doctrine la plus dénudée de mollesse était de rigueur.

Je ne savais pas pourquoi j'avais emporté avec moi, pour accompagner mes livres touchant à Dante, de loin ou de près, aussi le Dracula de Bram Stoker, et le récit que Dante fait des Limbes me montre une mise en abîme de la bibliothèque générique qui est aussi présente dans l'écriture parfois sarcastique ou sournoise de Stoker. Je traînais une valise de livres dans une clinique, déjà plombé dans l'inattention pour toute lecture, craignant à tout moment qu'ils se perdent, ne sachant quelle serait la durée de mon séjour... et c'est un peu dans cet empressement d'une issue, d'un abandon, que Dante passe en revue, confié peut-être à une mémoire engourdie, toute la philosophie ancienne, à travers ses morts...

Voyons d'abord Dante :

Poi ch'innalzai un poco piu le ciglia,
vidi'l maestro di color che sanno
seder tra filosofica famiglia.
Tutti lo miran, tutti onor li fanno;
quivi vid'io Socrate e Platone,
che 'nannzi alli altri piu presso li stanno;
Democrito, che'l mondo a caso pone,
Diogenès, Anassagora e Tale,
Empedoclès, Eraclito e Zenone;
vidi il bono accoglitor del quale,
Dioscoride dico; e vidi Orfeo,
Tullio e Lino, e Seneca morale;
Euclide geometra e Tolomeo,
Ipocràte, Avicenna e Galïeno,
Averois, che 'l gran comento feo.

Io non posso ritrar di tutti a pieno (...)

Il y a pas grand intérêt à le dire en français, la liste est assez sèche et éloquente. Tout tombe. Pour seule courtoisie le Limbe. Sinon, faut imaginer que ce n'est pas pour de prunes que Dante est perdu dans un

trou au milieu d'une noire forêt. Situation analogue, non seulement à la mienne pendant la lecture, mais à celle du personnage qui vertèbre le Dracula, ce roman un peu trop présumé et peu approfondi de ses qualités "dialogiques", polyphoniques, puisque fait de documents (journal de Jonathan, journal de Mina, lettres, découpes de presse...). Voici ce que Jonathan Harker décrit être la bibliothèque du Comte Dracula :

There was absolutely nothing in the room, book, newspaper, or even writing materials; so I opened another door in the room and found a sort of library. The door opposite mine I tried, but found it locked.

In the library I found, to my great delight, a vast number of English books, whole shelves full of them, and bound volumes of magazines and newspapers. A table in the center was littered with English magazines and newspapers, though none of them were of very recent date. The books were of the most varied kind - history, geography, politics, political economy, botany, geology, law - all relating to England and English life and customs and manners. There were even such books of reference as the London Directory, the "Red" and "Blue" books, Withacker's Almanack, the Army and Navy Lists, and - it somehow gladdened my heart to see it - the Law list.

La suite à ce passage est très belle et peut arriver dans la vie, quand le Comte se plaint de savoir lire l'anglais mais de ne pas être capable de bien le prononcer. Plusieurs pages plus loin :

The lamps were also lit in the study or library, and I found the Count lying on the sofa, reading, of all things in the world, an English Bradshaw's Guide. (...)

Klossowski parle quelque part, soit dans Le Baphomet, soit à plusieurs reprises, des âmes perdues dans l'espace entre la Terre et la Lune. Stoker cite un vers allemand qu'il traduit tout de suite :

Denn die Todten reiten schnell

(For the dead travel fast)

from the Burger's "Lenore"

Je ne savais en lisant au jardin de la clinique, à Saint-Cloud, comme la clinique d'*Opium* de Jean Cocteau, profitant de ma cigarette, d'un gobelet chaud de chocolat automatique et d'un passage fugace de concentration, assis à la table où les patients se retrouvaient autour du gros cendrier, si me sentir déçu du manque de goût littéraire du Comte Dracula (son excellence...) ou si éclater dans un fou rire, tellement raffinée était la manoeuvre psychologique de Stoker.

Je profitais d'une camaraderie d'exception, les tensions qui peuvent avoir eu lieu ont été épurées et courtoises, dues surtout à mon malaise polymorphe. Mes compagnons étaient cultivés, usés à une mondanité bon-enfant, au luxe et à des sports raffinés. Leur folie est suffisamment atténuée par le savoir-vivre qu'elle est pour chacun digne d'en faire un roman. Mais leur discrétion m'a tenu loin de tomber dans la cupidité de l'écrivain. Une jeune femme en colère, balançant d'un coup de fureur le repas de midi, pouvait en même temps hurler des vers de Rimbaud parfaitement scandés par sa mémoire. Et, plus calme, redressant la vaisselle tombée, donner le titre, l'édition et la page. Je reste avec les dessins que j'ai fait, et surtout préfiguré dans ma tête tout juste, des belles patientes et infirmières dont je notais au crayon l'humeur changeante, toujours en douceur.

Ce qui est bon dans l'abandon de la folie est qu'au bout du calvaire l'on dirait que la chair, morte sans le savoir depuis un temps indéfini par l'oubli, par cet oubli qui nous a porté à l'enfermement, ressuscite, l'on dirait. Et la chair est surtout le sexe... non ? Mais, voyons, l'on ne sait de quoi il en est, ce sexe, qu'une fois qu'on l'a oublié et qu'il nous revient, tellement neuf qu'on dirait qu'il nous étonne comme les

premiers orgasmes, ancrés fortement dans la découverte du corps... du corps faiseur d'images...

Pensons alors à relire le plus onirique et précis passage qui existe sur l'acte vampirique :

I was afraid to raise my eyelids, but look out and saw perfectly under the lashes. The fair girl went on her knees and bent over me, fairly gloating. There was a deliberate voluptuousness, which was both thrilling and repulsive, and as she arched her neck she actually licked her lips like an animal, till I could see in the moonlight the moisture shining on the scarlet lips and on the red tongue as it lapped the white sharp teeth. Lower and lower went her head as the lips went below the range of my mouth and chin and seemed about to fasten on my throat. Then she paused, and I could hear the churning sound of her tongue as it licked her teeth and lips, and could feel the hot breath on my neck. Then the skin of my throat began to tingle as one's flesh does when the hand that is to tickle it approaches nearer - nearer. I could feel the soft, shivering touch of the lips on the supersensitive skin of my throat, and the hard dents of two sharp teeth, just touching and pausing there. I closed my eyes in a languorous ecstasy and waited - waited with beating heart.

Si l'on décèle les pauses, les temps morts, l'attente, chez Dante... au Purgatoire c'est l'essence même de ce qui est raconté. Mais le célèbre épisode de (Paolo et...) Francesca, à part de nous fournir un exemple de "coup de foudre supra-littéraire", s'embrasser sur les lèvres en lisant un roman, confondus lecteur et lectrice et même auteur dans un "kiss", "osculus", "baccio", "beso", "bisou", est l'épisode de la Comédie qui le mieux nous représente aussi un état semblable à celui de Jonathan Harker ci-dessus. Dante s'évanouit en écoutant la damnée, la belle damnée pleurer d'amour dans le tourbillon de la luxure :

La terra lagrimosa diede vento;

che baleno una luce vermiglia

la qual mi vinse ciascun sentimento;

e caddi come l'huom che'l sonno piglia.

Pardon, il s'évanouit tellement souvent que je me suis trompé. Je viens de citer son extase à la Porte de l'Enfer. Voici l'extrême de la luxure dantesque, le top of the pops de l'Inferno :

Quando leggemmo il disiato riso

esser baciato da cotanto amante,

questi, che mai da me non sia diviso,

la bocca mi baccio tutto tremante.

Galeotto fu il libro, e chi lo scrisse,

che'l giorno piu non vi leggemmo avante.

Mentre che l'uno spirto questo disse,

l'altro piangea, sì che di pietade,

io venni men cose com'io morisse

e caddi come corpo morto cade.

(ajout de traduction le 17 mai 2012:)

Nous avons lu le baiser qu'on dépose

sur le rire désiré, et l'anecdote est ainsi,

celui qui vient avec moi, et qu'il ne s'oppose,

m'a embrassé sur la bouche tout transi.

Le Chevalier des Galères s'intitulait le bouquin,

et reste dans la galère encore son écrivain.

Lancelot du Lac te dit quelque chose...?

Pendant qu'un fantôme ainsi rimait,

l'autre pleurait, c'était si pitoyable...

j'étais devenu si peu de chose que...

je suis tombé comme un corps dans le sable de la fosse.

(je reste plus fidèle au spiritello cavalcantiano)

La petite mort... ? Ouais... Tristia post coitum... ou comme raconte un titre de chapitre dans la Critique de la Raison Cynique de Peter Slotterdijk : Crépuscule post-coïtal... Tout un mythe... ou un arcane, un vrai secret de la Voie. Et que faire quand l'on n'a que des bouches à embrasser ? ou encore ceux qui s'ils ne serrent des mains, doivent juste frôler des joues ? Tout ça, ça existe. Lorsqu'un vagin convulse dans le pied, le Chi circule et l'on peut s'éveiller à l'art au lieu de s'assoupir, mais il n'y a d'autre à écrire que l'extase. Ha, ha, ha, je vais finir par écrire à la Roger Dadoun, là...

Roger Dadoun, qui pour peu m'est tellement sympathique, tellement familier dès les quelques lignes qu'on entreprend de lire. Et c'est pourtant un psychanalyste, si j'ai pas tort, mais sa langue est foisonnante de vie, explosive comme celle d'un ivrogne qui veut vous embrasser... Désolé, pour Roger, son livre, plastifié par Eve pour stopper la dégradation qu'il traînait depuis le comptoir plongeant sur la Seine du bouquiniste au Quai de Gesvres, dans mon dernier voyage à

l'atelier chercher des livres "touchant à mes idées sur Dante" je l'avais dans mes mains, son livre sur Geza Roheim, mais je n'ai pas pu le faire rentrer dans ma sacoche, qui comportait de quoi finir d'installer un volcan terrifiant, une tour de Babel faite d'anglais, espagnol, français de toutes époques, latin, et dans la chambre nuptiale du zigurat, une colonnade mixte de prose et poésie italiennes. Mes collages, qui accompagnent la mise en ligne de la rédaction qui nous occupe, déferlent aussi sur le paillason poussés par l'empoignade des livres qui tombent.

Cherchons plus sur Dracula et le dantesque chez un italien et un français de la même période et les mêmes fourmillements révolutionnaires, tous deux des agités qui sont tombés en disgrâce avec l'avènement du dictateur Napoleon Bonaparte. Dilatant le moment d'un effort qui fasse chapitre, je me contenterai d'émietter des idées sur le baiser et sur le roman ou l'oeuvre littéraire, si je peux, me fiant à la fortune. C'était Sade et Ugo Foscolo.

Mais avec la boussole orienté vers l'envie de fournir des bribes de traduction propre de la Gerusalemme liberata de Torquato Tasso, d'autres détours se posent. Le sujet aurait dû rester la peinture. Botticelli au dessus de tout. Le Printemps, la Naissance de Vénus. Mais d'autres italiens qu'on voit dans l'annexe premier (Piero di Cosimo, Raphaël). Une certaine fixation pour Guido Reni, un besoin de comparer Florence à Venise (pour le Titien, oui, mais aussi Tintoretto).

C'est alors que je n'arrive pas à me pencher, ni sur Foscolo, ni sur Sade, ni sur Tasso, dont je possède la première traduction espagnole de l'*Aminta*, par Jauregui, l'ami de Luis de Gongora, qui était peintre et avait peint une Salomé ou une Judith, qui avaient fait scandale et merveille, et à qui l'on doit des illustrations de l'Apocalypse. Ni d'ailleurs sur les lectures temptatrices qui m'attirent et m'éludent : *Il Piacere*, de Gabrielle d'Annunzio, Le *Don Juan* de Mozart, de Pierre Jean Jouve, ainsi que son *Hécate* et sa traduction des sonnets de Shakespeare, le *Dirk Raspe* de Drieu de la Rochelle, Nerval, qui peut

mener où l'on rêve d'aller, *L'oblat* de Huysmans, les trois volumes bilingues des *Métamorphoses* d'Ovide, Ruysbroeck, Cornelio Agrippa (deux livres), et puis de la littérature moderne : deux Matzneff, les *Morceaux choisis* de Nabe, trois livres de Catherine Clément, *On the Road (the original scroll)* de Jack Kerouak, *Naked Lunch* (l'édition Flamingo) de William Burroughs, *Bread and Water*, d'Eileen Myles, le *Don Quixote* de Kathy Acker.

En même temps je voulais traduire de la poésie espagnole de gens qui me sont proches ou que je découvre : Tesa Arranz (la fille qui faisait les "maracas" avec Los Zombis (célèbres pour leur single *Groenlandia*), Isabel Escudero (la compagne du philosophe Agustin Garcia Calvo - et dont j'avais jadis aimé *Coser y Cantar*) qui m'a offert deux chefs d'oeuvre, les livres *Fiat Umbra* et *Nunca se sabe*, et puis *Domus Aurea* de Narzeo Antino, que je connais depuis que mon papa allait à la fac et que j'appelais "le petit oncle". Un misanthrope et un précieux qui n'a pas d'égal dans la pureté de génie.

Dans mes voyages en métro, j'avais presque de paragraphes entiers qui venaient, prêts à s'enchaîner autour des idées "vraiment en rapport à Dante". Mais ce soir, je ne peux pas dormir mais... je préfère écrire à faire face à cet océan d'idées et de lettres et lire.

Lundi 15 août 2011

Je ne pourrais poursuivre sans un retour en Enfer, et sans me référer au bref *Sur Dante* de Witold Gombrowicz. Justes, ses remarques, qui auraient pu être celles de Cavalcanti.

De prime abord, j'avais gardé en tête comme si c'était l'essentiel des critiques de W.G., que je lisais comme des observations "entre écrivains" (même d'un siècle à un autre), un paragraphe que je vais transcrire :

"En fait le Mal absolu doit être "mauvais" dans son être également. Le Mal voulant le mal et uniquement le mal ne saurait se réaliser "bien",

c'est à dire pleinement. L'homme "mauvais" commet un acte mauvais - tuer son voisin, par exemple -, mais, pour lui, ce mal est un bien; il ne le commet pas du tout parce que c'est mal, mais parce que pour lui, c'est bien, ça l'arrange bien... et il veut le faire "bien", non pas mal. C'est un homme comme tout le monde, il cherche le bien; la seule différence, c'est que ce "bien", il le voit dans le crime... Mais Satan ? Satan veut le mal, uniquement le mal, il ne saurait vouloir le bien: aussi bien, à tant qu'être Satan, il veut l'être "mal". L'Enfer est chose mal réalisée. Il est vicié dans son être même. Il est de pacotille."

Mais cela n'explique pas la perfection infernale. Cela venait, lu en surface, juste flatter mon mépris des classiques, me faire rigoler. La justesse définitive et le corollaire de ce que disait là Gombrowicz m'échappaient, je n'avais pas simplement en jeune artiste besoin d'aller plus loin... Présentement je tombe sur d'autres remarques dans ce petit essai qui renouent avec les intentions inaugurales de ma rédaction, et sur lesquelles je vais pouvoir rebondir; je cite :

"Et voilà que lui, il écrit sur la porte de l'Enfer :

Je fus créé par le Suprême Amour

Comment expliquer cela sinon qu'il écrit par peur ou par bassesse... par la plus lâche des flatteries ? Terrorisé et tremblant d'horreur, il en vient à rendre l'hommage suprême à la suprême terreur, en baptisant Suprême Amour le comble de la cruauté. Jamais le terme d'"Amour" n'aurait été employé avec une impudence aussi paradoxale. Nul mot en langue humaine n'aura été appliqué de manière plus effrontément perverse. Et ce nom est précisément le nom le plus sacré, le plus chéri entre tous. Il nous tombe des mains, le livre de la honte, et nos lèvres meurtries murmurent : il n'avait pas le droit."

Botticelli est censé, selon l'élogieuse édition de Diane de Selliers, avoir mieux réussi, soit avoir atteint le sublime, avec ses dessins les plus dépouillés, ceux du Paradis. Ouais, presque du Rothko, c'est top... Mais il y a plus de travail et plus de planches en cours de finition pour

l'Enfer (comme chez William Blake d'ailleurs...), voire des planches coloriées. Revenons donc à Florence, à Cavalcanti, à Pound, à la littérature en anglais si vous voulez...

Mais d'abord Cavalcanti vu par un poète espagnol appartenant au petit groupe des "vénitiens" ...

A CAVALCANTI

"Per ch'i no spero
per ch'i no spero di tornar,
per ch'i no spero di tornar giamai".

Guido Cavalcanti

Espero que nos hagas la historia de todos los olvidos
del olvido de mi frente en la marea de la copa
donde un cielo diminuto se asfixia
en la marea cruel de la cerveza
do yace el hombre
como un invierno muerto entre la yedra,
entre la hiedra cruel de la memoria.

Ayúdame a vencer a los pájaros que
persiguen al hombre.

Todo vendrá tan silenciosamente en el viento
como un árbol que en la página arde.

Leopoldo Maria Panero, *Guarida del animal que no existe* (1998)

Laissez moi traduire ainsi :

"Parce que je n'espère
parce que je n'espère revenir
parce que je n'espère revenir jamais"

GC

J'espère que tu nous feras l'histoire de tous les oublis
de l'oubli de mon front dans la hale de ma coupe
où vient s'asphyxier un ciel dérisoire
à la hale cruelle de la bière
où gît l'homme
tel un hiver mort d'avec le lierre,
d'avec le lierre cruel de la mémoire.
Aide-moi à vaincre les oiseaux qui
persécutent l'homme.
Tout viendra si silencieusement l'hiver
tel un arbre qui flambe au fond de la page.

LMP (1998)

Les petites professeurs italiennes, françaises, américaines (les espagnoles s'en foutent, Dieu merci) hallucinent avec la splendide opportunité qui est fournie par l'Enfer de Dante de ne voir que des hommes nus se faire enculer, tordre, mordre, bouillir... avec la distinction de leurs études et de leur régime de retraite mondaine d'écrivains virtuelles... Dante annonce déjà la hale répressive et le retour de bâton du féminisme procédurier.

Est-ce que les femmes sont vraiment pour le divorce ? Pour l'avortement je n'ai pas le moindre doute... mais pour le divorce ?

Au Ciel Béatrice, soit Madame la Marquise, et en Enfer les cochoncetés masculines, le passé, les microbes... et qu'ils sont émouvants, ces microbes. La psychologue de la clinique, pendant qu'elle prenait un café devant moi et que je bavais du sang sur sa table de luxe, me conseillait de "déconstruire l'institution", pour avoir une chance de sortir de l'hôpital. Ah, non, mais quel luxe, je peux même me faire expliquer la philosophie française... si j'arrive à la

comprendre, parce que sinon, retour à la case départ... Et ça veut dire tellement de choses "départ"...

Rien qui ne siège plus parfaitement à la définition péjorative du "patriarcat" que le "matriarcat", le premier et tête de tout autre système... le matriarcat m'a toujours fait fantasmer, puisqu'il n'a lieu que dans le masochisme. La lectrice de l'Enfer est en confiance avec Dante et Virgile, deux mecs et virils et chastes, disons tout-court des impuissants, testicules obstrués. Jeu merveilleux de jupettes de gladiateur. Ouais, l'Enfer, c'est beaucoup mieux, nous avons lu ensemble le Paradis juste en ouvre-bouche. Evidemment le Purgatoire les femmes que j'ai connu, toutes font la même chose, ça n'existe pas, on zappe.

Le Matriarcat de l'Eglise, celui de la Medecine...

Preuve première

Le Dracula de B. Stoker, encore :

DR SEWARD'S DIARY

5 June. - The case of Renfield grows more interesting the more I get to understand the man. He has certain qualities very largely developed : selfishness, secrecy, and purpose. I wish I could get at what is the object of the latter. He seems to have some settled scheme of his own. but what it is I do not yet know. His redeeming quality is a love of animals, though, indeed, he has such curious turns in it that I sometimes imagine he is only abnormally cruel. His pets are of odd sorts. (pensons à la plasticité - destructrice ? - des mises en abîme dantesques) Just now his hobby is catching flies. (nous sommes ramenés au "hobby horse" d'un autre roman, le Tristram Shandy) He has at present such a quantity that I have had myself to expostulate. (...)

Preuve seconde

The Naked Lunch, de W. Burroughs :

"The case of a female agent who forgot her real identity and merged with her cover story - she is still a fricteuse in Annexia - put me in another gimmick. An agent is trained to deny his agent identity by asserting his cover story. So why not use psychic jiu-jitsu and go along with him? Suggest that his cover story is his identity and that he has no other. His agent identity becomes unconscious, that is, out of his control; and you can dig it with drugs and hypnosis. You can make a square heterosex queer with this angle... that is, reinforce and second his rejection of normally latent homosexual trends - at the same time depriving him from cunt and subjecting him to homosex stimulation. (...) Many subjects are vulnerable to sexual humiliation. Nakedness, stimulation with aphrodisiacs, constant supervision to embarrass subject and prevent relief of masturbation (erections during sleep automatically turn on an enormous vibrating electric buzzer that throws the subject out of bed into cold water, thus reducing the incidence of wet dreams to a minimum). Kicks to hypnotize a priest and tell him he is about to consummate the union with the Lamb - then steer a randy old sheep up his ass."

Bah, bah, je n'ai pas écrit le paragraphe précédent...

Je n'ai pas parlé de psychanalyse là-dedans... "compulsive free-association in two hours sessions"... du terre à terre, de la bouteille...

Alors, mon cher Botticelli, d'où vient ce changement ? Toi qui as peint Vénus nue et puis tu l'as faite habillée ? Tu te souviens de Goya et les deux *Majas* ("*vestida*" et "*desnuda*") dont on dit qu'elles sont d'après pose de la Duchesse d'Alba ? Il n'est pas devenu chrétien, l'espagnol, ni lui, ni Picasso. Pourquoi tu passes aux rangs de la chrétienté, toi et plus tard le camarade japonais de l'Ecole de Paris, notre cher Foujita ? Je te connais, mon vieux, tu n'as pas changé. Tu restes un des nôtres... Béatrice dans tes planches est une autre Vénus, une autre Simonetta Vespucci (la petite cochonne)... frigide, tu dis ? ça doit t'arranger, à

ton age... Tu dessines, tu dessines des projets mégalomanes pour empêcher le Réel, même topo qu'avant... tu n'as pas changé.

Je peux fournir une troisième preuve ? Si déjà Naked Lunch l'on se doit de l'avoir à l'étagère, mais surtout pas rentrer dedans ou en raconter la fin, la fin, la finesse de l'histoire... alors, le livre suivant est labellé en France, "à consommer avec modération", sinon "êtes vous sur de vouloir avoir ce livre ? » (littéralement depuis plusieurs vendeurs consultés oralement et par courrier). Mais il faut parler de l'Enfer, n'est-ce pas ?

Troisième preuve

Shivitti, a vision, de Ka-Tzetnik 135633 :

THE DOCTOR'S WORD

"...(Yehiel De-Nur) gives us an impressive description, on a conscious as well as an unconscious level, of the mind of a man who narrowly escaped death at Auschwitz. (...) Yehiel De-Nur did not want to undergo this treatment, wich he feared greatly (...) I make it clear to my patients that the treatment I offer involves reliving the inferno of their trauma (...) difference: this time they will not go it alone in hell.

(si l'on prend compte que, dans ce livre, la Médecine, qu'on comparait (ailleurs) au Matriarcat de l'Eglise, n'est pas "très catholique", le traitement consistant à injecter du LSD pendant les séances, la question reste très proche de la "vie future" pour laquelle je mettais l'accent sur l'idéologie thomiste de la Divine Comédie... et surtout la fonction de Virgile, le guide... on continue...)

"In words that could not be improved, Ka-Tzetnik 135633 has described his existence in hell - in that near-death proximity to Satan, but also to God. He does not systematically quote all the conversations recorded on the tapes he took away with him, but with great skill conveys their essence in word and image, and in a way so expressive

and imaginative that the reader must realize what this human being experienced during the death-years (...) How touching that moment when, ten years later, concluding his self-treatment with the writing of this book, he phoned his wife two oceans away crying, "Nike, it's happened. It's happened, Nike."

Bref... CQFD en égard de Virgile, puisqu'il est secondé d'une Béatrice... sa jeune femme et traductrice du manuscrit hébreux en best-seller anglo-saxon... mais il faudrait mieux se pencher sur les déplacements opérés entre la "vie future" en entonnoir moyen-âgeux et les romans sur Auschwitz de Ka-Tzetnik, depuis Salamandre - pour laquelle je peux pas dire, puisque je ne l'ai pas trouvée -, en passant par les Feld-Hure de House of Dolls, l'horreur extrême de Moni, les pensées et souvenirs (ainsi que les faits horribles) de Sunrise over Hell, jusqu'au livre proprement conclusif et thérapeutique, mais aussi la plus haute "vision" qui nous rappelle notre sujet Dante, qui est contenue dans Shivitti. Il semblerait que l'étalage d'hypothèses imagées n'est pas l'apanage de l'avenir d'outre-tombe, mais, par l'intermédiaire du traumatique, concernant la prise de conscience sur l'Histoire elle-même, dans sa consommation et sa "fin" à Auschwitz...

En tout cas, d'autres questions soulevées par les trois "preuves", je suis en train d'essayer de les décliner pendant que vous lisez ce "chapitre". A bien-tôt, donc...

Mardi 16 août 2011

Avez-vous pensé comment elles peuvent être terrifiantes les paraboles du Christ ? Je viens de faire un cauchemar à propos de celle du "fils prodigue", historiette qui me tord sur la mélancolie depuis l'enfance, masochisme ou sacrifice de soi déguisé sous le dicté d'une culpabilité sans appel. Mes amis, il n'y a rien qui aille de soi pour l'âme dans ces domaines du réel (dont le fameux virtuel n'est qu'une prolongation et une insupportable intensification).

Il s'avère pour tous que le Ciel est un mensonge, mais l'on en vient à se trouver au Paradis. Ce qui est terrifiant. Je venais reprendre la question soulevée par le fragment du Naked Lunch où il en est question de l'effacement de par notre "cover story". Le mensonge qui est censé nous protéger... et qui nous rend manipulés, comme des marionnettes, comme des diskynésiques.

La "vie future" n'est pas sans rapport à l'effacement dans la "cover story".

Ce qui serait risible de considérer en écrivant un XIV^{ème} chapitre d'un "essai" (disons rédaction tout court) "Sur Dante", ce serait que le thérapeute applaudisse ce pitre de peintre d'avoir enfin trouvé un "sujet". Voire une "cover story", comme celle du métier même de peintre. Déjà qu'"écrivain" n'est plus qu'une case à cocher au Pôle Emploi...

Des frites rancies qui restaient dans le placard et de la chicorée sans lait. L'on engage une petite conversation à la cuisine sur ce que serait ce à quoi on peut appliquer dans le domaine de ce travail le surnom de "rance". Me dit-on, "ouais, papa, cette société est toute rance", visiblement pour me faire marcher. Je vais partir avec ça ? Mais non, restons sur ce qu'elle est "pourrie", comme il est convenu de dire. Sinon le "rance" ne serait pas différent du pourri et nous aurions tombé tellement bas que nous prendrions des produits non seulement rances, mais pourris, comme ce qu'on sort de la poubelle. "Attends, petit, demain peut-être nous sortirons des pourritures de la poubelle pour nous nourrir, mais pour l'instant nous avons juste une diète de frites rancies." Ce qui est rance, je dis accoudé au seuil de la cuisine, ce serait plutôt la mémoire, non ? Les choses qu'on veut conserver trop longtemps... Peut-être l'oubli ? Ce qu'on a voulu conserver, qu'on a caché avec le propos de s'en servir, et qu'on ne ressort que trop tard du placard...

Il faut se payer le culot du rance, quand la société est pourrie.

On n'est pas passés encore à Ezra Pound, mais le regret d'avoir fait la touche "speed" sur Shivitti va retarder ce poème énorme que sont les Cantos. La "vision" de Ka-Tzetnik sur Auschwitz est pour moi plus "divine" que la Comédie de Dante, qui s'évanouit aussi à chaque séance, mais qui reste un vulgarisateur du "fondement" hallucinatoire et ethnique des bourreaux qui allaient venir. J'ouvre au hasard :

"Standing by my side (...) refusing to say Kaddish over Pinni, his dead son, while staggering towards me from the cavernous barracks, drunk and half-naked, comes the German blonde. She's been in the S.S. living quarters, where the staff are raping the Jewish girls she's delivered from the women's camp. As a rule, when these orgiastic shouts come bursting out at me from the forbidden S.S. quarters, I spring for cover in the dark between the ground and the hutch planks. Too late. She staggers towards me. She kneels at my feet. She caresses the hem of my immaculate smock, blubbering, "My Savior..."

Ce passage est à rapporter sur un autre passage où la même femme blonde habillée en officière S.S. se prosterne devant le futur rescapé en s'exclamant qu'il a le visage du Christ. L'on note que c'est elle qui a envoyé Daniella, la soeur de l'auteur, mourir comme jouet érotique des bourreaux, dans la Joy Division du camp. L'on note que de prime abord l'auteur, dans la séance de visions induites par l'acide, donne une sorte de bénédiction à cette lascive ogresse, cette chimère mêlant Eros et Thanatos, telle les sphinx... L'on se doit de noter, si fidèles à la "vision", que de prime abord il est question du mystère du souffle de Dieu dans l'argile encore inanimée d'Adam, vécue comme la propre mise à mort du narrateur, qui ne peut être humain que s'il est sacrifié au sadisme des Autres humains, ceux qu'ont construit Auschwitz, et qui construiront encore Auschwitz, et Auschwitz, puisque l'on n'aura plus de mots, plus de langue, l'Histoire patriarcale finie au XXe siècle, le Matriarcat restitué pour toujours, le plutonium qui pète de partout, la Toile telle cette blonde allemande qui vient nous flatter et nous diviniser tout en portant sur soi une tenue militaire, une croix gammée...

C'est à rapporter du coup, tout comme le thomisme de Dante, à Aristote. *La Sixième Voie* d'Aboulafia, sur laquelle je me vois renvoyé par l'évocation du "I see myself shedding my body in preparation to Neshama's flight." au milieu de l'horreur, dans la traduction de Jean-Christophe Attias, nous dit que "Il s'agit de ceux dont l'activité vient à s'associer (ou à ressembler) à celle de l'Intellect Agent." Le traducteur de ce passage d'Aboulafia nous signale en note en bas de page que : "Tandis que l'intellect humain réside dans le corps et n'est que le réceptacle passif des intelligibles, l'Intellect Agent, quant à lui, vient de l'extérieur dans le composé humain, et c'est lui qui fait les intelligibles et met l'intellect passif à même de s'unir à eux (...)"

"And the Lord God formed man from the dust of the earth, and breathed into his nostrils the soul (Neshama) of life" Gen. 2:7

Respirer serait universel, même au dessus des considérations du Bien et du Mal ?

Mercredi 17 août 2011

Chaque fois : plus tourné vers la construction imaginaire de la Comédie, et, en conséquence, vers les images aussi-bien dues à la plasticité des mises en abîme littéraires, que vers des images picturales concernant de près ou de moins près le dantesque - ce qui me relie à mon occupation effective d'artiste peintre.

J'en ai eu toujours besoin de prétexter un ambitieux travail en cours pour lever l'interdit de ma paresse (fatigue) et "lire" un livre qui peut et doit d'ailleurs déjà m'intéresser. Cela m'arrive même pour le cinéma ou pour la simple impulsion d'ouvrir un livre de peinture et m'autoriser à poser les yeux sur les planches. C'est grâce à cet stade maniaque que ma perception de ce qui existe en Art est débloquée. Ainsi va pour Botticelli.

J'imagine Céline Minard dans une disposition analogue. Elle et moi aurions appartenu aux mêmes temps, malgré la coïncidence

chronologique. Que ce soit *Olimpia*, ou l'édition de luxe de *Bastard Battle*, ça ne fait que me replonger dans la manie.

La concubine du pape, suspectée d'agir en papesse, qui supporte avec la même passion de certitude les oeuvres d'art, les chiffres des banques, la messe et le sacrifice à fortune quartier Forcella d'un bouc... qui sait faire apparition, se retirer la rage au corps, mettre à mort, mettre à mort surtout pour l'écriture qui suppose toute malédiction longuement méditée.

La traduction de son *Olimpia* en anglais ne pourra jamais rendre l'inouï des malédictions qui dressent un simulacre de récit tout au long de la première moitié d'*Olimpia*, ils en ont tellement l'habitude d'en entendre la pacotille des Mormons, Témoins de Jéhova, Evangelistes, les Davidiens du :

19 avril 1993, H.Vernon Howell change son nom en David Koresh (pris à la Bible et au roi des Perses). Il entre chez les Davidiens (filiale de l'Eglise Adventiste) en tuant le fondateur à 67 ans et en séduisant sa femme. Il rassemble 3.500 disciples. L'élite se réfugie au Texas (USA) à Mount Carmel à Waco. Le siège dure 50 jours : 4 policiers tués, et 16 blessés, 86 suicides par le feu, dont 27 enfants et 17 de moins de dix ans.

...il faudrait carrément un terrorisme messianique, à drapeau noir, de la part des aristocrates français, pour qu'il puissent faire le lien avec l'intonation anachronique de Minard.

Off de La France, je sais... donc, pas très "italien", n'est-ce pas ?

Tout en maniaque, je fais défiler pour une statue à venir, toutes les femmes écrivains d'Athènes. Donc, je pousse le jeu de l'identité dont il était lieu dans l'Enfer médical et de services secrets quand je citais *Naked Lunch*, soit le miroir cannibale de la "cover story"...

Je fait "scroll" dans la tour de livres du capharnaüm qui s'approche du lit, je redécouvre Kathy Acker...

Voyons un "intuarsi" / "inmiiersi" dantesque dans le rapport S/M :

Don Quixote, wich was a dream, K. Acker (1986)

"Each time I whip you, tell me the number of the lash, so your pain is continuously what you want."

"One."

"Two."

"Three."

"Four."

"Five."

"Six."

"Seven."

"Eight."

"Nine."

"Ten." Afterwards, she looked up at me in a way that I recognized, for I had looked up to her before the same way.

'Being for asplit second mirror of each other, we had to be other than we were.'

La suite est la fusion unitive. Il est fait mention explicite et emphatique de l'Amour.

La mauvaise herbe de mes connexions électriques, qui communiquent Paradis et Enfer, par le fil de cuivre du Purgatoire, par son dosage et son fréquent surdosage, me font concevoir que c'est la muse, Béatrice, qui tourmente les corps masculins de l'Enfer, qu'elle est l'Intellect Agent des hiérarchies démoniaques, de tous ces poilus, griffus, aux ailes de chauve-souris, dans sa méditation, notre Béatrice.

Cela explique que Botticelli ait pris la peine de détailler et de rendre anatomique chaque Cercle, chaque énumération de gens dépassés, même si voisins de sa propre ville, parfois, Florence. Il y en a de

l'insaisissable jouissance de (Béatrice au Paradis), Simonetta Vespucci dans sa tombe au panthéon de la Pittura.

Le sadisme, l'envie de faire le Mal, nécessaire au fonctionnement de l'Enfer, ne pouvaient être expliqués par Dante, qui les avait refoulé et exprimé par le symptôme qu'est le discours idéologique, l'illustration, la bassesse... Elle ne pouvait depuis le *dolce stil nuovo*, depuis la fadeur stricte de Giotto, avoir lieu à la Florence du Quattrocento qui viendrait (Uffizi - Savonarola - Botticelli...). Mais suite à l'apparente incontestable de Giotto, un personnage (réel) du Décaméron de Boccaccio, se tourne vers la vitalité et les encore nouvelles trouvailles des quelques "gothiques" italiens, tout en restant tous de "primitifs" - juste ce que si vous êtes un primitif gothique, vous passez à une catégorie bâtarde - ils sont des personnages qu'on trouve comiques, mais parfois, quand quelqu'un comme ce bruyant Buffalmacco réussit une oeuvre monumentale, exilé de Florence, à Pise, avec les fresques du *Triomphe de la Mort*, *Jugement Dernier*, *Thébaïde*... les courtisans à tout-écrire daignent se souvenir de leurs blagues et de leur physionomie... Le gothique : *expressionnisme rétro* (avant la lettre), du moins à la Renaissance Italienne dont il est question. J'ai commencé tôt, avec mon manifeste, donc.

Les brisures du Gothique auraient enthousiasmé le jeune Burckhardt. J'ai reçu comme le Satori d'un coup de poing sa description de la case départ de la Renaissance :

"Ce prince (Frédéric II), qui, dans le voisinage des Sarrasins, avait grandi au milieu des trahisons et des dangers de toutes sortes, s'était habitué de bonne heure à juger et à traiter les choses d'une manière tout objective : il est le premier homme moderne sur le trône. Ajoutez à cela la connaissance exacte et approfondie de l'intérieur des Etats sarrasins et de leurs administrations, et cette guerre avec les papes dans laquelle les deux partis jouaient leur existence, et qui les forçait tous deux à faire appel à tous les moyens et à toutes les ressources imaginables (!). Les mesures prises par Frédéric (surtout depuis 1231) tendent à l'établissement d'une autorité royale toute-puissante, au

complet anéantissement de l'Etat féodal, à la transformation du peuple en une multitude inerte, désarmée, capable seulement de payer le plus d'impôts possible. I centralisa tout le pouvoir judiciaire et l'administration, d'une manière jusqu'alors inconnue dans l'Occident. Il défendit de nommer aux emplois par la voie élective ; les villes qui se permettaient de recourir aux élections populaires étaient menacées de dévastation, et leurs habitants devaient perdre leur condition d'hommes libres. Les contributions, basées sur un cadastre (...) Ici on ne voit plus un peuple, mais une foule de sujets sévèrement contrôlés et tenus, qui, par exemple, n'obtenaient le droit de formariage qu'en vertu d'une permission spéciale, et à qui il était absolument interdit d'aller faire leurs études hors de chez eux (...)"

Jacob Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, (1860)

L'Histoire est le phallus, ou les testiculaires sphères pleines de semence des orbites de notre vision, l'historien Burckhardt semble poser le tapis rouge et noir pour la traversée de l'ambition d'un Ezra Pound, d'une Céline Minard (qu'est-ce qui me prend ???)...

De toute évidence, une autre construction de l'avenir est possible, une autre "vie future", bien opposée au prude Dante. Cavalcanti, lecteur de Lucrèce, mais pourquoi pas de Sexto Empirique, comme Montaigne? Puis sur le plan plastique un suspect d'influence gothique tel l'aventurier et pittoresque auteur des fresques du Camposanto de Pise. Le titre de *Triomphe de la Mort* est commun avec un Brueghel au Musée du Prado, à Madrid, ainsi qu'à un roman de Gabrielle d'Annunzio, à part d'être le chef-d'oeuvre pictural stigmatisé d'un auteur, tenu pour anonyme, qui n'a pu être reconnu qu'à travers les travaux de Luciano Bellosi.

Voyons les événements de la "vie future" que Buffalmacco oppose à Dante : *Triomphe de la Mort*, *Thébaïde*, *Jugement Dernier* et son annexe, ce qui fait quatre, l'*Enfer* lui même (ou l'Enfer est un grand animal, une bouche ouverte en flammes, dentée...) Bien plus vitale que les pléromes bureaucratiques et le jeu pour passer des écrans et obtenir

des bonus qu'est la Comédie, avec aussi trois Livres... Juste des escaliers et de portes à frapper, des queues à faire...

Et là vous avez les derniers chevaliers, nobles et humains, deux hommes et une femme, qui échangent des regards et se couvrent le nez devant la putréfaction des corps dans leurs cercueils et ses trois degrés, disposés telle un schème du pourquoi la "vie future" est ici soumise à critique, tout en la peignant. Les chevaux eux-mêmes (passionnément gothique) dressent leurs narines dilatées et leurs dons de liberté. Les esprits qui échappent des cadavres entassés plus loin dans la composition ne sont que des rêves dans la plus pure et baroque tradition empirique des pharmaciens, des ivrognes...

Il est permis de tout rêver, des chimères d'obscénité tout comme des plaisantes sirènes... la conscience ou triomphe de la mort accorde ça au peintre et aux vivants qui sont peints, sans vie autre que nos rêves à nous...

Scientologie :

(Je tire quelques unes de ces références d'un entretien juteux avec le psychanalyste Thierry Lamote, sur l'Humanité du 22 juillet 2011)

Comme dans un squatt, à la deuxième partie de Dalla\$... ? Elles font penser aux délires de Hubbard sur Xenu, les doctrines secrètes du squatt, et l'on trouve des expression du clivage initiatique des scientologues, telle celle de "raw meat". La chose semble simple, dans la succession des espaces, galerie d'art... autoroute... bûcher des cannibales... minable clinique à piscine... puis, à un autre cycle : le squatt. Sortir, rentrer, être parfois ailleurs... dans la rue, ou quelque part... La Résistance sans théorie, puisqu'il n'y a pas de théorie pour la mutation, pour le cyborg adolescent de la New Wave... La bouche cosmique de Satan n'a pas besoin de ses rangées de crocs, le maudit se mâche lui-même (je pense que Dante note cela avec la froideur d'un Krafft-Ewing avant la lettre). L'autodestruction est le vrai emploi du prolétaire, après Auschwitz...

M.-A. Michel, Les Bombardiers, deuxième partie de Dalla\$:

8

Les règles de Tina encore en retard. Ils la gavent, chaque mois le même délire. Qu'ils se bougent, eux.

Ils s'écrasent. Ils ne tiendraient pas deux cent mètres avant de se faire serrer par un renifleur. Mécanique ou organique.

N'empêche, souligne Jeff, que Tina court un risque maximum face aux trafiquantes : "Elle pourrait s'équiper d'un des 38..."

"Les détecteurs de métaux, elle leur chantera une berceuse?"

"N'empêche, en solo..."

"T'as pas révisé tes leçons, Jeff, les trafiquantes dealent qu'avec les femelles"

"... Lee?"

Un tourbillon d'objets divers autour de Lee. Discret.

Ils ressassent des arguments éculés. Reparlent de barbis. La discussion dérange Jeff. Normal, comme tous les néophytes sa foi est blanche et son enthousiasme vierge. Il le perdra son hymen, inutile de lui démontrer, certaines choses on ne peut pas, il faut les vivre."

Les barbis. Pourquoi non? au fait. On s'épargnerait ces affres.

"C'est scientifique, l'homme naît défoncé"

"Amen"

"Même le gonze super straight il se défonce aux *illusions*..."

Jeff va pisser.

Le fantasme le plus ethnique du paranoïaque, dont Hubber lui-même, est le cannibalisme, qu'il soit tout juste contenu dans la brutalité régressive du mensonge, tel les multiples appareils auxquels il faut croire, ou dans la régression anale de l'asservissement au capitalisme par le plaisir et sa pulsion de Mort. Pas d'échappatoire dans le squatt. Reste le temps de la première partie, avec les changements de plans qui nous forcent à retenir la violence qui jaillit de notre noyau de poix.

Et les haricots ? une subtilité diététique ? je songe à la "Prémonition de la Guerre Civile" de Salvador Dali.

Ouvrir des portes, frapper à des portes fermées... Faire voir d'autres choses, changer d'axe... Si nous sommes tellement à la merci d'un réductionnisme à la Quine qui nous aplatisse sur notre propre porte, qui nous crucifie sur notre porte verrouillée.... et l'on songe à ces femmes au triple pli et aux seins débordant toute sphère qui s'accouident au seuil des portes, qui, sculptés sur les façades des temples shivaïtes, semblent entrouvertes...

Les trois yoginis en basalte du Xe siècle du musée Guimet, une très jeune, l'autre encore féconde, l'autre mûre mais tonique, portent des crocs comme ceux des films de vampires. Ses seins sont du domaine du pornographique, ses mains instruisent dans le paganisme et ses raffinements, elles sont censées présider et guider à la délivrance... Ah, oh, alors... c'est les tziganes qui ont apporté de l'Inde tout ça en Transylvania !!!

Sinon, toujours à propos de la porte - à commencer par celle de l'Enfer devant laquelle Dante se prosterne soit s'évanouit - il y a un drôle de passage dans le *Theater of incest*, d'Alain Arias-Misson, où le narrateur est dans une torride empoignade de sexe et chantage avec sa mère, et, quand il va sortir de la chambre, elle lui dit :

quelle porte ? tu ne vois pas qu'il n'y a pas de porte ?

Jeudi 18 août 2011

Bah, bah, portes, séjours célestes ou infernaux, escaliers... L'on voit bien que pour Dante tout le problématique de la "vie future" réside dans le cuisant problème du LOGEMENT. D'où qu'on ait fini par parler de "*squatt*"...

Les Demeures de Thérèse d'Avila se laissent transiter par la pensée comme le sillon creusé est suivi et noirci de fraîcheur par l'eau, pas de labyrinthe, mais labour de la terre. Il en est d'une vision féminine qui forcément s'intéresse par l'humain, voire pour ce qu'il y a de bien chez le père... mais Dante, subjectif comme il est, est forcément sacrificiel, inhumain, son *Paradis* ressemble à la Tour de Babel qui aurait résolu la confusion des langues de par l'abolition du sens.

On peut me discuter que le *droit au logement* est respecté par l'utopie dantesque, puisque même ceux qui ne méritent pas, qui ont cumulé les dettes, ceux qui sentent mauvais, sont dûment placés quelque part... C'est l'utopie optique de Descartes, et de la perspective qui va advenir en Italie avec l'expérimentation de Masaccio, qui voulait juste se moquer (à mon avis) de Giotto, comme pourrait le faire une taupe gothique. Des lignes qu'on appelle avec un inconscient cynisme des "lignes de fuite", et qui sont là en même temps pour emprisonner et pour évincer, pour exclure tout en suggérant l'accueil de manière abstraite.

L'équivalent mathématique de Dante est bien Tolkien, qui établit que l'espace est non plus déterminé par le sujet, mais par un excédent qui devrait faire l'objet d'un partage. Seulement, une fois partagé, le *géopolitique tolkienien* s'avère engageant dans la montagne russe de la cotisation boursière, de la menace constante du trou noir, qui existe pour faire qu'il existe quelque *chose qui n'existe pas*. Une autre comédie du salut par *l'attribution* de non-lieux...

(Tolkien me fait penser au chevalier blanc des aventures d'Alice, qui disait de ses machin-choses : "*it's my own invention*", tout comme les colliers bon-marché que Christophe Colomb voulait distribuer pour fausse monnaie chez les indiens)(...on en revient au jeu d'échecs si cher à Alexandra Varrin et à Fernando Arrabal)

Je pressens que ces idées ne sont pas très originales. Elles viennent formuler sans trop de crédit la démarche lacanienne... CQFD

Ma protestation consiste à dire qu'entre les deux, je préfère me glisser vers un ailleurs, ni la *Divina Commedia*, ni *The Lord of the Rings*...

L'on viendrait me dire qu'il faut bien que tout récit se passe dans un espace... oui, mais à condition que... bof, j'oublie ce que j'allais dire. Bref, entre Tolkien qui veut qu'on *refantasme* que la Terre est plate et Dante qui montre un penchant par les structures pyramidales, surtout inversées... personne ne peut se faire accepter à l'Académie de Platon avec ces deux maîtres si nuls en mathématiques, le principe de toute intelligence platonique étant la sphère, soit quelque chose qui ne peut être de prime abord que "perçue", et non pas "inventée"...

Le récit, le littéraire, la création, passe par une acceptation "flottante" du Réel...

La formule... non pas l'addition, la soustraction étant l'action même des sens. La formule qui est le quotient de la forme, comme le dialogue est le quotient des idées... La formule, merci, nom de dieu...

Ouais, on dit "formule", je dis : *mutatis mutandis* ! Eureka ! *mutatis mutandis*...

- *In novas fert animus mutatas dicere formas* :

... une autre citation "de tête" d'après les *Métamorphoses* d'Ovide. De quoi rester que tout le besoin de formulation de la jeunesse soit d'annoncer des "mutations", des individus "*mutants*"...

Soit le passage des figures à travers la langue grecque vers la langue latine, le passage ou le pont, qui fait que par cette soustraction au grec le quotient latin soit "*neuf*". Un instinct de lycéen me ramène à déceler sans *internettation* le verbe décliné par interposition de l'instant K dans un verbe dont la racine "bien", plus "ok", que "*feel good*", peut accepter les six personnes, trois singulières, et trois plurielles.

Puis je vois le 9 dans "*mutatis mutandis*" dans sa qualité d'adverbe. Ce qu'on appelle un complément de circonstance, soit une pseudo-phrase conditionnelle. Le latin se fout un peu que le singulier soit pluriel ou vice-versa, neuf est tout ce qui s'approche d'un *euro*, de *dix*, de *vingt*, de *cinquante*, etc. c'est un appel à la pulsion, comme les jeunes auxquels on a fait une légère soustraction stratégique, le sacrifice d'un pion, pour les solder. "Une fois qu'on aura changé le monde..."

In nova fert animus mutatas dicere formas

Et bien cette phrase, dite si élégamment en chef du premier livre des *Métamorphoses*, celui qui raconte :

*Ante mare et terra, et, quod tegit omnia, Caelum,
unus erat toto naturae vultu in orbe,*

... et l'auteur Ovide serait pour Virgile ce qu'était Cavalcanti pour Dante.

Ce début est déjà un suspense, "un seul visage", premier plan, *mutatis mutandis*, flash-back...

Le Ciel n'est que l'ovale du Visage, le Paradis est dans deux prunelles, dans la doublure des narines, dans la pulpe rose des lèvres qui fait pardonner les crocs... *Lolita ne vieillit pas*, s'appelle le recueil de nouvelles publiés par Julie Oyono. Quand je l'ai peinte j'ai utilisé l'assurance des dessins préalables, chez quelqu'un Boulevard de Clichy, où j'avais marqué encore Juline B, son pseudonyme de blogueuse. Mais je m'étais présenté d'abord par une écriture satyrique dans toutes les directions, qui faisait don du compliment (complément ?) "innocence", "*continuité adolescente*". L'âge de Lolita ne change pas son visage : Lola, Julie, My Th, Marie, Nicole, Benoit, Stalker, Deville, RIP, et rien d'autre après...

... tous des tags, on dirait.

Le calcul du sens, l'équation d'une ville comme titre d'un roman en deux parties : *Dallas* tout comme pour Saint Augustin il n'est pas question d'écrire *Jérusalem*, mais *Civitas Dei*, l'on ajoute la lettre du "sujet divisé", le dollar, de la *Fuite en Egypte*, du hiéroglyphe sur la monnaie, de l'Abraxas... Et cela vaudrait pour *Divina Commedia*, pour le fait que la mutation soit présente sur un livre latin en forme de mot grec.

Timor fecit deos, l'on croit à quelque chose dès qu'on est un peu nerveux, ha ha ha, même les *Confessions* sont confuses identités.

Allons voir la métrique italienne, en amateurs : voyez cette mitraille, prise au hasard, en fin de vers : *Via conio mia divenimmo uscia salimmo scheggia partimmo* (les rimes se passent la torche comme les prostituées au prosti-bulle, je ne retiens des rafales qui trouent les pages du gros volume de la *Societa Dantesca Italiana* que le projectile "*scheggia*" qui pour moi est de l'étrusque - saviez vous que D.H. Lawrence était un passionné des étrusques ?...)

Des pirates méditerranéens ayant capturé des citoyens grecs, leur demande de rançon se voyait souvent acquittée par les comptes rendus des nouveautés théâtrales, dont Sophocle ? Le fait est rapporté comme récurrent. L'on peut supposer la présence de navigateurs dans les tribus monarchiques antérieures à la cristallisation du latin, dont les raffinés étrusques qui ont préoccupé l'auteur de *L'amant de Lady Chatterley* et d'*Apocalypse*. Je m'attendais avec ce dernier, qu'en étant son dernier texte d'un vie raccourcie par la maladie, ce serait un peu comme l'*Eureka* d'Edgar Allan Poe, et j'ai eu un début de déception, mais je les voit soudainement associés par le besoin de regarder si souplesse rhétorique en a chez le Poe terminal...

scheggia : touché et coulé,

Jeudi 18 août 2011

Je commence à tenir fanatiquement à mes fautes de syntaxe, voire aussi quelques fois de frappe, tel Vanni Fucci tenait à ses péchés. De là que je laisse intactes les phrases du "chapitre" que j'ai mis en ligne avant de dormir. Il se voulait préparation à l'évocation d'une description qui nous approche du paradisiaque chez Henri Michaux, lue au restaurant du *Shangri-La*, métro Iéna, avec une compulsion, j'en conviens, mal élevée qui m'a fait toujours porter sur moi des livres. Les entrées et plats piquants de Malaisie et Indonésie sont intéressants, classés selon la puissance de l'assaisonnement, mais hier soir j'étais comblé par mon livre et j'ai fait durer en plat unique une entrée de homard en vinaigrette, en prenant deux cappuccino plein sucre.

Je me devrais d'un commentaire et d'un corollaire qui lie et établisse le paradis de la mescaline de 1964 avec le *Paradiso* de Dante. J'essaie juste de faire valoir la présence, *auto-fictive*, dans un restaurant de luxe, puis la démesure que j'ai eu de me mettre à colorier les vieilles planches phototypiques des passe-partout de la Mission Pelliot, à l'aquarelle celle que je vous montre à l'occasion, et qui coûtent une fortune. Mais l'inondation qui a déjà anéanti pas mal de livres d'art à mon atelier (ce sont surtout ceux dont le papier glacé des reproductions d'art fait que les feuilles mouillées collent et soient impossibles à détacher sans les déchirer) m'a convaincu de l'urgence de toute intervention sur la parcelle de patrimoine culturelle que mes ressources ont mis sous mon droit de jouissance...

Henri Michaux, *L'infini turbulent* (Mercure de France, 1964) :

*Je vois
les milliers
de dieux*

J'AI VU LES MILLIERS DE DIEUX. J'ai reçu le cadeau émerveillant. A moi sans foi (sans savoir la foi que je pouvais avoir

peut-être), Ils sont apparus. Ils étaient là, présents, plus présents que n'importe quoi que j'aie jamais regardé. Et c'était impossible, et je le savais, et pourtant. Pourtant ils étaient là, rangés par centaines les uns à côté des autres (mais des milliers à peine perceptibles suivaient et bien plus que des milliers, une infinité). Elles étaient là, ces personnes calmes, nobles, suspendues en l'air par une lévitation qui paraissait naturelle, Très légèrement mobiles ou plutôt animées sur place. Elles, ces personnes divines, et moi, seuls en présence.

Dans quelque chose comme de la reconnaissance, j'étais à elles.

Bonjour.

Vendredi 19 août 2011 (1/4)

Il faut que je boive plus de ce que j'ai bu de ce rouge de Gascogne pour que je dise du bien du "dépouillement" des planches finales du Paradiso de Botticelli. Voyez mon dessin ci-haut, les *bottes* de la jeunette, le collier de perles... C'est bon, n'est-ce pas ? Je ne suis pas défoncé, mais... comme nous disons en Espagne, "*tengo el punto*". Ouais, on ne peut prendre plaisir à détailler le dessin d'une vulve frontale si l'on n'a pas pris goût à dessiner des oreilles, et bien mieux, ce serait à l'inverse que ça se passe. Je cours chez Botticelli chercher les oreilles, peut-être chez Blake ?

Et oui, c'est ce que je disait : pas une seule *oreille* dans des centaines de personnages. Un *lobe* dans la première planche du Paradis sur un plan plus généreux et, disons clairement la vérité, moins médiocre, de Béatrice qui emporte Dante aux hauteurs de l'éther, s'envolant au dessus des arbres élancés et fragiles de l'*Eden*. C'est le seul visage de Béatrice de l'ensemble mini-monumental qui, par une rature, semblerait avoir du rouge à lèvres et, par une autre rature, si rare, des beaux cils à l'antimoine... Puis des oreilles acceptables en *Enfer* sur les grandes figures des géants enchaînés. Mais il est évident que la règle

et d'éviter pour malséant le dessin d'une oreille. William Blake ne se dédit de l'interdit, lui, il fait pareil : le géant en a...

Bon, j'ai couru "chez Botticelli" pour ce qui est de ses dessins pour la *Commedia*, sa "période chrétienne", he, he... Je vais ouvrir l'étude d'Aby Warburg sur les deux chefs d'oeuvre païens de Botticelli (*Naissance de Vénus* et *Le Printemps*)...

... et non, pareil, mais on dirait que le Vent joufflu qui harcèle sexuellement la nymphe X. est non seulement "souffleur", mais qu'il a de quoi "entendre", curieux.

J'ouvre le Manuscrit (...) de Potocki, et je trouve ce que je cherche :

Neuvième journée

Vous jugez bien que l'espoir de jouir de l'immortalité et de posséder deux épouses célestes me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques, mais je fus des années avant que d'oser m'élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix-huitième ordre. Cependant, m'enhardissant peu à peu, j'essayai l'année passée un travail sur les premiers versets du Schir haschirim. A peine en avais-je composé une ligne qu'un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s'écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m'effraya point, au contraire, j'en conclus que mon opération était bien faite. Je passai à la seconde ligne ; lorsqu'elle fut achevée, une lampe que j'avais sur ma table sauta sur le parquet, y fit quelques bonds et alla se placer devant un grand miroir qui était au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très jolis, puis deux autres petits pieds. J'osai me flatter que ces pieds charmants appartenaient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds jusqu'à la cheville. Puis la nuit d'après, je vis les jambes jusqu'aux genoux, mais le soleil sortit du signe de la Vierge, et je fus obligé de discontinuer. Lorsque le soleil fut entré dans le signe des Gémeaux, ma soeur fit des opérations semblables aux miennes et eut une vision non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison qu'elle ne fait rien à mon histoire.

Dans ses lettres, Jean Potocki signale souvent la levée du vent... puis déjà que le Paradis est un lieu ambivalent à Sierra Morena, dans son connu roman, l'on trouve l'idée empirique du paradis aussi dans son voyage en Turquie :

"Le six joints de 1784..."

pardon :

"Le 6 juin de 1784, à Constantinople

"Vous serez peut-être étonné d'apprendre que dans le grand nombre de voyageurs qui abordent en cette ville, il en soit très peu qui puissent en rapporter des idées un peu exactes ; rien cependant n'est plus vrai, les plus observateurs ont épuisé leur curiosité à visiter les monuments de la Grèce, et n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets de leur culte. Ils arrivent pleins de cette idée, se logent dans le quartier des Francs, et daignent à peine traverser une fois le port pour aller voir la mosquée de Sainte-Sophie, et revenir chez eux.

"Nourrie par l'étude de l'histoire et de la littérature des Orientaux, ma curiosité m'a fait suivre une autre marche. Depuis près d'un mois, je passe les journées entières à parcourir les rues de cette capitale, sans autre but que de me rassasier du plaisir d'y être. Je me perds dans ses quartiers les plus reculés ; j'erre sans dessein et sans plan. Je m'arrête ou je poursuis ma course, décidé par le motif le plus léger. Je reviens souvent aux lieux dont on m'avait défendu l'entrée, et j'éprouve qu'il en est peu d'inaccessibles à l'opiniâtreté, et surtout à l'or. Les mots

jassak, défense, olmas, cela ne se peut, les premiers qui retentissent aux oreilles d'un étranger, sont enfin étouffés par la voix de l'intérêt. Ce sentiment plus fort même que celui de la crainte, les sanctuaires de la religion, ceux de la beauté où s'élèvent et se vendent les jeunes filles destinées à faire l'ornement des harems, tous lieux que n'a jamais vus le commun des voyageurs. (...) des jeunes garçons déguisés en filles exécutèrent une danse, qui représentait les différentes nuances des plaisirs : leurs mouvements d'abord doux et modérés, devenaient successivement plus vifs, et finissaient par des vibrations que l'oeil avait peine à suivre (...) tout cela n'est rien encore, auprès de ce qui se passe tous les jours dans les mayhanés. On appelle ainsi les maisons où se vend la liqueur à laquelle la défense du prophète semble ajouter un nouveau charme. Elles sont dans des lieux retirés où l'on n'entre que par des défilés obscurs et des espèces de chatières : enfin l'on est introduit dans des cours intérieures ornées de parterres, de volières et de jets d'eau; mais ce qui surtout y attire un grand nombre de musulmans, ce sont les poufchts, jeunes et beaux garçons, (... Potocki orne un peu de préliminaires très littéraires ce qu'il ne peut in fine raconter... puis :) mais ce métier n'est pas exempt de dangers, et demande beaucoup de conduite ; car souvent les poufchts deviennent les victimes de la jalousie et de la passion qu'ils inspirent. Voilà des goûts qui doivent sans doute faire horreur, surtout aux femmes, à moins qu'elles n'aiment mieux regarder comme un hommage qu'on leur rend, celui que l'on adresse à des êtres qui leur ressemblent assez, pour m'avoir trompé plusieurs fois, lorsqu'ils étaient déguisés pour la danse.

"Je veux, avant que de finir cette lettre, vous parler d'une débauche d'un autre genre, fort commune ici, c'est celle de l'opium ; on désigne ceux qui y sont adonnés, par le nom injurieux de tiriaki, que quelques-uns se font gloire de porter. Les moins aisés et les plus fainéants d'entre eux, se rassemblent dans un endroit nommé Tiriak-Ciarfi: là passant continuellement de l'exaltation des sens au sommeil, et du sommeil à l'exaltation, ils abrègent volontairement leurs jours, pour pouvoir les passer dans un oubli parfait d'eux-mêmes. On dit qu'ils sont doux et paisibles, pourvu qu'on ne les réveille pas dans le

moment où le sommeil leur est nécessaire, ou qu'on ne les prive point du poison lent, dont ils ne peuvent plus se passer ; car alors il n'est point d'excès dont ils ne soient capables. Après le dernier incendie de Constantinople, ils se sont rassemblés tumultueusement pour demander que l'on commençât par rétablir leur ciarfi, et le grand-seigneur le leur a tout de suite accordé."

Les lettres de ce récit de voyage, qui va se poursuivre sur le même ton jusqu'en Egypte, apparaissent au public comme ayant été adressées à *la mère de l'auteur*, dès leur premier envoi original par la poste de l'époque... Le ventre dont on réclame à être entendus est le stratagème de nos libertés ?

Aujourd'hui, dans l'état second dans lequel me met la lumière du jour d'été qui me vient filtrée, malgré les prédictions de la radio, qui prévoyaient de la pluie, j'ai réalisé pour l'énième fois la même sensation dans le déploiement des planches de Botticelli. Quel bizarre bigarré et quel majestueux ambigu dans les planches du Purgatoire... Ni Paradis, ni Enfer... lieu du passage, parsemé de prodiges, de monstres tenus, de sensations éprouvantes et prometteuses, lieu de rencontres mystérieuses, opaque et irisé, nacré... comme le sexe de la femme.

C'est pour cela que je me permets d'ajouter à l'image de toujours, en supplément, quelques deux dessins de vulves, N/B, pour pas choquer plus du nécessaire, dont ma sublime vision de la "*vulve pluri-clitoridienne* »...

Vendredi 19 août 2011 (2/4)

Nous parlions de métamorphose... autant le prendre au sens de révolution (ou de cycle thymique, pourquoi pas ?). Et puisqu'il en est du Maghreb dans la lecture du quotidien... allons chercher des poèmes, si l'on peut les ramener sagement à une démarche qui soit "dantesque" ou du moins "anti-dantesque". Voici ce que je suis en train de lire, *The Witch of Atlas*, de Shelley :

He kissed her with his beams, and made all
golden
The chamber of gray rock in which she lay--
She, in that dream of joy, dissolved away.

3.

'Tis said, she first was changed into a vapour,

_65

And then into a cloud, such clouds as flit,
Like splendour-winged moths about a taper,
Round the red west when the sun dies in it:
And then into a meteor, such as caper
On hill-tops when the moon is in a fit:

_70

Then, into one of those mysterious stars
Which hide themselves between the Earth and
Mars.

Il y a pas de mythe métamorphique sans trouvaille, soit la rime avec le mot "câpre", qui nécessite qu'on ait vu non pas seulement les petits fruits dont on fait l'assaisonnement des pizzas, mais qu'on connaisse la fleur inouïe, si à l'extrême de notre conception du floral, et qui ne pourrait être même pas être mise en parallèle avec l'orchidée, qui aurait pu lui rassembler. Puis le temps, la succession... she first... and then... and then... when the moon is in A FIT !!!

Si l'on pouvait parler de "suspense naturel", des intrigues de la Nature, là dedans...

Mon angoisse s'intéresse soudainement à ce qu'il y ait quelque chose (des "mysterious stars") entre la Terre et... la Guerre. Quelque chose qui s'immisce et se niche pour rester réservée au poète... Est-ce une tentation ou une épreuve de traduire cela en "français" ?

Il l'embrassa avec ses éclats, et fit toute dorure
la chambre de roche grise qui en était son lit --
elle, à l'heure où murmurent les joies du rêve, son être s'en dissoudre
tel léger salpêtre vit.

C'est ce qu'on raconte, qu'elle au début fut dans la vapeur transmise,
ensuite dans un nuage, lorsque'à la diminution de la flamme, des
nuages,
qui sont les phalènes aux épaules altérées de tatouages,
entourent le rouge occident où son cycle veut que Papillon Soleil
périsse :
et puis un météore fugace, tel des fleurs de câpre les riches gages
en haut des collines quand les désordonne le serpent du temps,
celui qui ordonne la lune et souffle sur elle l'amidon
et la chaux d'une sphérique chemise :
alors, dans une de ces mystérieuses étoiles,
qui évitent la vieillesse et le naufrage
séantes sur l'espace obscur et pâle que l'on trouve
immiscé parmi la Guerre du destin et la Terre insoumise.

Soit cela notation d'une rencontre, la jeune femme quelque peu
philosophe - au danger d'être poète, fou, pas-folle - qui passa hier
prendre une bière à l'atelier et que j'ai dessinée dans les deux crayons
couleurs que je montre sur le blog. Lignes et couleurs sont les
tournures et les chromatismes de l'acide désoxyribonucléique, les
arborescences - "calcification de ce qui est dit", j'attrape au vol sa
phrase et reste avec la poudre d'une angoisse - de ses origines, de son
récit familial :

Dans les lignes, foulard en papillote sur les cheveux serpentins, l'oeil
comme un vol de tourterelle, la bouche compliquée et rouge comme
un bijou cher...

Dans les couleurs, l'ordre est la recherche du malheur et l'on va vers la
splendeur de la mort. Vert mystère, cabale séfarade, andalouse, Sienne
au tissu, trame de l'orange et de la terre fine, le jeune couleur du

merveilleux, brillant et caniculaire, puis le mauve, le mauresque du phobique, le féminin étouffé dans un arrière-fond pour que dans le visage de la poupée on frappe la blanche bouche de la touche du sang, artificielle et céramique.

Une sphère d'invisibilité pour entourer la lumière...

J'ai une pensée pour l'Arioste, qui est à côte, un volume entassé sur l'autre. Son italien a plus en commun avec mon approche de La sorcière de l'Atlas, et l'anglais de Shelley, qu'avec l'italien du Dante, discipliné pour une violence organisée sur le langage quotidien. L'Arioste est libidineux, flatteur, génial... Shelley est plus persuasif, son angoisse musicale fond dans le quotidien...

Vendredi 19 août 2011

Quel rapport ? l'italien et ses métamorphoses. Sinon, la découverte des sens, qui entraîne au regard d'autrui une perte de l'innocence. Mais quoi dire du respect de Ludovico (scribens) pour ses pécheresses et ses folâtres et subtils guerriers ? Là c'est Angelica qui va faire connaissance de Medoro, son futur amant, de cette manière :

Quando Angelica vide il giovinetto
languir ferito, assai vicino a morte,
che del suo re che giacea senza tetto,
più che del proprio mal, si dolea forte;
insolita pietade in mezzo al petto
si senti entrar per disusate porte,
che le fé il duro cor tenero e molle :
e più, quando il suo caso egli narrolle.

Quand Angelika a vu le jeune homme
languir par blessure d'arme, voisin de sa mort,
et que de son guru sans abri dans l'inertie du cadavre,
plus que de son malaise de blessé, lui rendait de mots de douleur;
la pitié insolite pulsante au plexus solaire

elle a senti entre les nibards entrer par la porte rouillée du coeur,
qui le fit le calleux noyau de hardeuse rêveur :
et encore, dès qu'il a fait l'effort de raconter la vie, le bruit du sabre.

E rinovando alla memoria l'arte
ch'in India imparo già di chirugia
che par che questo studio in quella parte
e senza molto rivoltar di carte,
che 'l patre ai figli ereditario il dia,
si dispose operar con succo d'erbe,
ch'a più matura vita lo riserbe.

Elle renouvelle dans sa mémoire l'art une autre fois
qui est déjà public en Inde, les lignes de la main et la phytothérapie
il semble que ces savoirs chez les roms de là bas
sont pas factices et qu'ils ne copient
puisque dans la famille on apprend à vivre la vraie vie et ainsi soit,
elle s'apprêta à opérer du lait de l'herbe blanche,
et d'un encens qui puisse le préserver pour la vie sans maman.

E ricordossi che passando a vea
veduta un'erba in una piaggia amena;
fosse dittamo, o fosse panacea,
o non so qual, di tal effetto piena,
che stagna il sangue, e de la piaga rea
leva ogni spasmo e perigliosa pena.
La trovo non lontana, e quella colta,
dove lasciato avea Medor, diè volta.

Elle recule cordiale où elle a vu les bourgeons,
quelque part sympa dans ce lieu de vacances et carnage,
que ce fût vice ou que ce fût le transfert,
ou je ne sais traduire, je tiens aux effets,
puisque la perte stagne; et de la plaie raide de la pieuvre de Tarent,
tous les spasmes et les mutilations de l'âme elle laisse
les remords ensevelir les remords, anthropophages

à l'intérieur du corps.
Elle l'a trouvée dans le quartier, et une fois cueillie,
sur le corps qu'elle venait de quitter pour sortir, elle vient encore
s'accroupir.

Le lieu de cure, le lieu d'ivresse ne peuvent être Enfer ni Paradis, qui ne deviennent, qui sont définitifs, si ne l'est déjà le dantesque. Nous poursuivons les traitements du Purgatoire, ses accouplements avec le feu, ses méditations dans le cendrier.

La mimique de l'amour, qu'elle se lit et se délie dans le va et vient de l'alternance des consonances. C'est si facile d'écrire le phrasé si l'on a du batteur et des bas électriques dans le lieu du coït. Sophistication veut dire facilité. Si l'on avait Dieu, si l'on avait une station radio qui toujours nous tienne dans l'extase; et vient la musique par les ondes de l'air, c'est la grande représentation du Vent, des souffles matinaux et frais, sur La naissance de Vénus, qui reviennent à Ugo Foscolo.

Ce qui est affirmatif chez Foscolo, c'est que tout en étant aussi sensuel que Ariosto, il peut se permettre des sorties misanthropes, chemin pour l'étape suivante de la séduction poétique, quand il prononce :

Che se vita è l'error, l'ira, e l'ambascia,
troppo hai del viver tuo l'ore prodotte;
or meglio vivi, e con fatiche dotte
a chi diratti antico esempj lascia.

Si tu revendiques la force vitale de l'erreur, la rage, et l'angoisse,
tu as produit suffisamment les heures pour ton plafond;
mets toi à vivre une vie meilleure, endure la fatigue dans ton moi
profond
de donner exemple avec ton savoir, l'Antiquité est ta passe.

Figlio infelice, e disperato amante,
e senza patria,, a tutti aspro e a te stesso,
giovine d'anni e rugoso in sembiante,

Malheureux en tant que fils, amant sans espoir,
et sans patrie, sévère avec tout ce que tu lis et avec toi même
encore jeune d'âge et froncé du visage au pensoir,

Che stai ? breve è la vita, e lunga è l'arte;
a chi altamente oprar non è concesso
fama tentino almen libere carte.

T'attends quoi ? courte est la chance, l'Art est long à mettre
pour qui les grands projets ne seront jamais un devoir
être connu peut être vrai dans la liberté de ses lettres.

Ce qui revient à l'émission, le souffle du vent qui préside à la
Naissance de Vénus et en garantit la transmission vénérienne de
l'amour par l'air, par la musique. Le ton personnel pousse plus loin
qu'un projet qu'on approuve, il reste interdit, suspendu, et depuis sa
pendaison il répand le pollen, la spore de la seule éjaculation efficace
de la pensée, la lettre, le journal intime dès qu'il s'offre sous enveloppe
d'invisibilité...

Vendredi 19 août 2011

Moi, le fragile, le maladroit, comme signait ses dernières
compositions au crayon Pierre Klossowski (*Pierre le Maladroit*), voici
que je deviens père, un père quelque peu gitan qui a le pouvoir de
détourner le mauvais oeil, et l'on ne répond à la sorcellerie que par la
sorcellerie, malédiction gitane ou sortir le démon par la connaissance
du démon. Cet ouvrage était adressé, par un automatisme tel une
écholalie, admiratif, à D.K., et au projet de son salon d'un colloque
autour de la Divine Comédie dont je préfère ne plus donner ici des
détails.

J'aimerais bien faire entendre le *death metal* qui résonne dans ma tête,
mais en vous lisant Dante, ou Cornelius Agrippa, j'aimerais dessiner

un cercle parfait du Mal, tel l'iranien qui se disait *le sceau des prophètes* et qui était peintre, et dont la doctrine même a accompagné Augustin d'Hippone dans ses années de fornication et théories sur l'art et divination. Je pourrais m'en tenir à ce qu'Augustin soit mort alors, d'une crampe coïtale, et se trouve même pas chez les hérétiques de la *Commedia*, mais chez ceux de son métier d'alors, celui de Manto, et que je veux opérer par la pitié du sorcier, aux antipodes de la superstition.

Cheminant à tâtons comme ceux qui font les pas sacrés de la procession, païenne ou chrétienne, viennent les sorciers :

miravil-mente aparve esser travolto,

ciascun tra l'mento e 'l principio del casso;

chè dalle reni era tornato il volto,

ed in dietro venir li convenia,

perchè 'l veder dinanzi era lor tolto.

Forse per forza già di parlasia

si travolse cosi alcun del tutto;

c'était surprenant voir leurs torts,

chacun sur les cogitations et les traumas de leurs cas;

que leur regard donnait du lumbago à le soutenir,

quand ils devraient venir ici, vers nous, à reculons,

puisqu'ils ne voient pas ce qu'ils ont devant eux.

*Que ce soit de leur indiscretion, de leur exhibitionnisme,
qu'ils seraient retournés comme une chaussette ?*

Il serait de rigueur donner la parole à Giordano Bruno, magicien qui excelle aussi dans la grande philosophie. Mais j'ai pris machinalement Agrippa et je vais faire parler la partie des damnés :

(traduction libre de l'espagnol)

L'ire et l'anxiété, le désir de se venger, produisent de la chaleur, font rougir, amertume et soit vous font chier, soit elles vous font vomir.

Je pense qu'il n'y a personne plus terre à terre que le sorcier. Des passe-passes et des portes qu'on fait claquer en sortant. La jeunesse, qui est dans les livres comme le sève dans les vieilles bonnes tables mille fois vernies, l'été venu, ses canicules, ses lunes, la vitre latente de la résine, toujours occulte par l'oubli et par la coutume, reprend sa vie disruptive et suppure des gouttelettes gluantes, au fur des décennies plus blanche, moins dorée, tel la scorie et le mercure. Réalité du Mal, Vérité du Mal, de quoi laisser Dieu et ses ensembles de harpe toqués. Ce n'est que par la magie, par l'ascèse et la guerre totale que le manichéen opère l'épuration de cette table des âges, des Trois Moments. Ou comme à été dit par d'autres : *calcification de ce qui est dit*, neo-baassisme, post-sionisme, la *Folie Babel*, la Tour du Tarot de Marseille, qui est déjà préfigurée avec l'exactitude d'un décalque par la première planche du *Purgatoire* de Botticelli...

Mercredi 24 août 2011

De nouvelles données auraient mis l'originalité du poème de Dante en question. Ce qui ne doit qu'augmenter ma curiosité. En tout cas, ce

matin je n'ai fait que tourner entre des piles de livres, sans savoir par où reprendre le fil, avec l'ajout de nouveaux textes dans ma sacoche dont je n'osais pas l'immersion sans masque...

Nonobstant, j'étais plutôt de bonne humeur, la piste d'une première mouture arabe de la Divine Comédie étant le fruit d'une agréable conversation à l'atelier. Mais si je ne lis pas l'arabe, ai-je dit, quoi faire d'un originel que je ne peux traduire moi-même ? Je préfère adopter le ton quotidien de mes pensées qui est assez simple : je n'aurais d'autre que ma vanité pour paradis. D'avoir pu m'exprimer tout ce temps-là, même si, ce faisant, je laisse à la vue mes lacunes, mes manies, ma précipitation et tout ce qui reste insaisissable, le cas écoulé d'une écoute, d'un assentiment ne soit que bienveillant ou pieux, d'un regard, d'un sourire, oui, tel celui qu'arrive souvent à demander, en guise de monnaie, le mendiant, et bien, ce fait-là me suffit pour passer le lendemain matin de bonne humeur, sympathique et prêt pour une efficace inaction. Et royale ! D'où, que je me sois posée la question d'un voyage au Paradis qui ne consisterait qu'à raconter la vie sur Terre, en l'occurrence ma vie et mes hasardeuses opinions, auprès d'un ange, d'un saint ou d'un prophète crédité, ou tout simplement auprès "des jeunes"... Je veux dire, de la beauté, de la rose, ou du jasmin, finalement, un jour de tiédeur au jardin de l'asile qui est le lieu définitif de la Vie, soit l'approche de la mort. Ce dispositif semble être mis en place, aussi bien du côté social que dans son aspect architectural, dans mon travail à l'atelier. L'eau d'une inondation, qui abîme et éparpille des champignons très voyants, tels une constellation sous influence, m'ayant obligé à déclarer hors-série mes propres livres d'art numérotés et en rajouter le pourquoi à la main, mon euphorie n'a fait que s'accroître avec la petite catastrophe. Ce qui vient interrompre ma béatitude est une question dentaire, pas besoin de plus pour s'angoisser : une couronne est tombée.

Mais le fait qu'il reste soudainement tellement à lire, à relire et à écrire, et puis tellement de possibilités de bonheur dans la poursuite picturale... une couronne qui tombe ? ah, ça ne m'enlève pas le sourire, du tout, le grain de vieillesse sur mon visage. Il est plutôt rassurant de

ne pas avoir l'éternel à résoudre sur le terre à terre, mais de pouvoir s'envoler tel une escarbille.

Une amie qui travaille sur les femmes derviches, Ludivine Allegue-Fuschini, auteur aussi d'un livre sur l'Apocalypse en Espagne, et bonne peintre, m'avait effrayé à Barcelone en me faisant le récit de l'efficacité des interprètes de rêves, souvent des femmes, dans la culture maghrébine traditionnelle. Rêver d'un amant ou ami intime, dont on a peu de nouvelles, le voir dans la mémoire de-privé de dents... puis apprendre la nouvelle de sa mort. Le *secret des secrets* est censé selon l'interprétation freudienne des rêves être le désir, ou pulsion... mais c'est la mort, c'est la *plasticité destructrice*, et il n'y a plus intense plaisir depuis l'enfance que la destruction du beau, de l'aimé.

Et si ! c'est ce que j'ai fait, c'était ça, mon art du collage exercé sur de vrais livres, parfois en cours de lecture, quand j'ai pris au mot "*étudier la déconstruction*" et que j'ai découpé aux ciseaux des bouts de *La dissémination* de Jacques Derrida, ou le fait d'écrire du mal sur la *Divine Comédie*, d'en faire une mauvaise critique de la représentation de Dieu.

Je vous rappelle que l'Enfer fait partie de Dieu...

C'est pour ça qu'il nous fait la comédie, l'enfer c'est lui aussi... *Fecemi la Divina Postestate, la Somma Sapienza e 'l Primo Amore...*

Il n'y a que les manichéens qui prônent la séparation du Bien et du Mal, nous proposant l'hypothèse d'un principe co-éternel, soit de deux dieux, comme Ormuz et Ahriman, mais en l'occurrence plutôt la *Terre de Lumière* et le *Royaume des Ténèbres*, deux natures (kyanin). Et ce terme ressemblant : Deux Natures qui maintiennent la métaphysique persane tout en rendant obsolètes les représentations du clergé mazdéen, par une dissidence qui allait coûter la condamnation à la peine de mort avec tourment à Mani... Peccadilles après pour nous, quand-même, l'on peut aimer le folklore dans l'ensemble, non ?

Ce passage de l'université à la misère... la poésie (populaire)...
Shahrazâd...

"*Ligerito...*"

Alors, des raisons pour travailler sur ce qui m'a été suggéré en cours de route, si vous me donnez le temps d'apprendre l'arabe ou de me faire assister à la lecture détaillée de ce livre que je ne voudrais pas faire passer par la brûlure symbolique de l'écran et d'un moteur de recherche.

A bientôt.

Jeudi 25 août 2011

Reprenons la question des sources solvables en littérature, puisqu'on y fait de cela. J'entends à présent le son d'un film en allemand sur les neuf ans que Proust alité à été accompagné de Céleste, *donna angelicata* dans le film allemand et même dans celui de Raoul Ruiz. Avec justesse, je ne doute pas de ce trait essentiel, mais mielleuse et didactique projection dans le *docudrame* allemand. L'actrice est charmante et aurait peut-être pu être cadrée, montée, autrement par le "metteur en scène"... Je regarde à travers le rideau parfois, j'apporte les trois volumes de La Pléiade... et je me rends compte que ce sera aussi par le commentaire des illustrations (filmiques dans ce dernier auteur) que je parviendrai à me faire un plan de lecture de la *Recherche*, si j'eusse le *conatus* ou la prétention de "l'avoir lu".

Mais si je vous parle de cela, mis à part le fait que j'entends encore en train d'écrire cette austère et sentimentale langue qu'est l'allemand, parsemé ici des mots français "Monsieur" et "Monsieur", c'est parce que je venais de faire allusion au manichéisme et que le seul roman moderne issu de cette expérience en sont les *Confessions* de Saint Augustin, mais du coup mon estomac me prends avec les deux grosses

quenelles, "*façon Closerie des Lilas*", que j'ai dîné. L'humour d'avant-garde de Raoul Ruiz va nous manquer. Il a rendu une belle découpe en deux de "*La vocation suspendue*" et un *patch-work*, si je peux dire bêtement, de la "*Recherche*", qui restent l'équivalent d'une oeuvre de peintre...

La langue allemande, elle est loin d'atteinte, mais un peu moins que l'arabe... oserai-je traduire quelque chose ce soir ? Quelque chose dont la "pertinence" fasse "*kling*" ? En même temps, si je veux être crédible, il faut une traduction suffisamment tirée par les cheveux, qu'elle n'ai pu avoir reçu de tournure que la mienne. Et qu'elle soit utile pour "comprendre Dante" est plus qu'une exigence, c'est la sommation qui pèse sur les sources de l'inspiration...

La digestion tellement souvent évoquée par Salvador Dali. Et oui, entre l'Hôtel Meurice et la Closerie des Lilas, il y a ce raccourci du "homard au chocolat" que selon Ignacio Gomez de Liano, préparait Gala pour les invités de Dali en suivant une recette catalane. L'arrière goût des quenelles, spécialité lyonnaise, quand elles reçoivent la touche du bouillon de homard, et puis la presque certitude ça et là de l'utilisation du "*pimenton*" en poudre typique de l'Espagne...

Le "pimenton" revient à être l'ingrédient onirique le plus puissant de la gastronomie, capable de m'avoir fait concevoir au cours d'un rêve une "recette de cuisine" consistante et nouvelle pour moi : le *gazpacho de caviar*. Cela n'aurait rien d'étonnant, mais allez raconter mon idée aux andalous...

Ceci dit, je m'apprête à trouver la dissidence gothique dont il était question à propos de la peinture de Buffalmacco, tout ce qui reste souterrain dans l'idéal d'une tradition artistique et littéraire propre à la ville de Florence, en chantonnant le vieux allemand dialectal du "*Nibelungenlied*" :

I. ÂVENTIURE

1 Uns ist in alten maeren wunders vil geseit
von haelden loebaeren, von grôzer arebeit,
von frôuden, hôchgezîten, von weinem und von klagên,
von küener recken strîten, muget ir nu wunder segên haëren.
(pardon : muget ir nu wunder hoeren sagen)

1 A nous les anciennes moeurs merveilles nous diront
des héros dans leur vieillesse aimable, des grossiers travaux,
des froufrous de la joie, des temps fraternels, des vinyles qui pleurent
et des cailloux
dans la voix à la belle agonie, dans le tragique spectacle qui dure de
jours,
des conneries à cheval les plus correctes, des merveilles qu'il se peut
qu'on te dise d'elles à l'instant, plongé dans le rêve qui te tue et te
laisse vivant.

2. Â...

32 Dô gie ze einem münster vil manec rîcher kneht
und manec edel ritter die wîsen heten reht
daz si den tumben dienten, als in was ê getân.
si heten kurzwîle und ouch vil maneger vreuden wân.

32 ...donnèrent sur un seul monastère, où le moine du cénobe à
l'indigent
nourrit de savoir et saveur; puisqu'il a la vision, ce moine, du récit
que racontent les morts depuis la tombe. Tel quel, au milieu, il l'a saisi.
Tu auras au coeur le vouloir et aussi de lunatiques viennoiseries.

...Jusqu'ici : "ils firent" et "*tu piges*".

"*les hommes* (les damnés + les saints)" et "*Tarzan et Jane...* ouf, je
veux dire : Dante et (Virgile-Stace / Marcella-Béatrice), soit *Moi et
toi*". Comme quoi la connexion n'est pas évidente. Il faut du travail. Il
faut de l'amitié (trahie), à commencer par celle, extérieure, de Dante et
Cavalcanti. Mais du moins j'ai frôlé Proust, non ?

..je pourrais aussi dire arbalète ou *arbalétation*, pour "travail".

Dimanche 4 septembre 2011

La suggestion m'ayant été déjà faite de poursuivre sur le ton double du récit personnel et de l'essai (triple si l'on ajoute la "traduction performative"), je suis tenté de tout ramener ces temps-ci à la *Divine Comédie*, même les démarches que le souci de distinction du hasard mental mettrait sur le compte d'autres sujets. Il s'avère que je me déprive physiquement des livres et que je me réduis la posture jusqu'à ne plus voir que le bleu clair de l'écran, et de ne chercher de *Paradis*, ni d'*Enfer* autre que cet anéantissement quasi-mystique du vicieux des ordinateurs. Et qui aime faire marcher les larves, s'amuser avec les sirènes, attraper les mouches que la solitude accouche. A ce point-là, l'on n'écrit même pas. L'on n'est même pas en présence physique de l'écran, sa connaissance nous est tellement acquise que nous parcourons les rues de Paris avec ce fond tordu dans la posture qui dit qu'on n'appartient qu'à l'écran, que notre promenade d'esclaves du bleu clair doit écarter l'eau et régler l'orage, doit accomplir l'unique qui est partout, soit n'être nulle part.

Toute vie est vie future.

Ainsi peut se dire que toute écriture est "pas encore pensée" ou "pas encore écrite". En échange, les pensées de cet après-midi, tellement vivantes qu'elles s'éloignent dans la musique de leurs promesses. Et qu'est-ce qu'il en reste ? Un seul livre que je cherche avec effort, un poème à traduire, puisqu'en littérature la trahison peut-être réitérée jusqu'à un invraisemblable écoeurement :

Swinburne, *Aholibah*

(...)

And round the edges of thy cup,

men wrought thee marvels out of gold,
strong snakes with lean throats lifted up,
large eyes whereon the brows had hold,
and scaly things their slime kept cold.

=

*Encore aux commissures de ta coupe, les hommes mettent le sel de
leur argent, le fort serpent dont le chirurgien s'occupe, les yeux
gaspilleurs où se suggère le temps, et les choses graduelles froides
encore comme avant.*

(...)

But as a common woman doth,
thou didst think evil and devise;
the sweet smell of thy breast ad mouth
thou maddest as the harlot's wise,
and there was painting on thine eyes.

=

*Mais comme si tu étais une femme commune, je colle mon visage à tes
semelles et se divisent dans le sucre de ta poitrine et de ta bouche mes
amertumes tes chaussettes bleu hôtesse et tes fesses en peinture et les
messes de l'art dans le cadre pour ton regard.*

(...)

Thou saidst: I am sick of love:
stay me with flagons, comfort me
with apples for my pain thereof
till my hands gather his tree
that fruit wherein my lips would be.
Yea, saidst thou, I would go up
when there is no more shade than one
may cover with a hollow cup,
and make my bed against the sun
till my blood's violence be done.

*= Maladie victorienne peine pour toi l'amour: tu demandes mes
flasques, mes éloges comme les pommes qui condamnent à la cour
éteignent la fête de mes mains dans tes Limoges, le thé de ta salive
fruitée dans ma pulpe orale ne discourt. Ouais, tu dis, je monterai
haut quand il n'y aura d'autre tanin qui puisse accomplir le faux, et
faire le contre-jour de mon lendemain quand j'y sois fait de ma
violence et du sang.*

(voici la suite que je donne de proprio)

*Je suis arrivé à un point de interprète de poèmes qui me fait marcher
et qui vient d'avec l'angoisse prémonitoire, ça fait longtemps que je
me posais la question d'une poétique de Nostradamus, et me voilà qui
perdu dans le noir je trouve l'oracle. Mais je commence à me sentir la
marionnette d'une intelligence artificielle que quelqu'un a suspendue*

du plafond du pensable. Tout passe. Je dérange l'ange et le damné, la lampe tremble comme la musique d'un Adieu.

*

Mercredi 7 septembre 2011

Le constat que l'ensemble de la poésie est déchiré en pièces éloignées les une plus que les autres de leur bout antithétique, entre des pôles tels la peinture ou la musique, l'image ou le son. A certains moments du travail de tout artiste ces deux sens semblent inconciliables et l'on craint de faire son choix, devenant soit sourd, soit aveugle. L'écoute à l'instant de la flûte magique, où la peinture est évoquée (Dies Bildnis ist bezaubernd schön...) dans un vrai triomphe du chantant de la parole, comme si une tournure d'arabesque viendrait dénier la figure de ce qui est dit, ne fait que me convaincre de qu'une lutte est tendue entre les deux sens. Mais il me vient à l'esprit la manière dont Catherine Malabou associait le concept philosophique d'image aux tendances scientifiques contemporaines qui nous expliquent la structure du continent et contenu du cerveau comme étant celle "d'une image". La peinture à la que j'ai tant consacré serait alors définitivement au dessus de la musique qui me séduit tellement et qui met mon corps à exulter dans la danse ?

Deux intensités investissent l'Art, jumelles et même siamoises l'une de l'autre, ayant les mêmes pensées probablement une tête que l'autre... Ce sont la Beauté et le Plaisir. Or, si Jacques Lacan nous met en garde à propos du Plaisir, ce n'est sans doute qu'en tant que lecteur d'Aulu-Gèlle, qui raconte :

De voluptate veteres philosophi diversas sententias tenuerunt atque dixerunt. Epicurus voluptatem summum bonum esse ponit; eam tamen ita definit : σαρκος ευσταθεσ καταστημα.

Les épicuriens viendraient dépeindre un pacifisme ou un versant "anxiolytique" du Plaisir.

Antisthenes Socraticus summum malum dicit. (...) Speusippus vetusque omnis Academia voluptatem et dolorem duo mala esse dicunt opposita inter sese; bonum tamen esse, quod utriusque medium foret. Zeno censuit, voluptatem esse indifferens, id est neutrum, neque bonum neque malum; quod ipse graeco vocabulo ἀδιαφορον appellavit.

Quand, soit l'on condamne le plaisir à la manière d'Antisthenes ou encore, avec Speusippus l'on rejette toute intensité, dans la bipolarité tonique / distonique, l'on approche le scepticisme tragique de Lacan, si nous prenons bien garde au pessimisme d'une lecture superficielle et au bouddhisme de pacotille. La cupidité dont je n'arrête pas de me faire des discours... bien. Mais ensuite nous avons le grand fondateur du stoïcisme, Zénon qui nous parle d'une toute autre manière et sur laquelle je crois qu'il ne faut pas baisser la garde. Se voulant conciliateur, normalisateur, il qualifie le plaisir comme indifférent, et plus exactement "inutile", "qui ne mène nulle part". On aurait le droit, de temps à autre, d'un prudent "gaspillage". Que ce soit de notre santé, en fumant, buvant ou plus, ou de notre argent, par le collectionnisme au niveau que vous voudriez, ou de notre temps, par la vie d'artiste.

Même si la vision de Zénon pourrait nous arranger "sociologiquement", elle est inacceptable par son réductionnisme et parce qu'il rabaisse la pensée au raisonnement.

Allons plus loin avec Aulu-Gèlle :

Critolaus peripateticus et malum esse voluptatem ait, et multa alia mala parere ex sese, injurias, desidias, obliviones, ignavias. Plato ante hos omnis ita varie et multiformiter de voluptate disseruit, ut cunctae istae sententiae, quas supra posui, videantur ex seminum ejus fontibus profluere : nam perinde unaquaque utitur, ut et ipsius voluptatis natura fert, quae est multiplex, et causarum, quas tractat, rerumque, quas efficere vult, ratio desiderat.

Et là nous avons encore une tournure vers la sociologie du plaisir. Chez Critolaus qui prescrit sa répression on est d'évidence dans le déni du bonheur d'autrui, soit la logique de la délation, de l'inhospitalité, de la suspicion. Et chez Platon nous avons la taxonomie préventive, la statistique de nos jours, la gestion technique des intensités, l'organisation de la honte et de la doublure, sinon l'aliénation jusqu'à l'anéantissement du sujet. Je ne crois pas qu'une lecture correcte de la psychanalyse de Jacques Lacan doive nous permettre de prêter nos énergies à ce jeu-là.

Le pourquoi est dans la phrase grecque qui clôt le chapitre que nous lisons, attribuée à Hiéroclès :

Ηδονη τελος, πορνησ δογμα...

... ουκ εστι προνοια ουδεν, πορνησ δογμα.

L'élégant traducteur de l'édition Nisard de 1875 donne "courtisane", mais il n'y a pas d'équivoque. Il n'est pas question des égéries et des accoucheuses d'esprits de la littérature complaisante et laxiste... c'est du pur rejet, exclusion sociale en tant que victoire d'une certaine majorité à l'état de pureté, vertueuse et "virtuelle", de la haine religieuse, ethnique peut-être à l'origine, qu'il y en a au fond du Plaisir.

Dante débite des rimes et des sons, tantôt cacophoniques dans le lexique moyenâgeux, tantôt fascinants à force de les entendre réciter avec onction et avec la conviction de la voix, mais il compose une topographie qui a été souvent illustré et comprise par l'image. Aussi bien est-il question de Beauté et... Plaisir ? C'est pour cela que Dante place la Comédie (et non pas la Tragédie...) dans le triple royaume de la Mort. Et qu'il vient nouer dans la Somma Luce (dont si bien fait état le film de Straub), sur trois "disques", le but et le bout du poème :

Nella profonda e chiara sussistenza

dell'alto lume parvermi tre giri

di tre colori e d'una contenenza;
e l'un dall'altro come iri da iri
parea riflesso, e 'l terzo pareo foco
che quinci e quindi igualmente si spiri.

Dans la profonde et claire subsistance
de la haute lumière me sont parvenus trois détours
(giri : traduit dans le sous-titrage de Straub : "disques")

de trois couleurs et d'une contenance;
et l'un de l'autre comme un iris d'un iris
semblait reflété, et le troisième avait l'apparence du feu
puisque 15 et 50 sont enfin le souffle d'une parole.

Je sais, je sais.

Jeudi 8 septembre 2011

Sinon, ce qui m'intéresse de forcer la traduction "performative" par le son (quand je donne "*15 et 50*") est de rapprocher *souffle et chiffre*, à titre de parole et lettre. Il était chez Dante, dans une vision plus stricte dans la traduction de Philippe Guibertean que dans celle Jacqueline Risset, question de la *Trinité* pour conclusion "*en mystère*" de la *Commedia*, là où la Tragédie

conclut en "deus ex machina". Et si m'intéresse comme cela dernièrement la recherche apparemment démodée dans le "chantant" du poème "récité", c'est que la disruption musicale dans l'écriture poétique est sans aucun doute familière pour moi dans d'autres questions, celles qui posent, par exemple, la couleur ou la tache en égard du pur dessin et de la correction linéaire, la géométrie implicite.

J'ai en tête un poème de Kalidasa dont je n'ai ici à la portée de la main que ma traduction sonore que j'écoute pendant que je rédige. Je lisais Swinburne et j'ai trouvé un air familier. L'on ne pourra pour l'instant savoir si l'image était de cette ampleur dans le texte indien de Kalidasa, mais j'ai une certaine confiance dans l'édition anglaise de Chandra Rajan dont je me suis servi.

Pour ceux qui liront sans pouvoir écouter la piste sonore, je vous résume les vers espagnols improvisés :

Kalidasa, *Rtusamhâram Chant Quatrième : La saison de la grêle*

... veloutée chanson de la mousse grise

la chute épaisse de l'humide saison de grêle

les jeunes graminées nous apprennent l'or

et l'heure de la rosée tend des colliers de parfum

avec les perles. Et les jasmins ou la Lune

ne respirent d'autre élégance que les hémisphères

à la poitrine des femmes graciles. Des corps délicats ne touchent
tendrement les seins qui balancent quand les filles bougent,
de leur grâce exquise les fines soies nouvelles
ne se tendent sur leurs hanches, ni elles s'ornent tellement, les
belles...

Je vous propose ces lignes, à la vitesse d'un dactylographe et traducteur, juste pour comparer la sonorité à ces lignes de Swinburne :

Extrait de *A song in Time of Revolution*, 1860 :

The wind is thwart in their feet; it is full of the shouting of mirth;

As one shaketh the side of a sheet, so it shaketh the ends of the
earth

*Le vent est dur et râpe leurs pieds, il est plein des sollicitations du
myrte;*

*tel quelqu'un qui frappe le côté de la feuille, ainsi l'on frappe les
confins du monde.*

Samedi 10 septembre 2011

"Nul ne va plus loin sans que le feu le morde". Tenons nous, ne plus tellement à la musique ou à la vision, mais au corpusculaire, au

physique de la Comédie. Il s'agit d'un répertoire, d'une topologie où le tempo est dicté par le numen du lieu. Encore plus, un catalogue de preuves factices d'une doctrine qu'on doit classer parmi les délires des classes dominantes au cours de l'Histoire. Saint Thomas d'Aquin donne une liste de réalités à tenir pour telles, Dante les dramatise, les gargarise, Botticelli, lui, les visualise. Si l'on peut voir les flammes du Purgatoire, qui semblent même plaisantes et rythmiques aux pénitents pleins d'espoir, comme un plan à suivre, comme un contrat, il s'agit dans les dessins du Purgatoire de Botticelli, de visualisation encore plus que d'image. Exercice de l'image en tant que préparation du geste.

C'est ainsi qu'on peut lire les alternances entre l'humour (avec l'histoire du play-boy A.J. au restaurant Chez Robert et son emploi du ketchup qui se termine comme l'Odisée en tuerie) et de la panique d'un état second fatalement plus près du réel que l'état "normal"...

Je sais que la portée du "collage" de rapprochements que je viens de faire est non moins "sadien" (dans le sens de l'écriture, où le sadisme aurait sa qualité pathologique mise en interdit, suspendue) que la prétention athée du Divin Marquis. Dans l'ajout, après dormir quelques heures, je veux utiliser pour colle une autre visualisation granuleuse qui m'avait frappé et que je n'ai compris que par la suite (en lisant un roman ultérieur du même auteur). Elle se trouve dans *The Mind Crime of August Saint*, d'Alain Arias-Misson :

"EROS SHUDDERED

That evening the atmosphere was frantic with celebration, and he enjoyed a brief if vicarious fame. Several buffet tables had been joined together to accomodate the crowd and formed a long L, and August sat just around the corner of the L, so that he could observe most of the guests. A lot of banter went back and forth at his expense, about the voracious appetite of the dead, and why he was called Lazarus. He should have realized something was wrong however; the composition of the tableau had changed, the Master and his friends were gone, he could not recognize many of the people who had remained, nor make

out their positions or what they were doing because of his perspective which showed them in a sharp slant. (...) "

Il s'agit dans l'écriture à titre de visualisation "en avance", toujours de "composition" et ça fait toujours des "wrong" aux effets de "perspective". Il y a une violence fondatrice pour ces écritures qui sortent "du panique de la page blanche", du trac scénique, de la "tauromachie" de l'écriture, peut-être, pour les personnes que j'ai mis ici ensemble. Et, sinon, de la froideur de l'acte, de l'instruction... Du moins je ne peux pas donner dans la facilité de les expédier en tant que écriture "innocente" comme j'ai fait dans la confrontation de la plupart des textes contemporains que j'ai voulu complimenter.

Cela vient traduire la disruption de la musique dans la "(ut pictura) poesis", puisque l'on n'est plus, comme Horace aurait prévu, sur le terrain sûr d'un acquis de l'harmonie par l'office du "métier", mais dans le granulaire qui vient exprimer la puissance du son par son absence, par l'image (figurée chez Alain Arias-Misson avec cette "lettre L") en tant que "bruit", ou dans le cas d'Eve Livet, par le caractère d'impossibilité de la modification de l'injustice du sujet dont on écrit.

Il y a dans la plupart des choix de la Divina Commedia ce travers, cette difficulté, ce ne pas être la solution ni l'harmonie pour résoudre le tiraillement entre musique et peinture, mais une discontinuité qui rend en forme de coupure intermittente leur antagonisme, d'où la qualité effarante de toute traduction de cet ouvrage, ou de toute illustration à laquelle l'on veuille s'exercer. On est forcément, par notre savoir-faire bornés à ne pas rendre la blessure de Dante, ou à l'identifier maladroitement à notre propre blessure, ce qui pourrait être arrivé à Botticelli.

Lundi 12 septembre 2011

*J'écoute "Confidence" et je discute de la Spanish Revolution avec une
écrivaine marxiste juste quelques phrases elle est au dessus de mes
atteintes raisonnables concise oui tu restes stoned tu t'agrippes à la chaise
fort 1848 sweat dreams may freand*

J'avais balancé cette sottise sur un site publique de musique pop. Il y a un mois (l'écriteau me le rappelle)... La tournure que la suite de déceptions allait prendre ne semblait pas m'occuper l'esprit, et pourtant c'était nécessaire de procéder de la sorte, pour sortir quelque chose de la pierre brute qu'est internet. En écrivant cela j'ai changé la bonne humeur d'un jeune homme en colère à cause de mes remarques sur l'emploi du temps, j'ai arrêté *Daft Punk* et mis à leur place *Das Lied von der Erde* de Gustav Mahler dans le disque de Kathleen Ferrier.

Mais quand je considère le refrain du premier poème :

Dunkel ist das Leben, ist der Tod (je fais la citation à l'oreille)

... obscure est la vie, et la mort.

Cela me fait douter de mes raisons pour toute entreprise éducative, compte tenue de que j'avance à tâtons sur un terrain intellectuel dans lequel se mêlent l'infantilisme de la musique que j'arrive à écouter, la pusillanimité de mon approche de la *révolution* ("gracias a Dios") et des fulgurations qui sortent de ma bibliothèque en forme de rapprochements extravagants.

Ces vieux chinois (période Tang ou autre...) qui chantent les mêmes images que le poète Anacréon, que j'ai lu traduit par le poète du baroque espagnol Quevedo, et qui peut-être pourraient aujourd'hui être des chômeurs qui profitent de la trêve d'une

douche pour chantonner. Qui pourraient sonner comme parfois nous fait comprendre Mahler, avec son arrière-goût sobrement parodique, langoureux et moral. Et l'on affine et l'on croit percevoir que la distinction est tellement subtile qu'elle s'évapore et se perd. Vapeur.

C'est tellement stupide l'accomplissement profond de tout poème (voyez sinon l'aphasie psychiatrique de Paul Celan) qu'il n'est pas étonnant pour moi d'évoquer un vieux récit de mon père, quand j'avais des dents de lait et qu'il était étudiant, sur un professeur universitaire à la Grenade du franquisme, solitaire, une âme élevée qui sacrifiait des colombes à une statuette de Vénus et qui fût enfermé, dans une chute totale et d'une brutalité énigmatique...

Le bonheur serait tragique, mais profitons-en...

Il est curieux que j'ai perdu mes dents de lait quand le dictateur Franco est mort.

Comment peut-on justifier le fondement secret du social, quand en fait l'on sort totalement de toute logique ne soit que superficiellement sociale, quand ça ne tient qu'à la peur quotidienne qui grandit telle un Alzheimer collectif ?

(23714) Je m'accroche à d'autres choses qu'à ce café sur terrasse sous anafanil. Je m'accroche à une valise de vingt kilos de livres, à ma veste en velours, malgré la chaleur, farcie de paquets de tabac et de livres encore qui ne rentraient pas dans la valise.

Les jeunes femmes esquissent le début inconséquent d'un flirt. Tellement inconséquent et inassumable que je pars au bout d'un petit café.

Je remonte l'escalier de chez Berthe, avec les courses (médicaments surtout) et la valise de livres. J'ai repris des forces et je monte comme il y a dix ans.

Dimanche 18 septembre 2011

Nos cogitations et nos amours cachés sont dans la prison d'une Portée en pentamètre. Si notre esprit n'avait cherché à se cacher il n'aurait investi les arts. Enée sauve du feu de Troie le feu domestique de Vesta. La statuette est aujourd'hui un tison qu'on préfère ne pas nommer Klossowski. L'intérêt d'un artiste pour le sens du conjugal. Il y a toute la disposition de la parenté occidentale qui saute en éclats sous la loupe d'une question anthropologique. Et cela permet de revenir sur l'irrégularité de la vraie traduction, puisque *L'Enéide* est versée dans une langue étrangère tout en étant française. Voyons, un peu de "sors Virgiliae" :

A Junon (car elle sentait l'esprit simulé de celle qui venait de parler, par quoi le royaume Junon détournerait de l'Italie vers les Libyens rivages)

ainsi commença de répliquer Vénus : "Qui serait jamais assez dément

pour refuser de tels projets ou préférer se mesurer avec toi à la guerre ?

*Si toutefois ton propos s'accomplir au gré de la fortune. Mais les
fatalités me rendent incertaine si Juppiter*

*veut l'existence d'une seule cité de Tyriens et d'hommes, venus de
Troie.*

et si, mélangés, il approuve ces peuples, ou par des serments liés.

*Toi, son épouse, il t'appartient de fléchir son âme en le priant.
Commence, je te suivrai. " Alors, la souveraine Junon (...)*

Traduction de Pierre Klossowski

L'on est témoins intellectuellement terrifiés du passage d'une endogamie païenne, à celle qui tient lieu dans la langue française, parole à usage catholique. Et tout se tient dans la rythmique d'une transcription maniaque de la syntaxe originelle du vers, dans laquelle l'on n'a même pas besoin de rime pour pressentir la musique. Elle nous est donnée par l'enchaînement des actions rituelles, cultuelles. Par le tissage de liens, la pantomime de l'intelligence qui cherche à se maîtriser.

A son tour Juan de Mena (dont on a déjà parlé à propos des ressemblances formelles et thématiques de son *Laberinto de Fortuna* d'avec la *Divina Commedia*) est plus près que le propre Dante de Virgile et de son théâtrique d'oracles, ne soit par la figure qui préside le poème, *Fortuna*, et l'invitation implicite au parcours hasardeux du poème en tant que "Laberinto". Puis cet *Orphée* de Gluck dont l'ouverture me fait penser au maître de céans qui met le poing énergique sur la table et les femmes qui s'affairent autour

pour agir, mais selon leurs propres pensées. Une telle différence est donnée dans les domaines de la parole de chaque phrase musicale, de cette polyphonie orchestrale.

J'écoute cependant, mais je retourne sur Juan de Mena, moins connu que l'opéra de Gluck.

Aussi sur *l'Enéide* de Klossowski.

Magie Noire et Magie Blanche. Ou la *Magie Rouge* de Bosch. Voyez l'inefficacité de nos idoles...

Les géants, qu'on évoque toujours par association au dépassé, si je ne me trompe pas. Quoi dire du catapultage du géant au genre apocalyptique ? Quoi dire du retour du dépassé ? Qui façonne par couches sinueuses les lignes du bois qui se voient renforcés par un savant vernis ?

Avec Klossowski l'on songe à un athée qui s'entourerait des sculptures d'un polythéiste. Quand on voit la force de "personnification" qui portent les personnages du Marquis de Sade dans le crayon couleur de 180 x 190 cm dans lequel, dans une composition qui n'est pas sans un parallèle avec *Le Songe de la Raison* de Goya, l'écrivain prisonnier à la Bastille médite sur la mort de Justine et voit un esprit aérien couronner la soeur vicieuse et signaler les yeux ouvert d'épouvante du cadavre d'un geste réprobateur, avec un personnage aux habits honorables de prélat ou de juge qui semble adopter le paradoxe du constat, neutre et nonobstant bien présent.

A-t-on fait une analyse généalogique et une anthropologie de la famille chez Sade ? Peut-être que si. Moi-même je tombe sur la question en novice.

L'alliance du géant et de l'ange aurait répugné à une tête horacienne autant que *"un peintre s'avise de poser une tête d'homme sur un cou de cheval, de rassembler de partout des membres divers et de les couvrir de PLUMES étrangement bigarrées, si bien qu'il fasse se terminer en un poisson hideux le plus charmant buste de femme (...) est-ce à dire que dans nos ouvrages les contraires vont se chercher et s'unir ; que les vipères vont s'accoupler avec les colombes, les agneaux avec les tigres?"* Or la compétition au sein du lien social, cette Guerre d'Espagne sur laquelle la seule phrase qui m'était dite quand je questionnait les gens était : le frère tuait le frère... N'est-ce pas notre époque éminemment fasciste qu'un accomplissement de tous les impossibles ?

Un essor traumatique, un passage, tient lieu dans le *tableau vivant* klossowskien. Au fur qu'on avance des explications sur la scène, le récit devient de plus en plus confus, tel se passe dans tout processus d'acculturation et de pérennité.

Le vrai but de la culture est la destruction de nos repères dans la chaîne signifiante, voire dans la succession familiale du temps.

Plus j'arrive à déceler une illusion d'idée dans l'intonation d'une chanson, moins je suis en situation de me rendre utiles l'art ou la musique. L'idée ne vient à avoir d'utilité que la détente qu'elle procure, tout comme les heures de sommeil ou la nourriture, à

présent toute transcendance me semble une explication provisoire de notre métabolisme. Mais...

...Mais cela me rend en proie à la médiocre suffisance réductionniste de Juan Cabrera, mon professeur à l'université qui, revu récemment, résumait ma démarche et celle de mes amis de la façon suivante : "Vous êtes des petits *freakies* éparpillés sur la planète. Vous êtes censés ne faire d'autre que de tenter votre chance dans l'Art par le simple fait d'exister et de suivre vos démarches compulsives. Ce sera aux critiques de vous trouver un sens et une niche, ou pas..."

* Interlude final de chapitre (consacré à lecture exclusive des amants du commérage :

C'était à peu près le même discours qui faisait des "écrivains du net" des caricaturaux "wannabe", jusqu'au point que quand un de ces "wannabe" croyait avoir atteint un degré supérieur par quelque minable poubelication il devenait un vrai "master of the Universe" incapable de voir autour de lui autre chose que des fans. J'en ai connu plusieurs qui depuis leur croyance à leur imminent succès me donnaient des conseils sentencieux et condescendants.

Mais c'était particulièrement flagrant chez un monsieur ex-photographe de mode qui avait écrit "un grand roman" et qui est venu à l'atelier vérifier si j'avais bien couru acheter un exemplaire (une de ses premières déceptions) et qui allait se faire d'or avec un projet milliardaire "sur la Shoah" qu'il avait en hardi publiciste mis sous le "label" d'art "statistique". De son imagination était sortie une nouvelle masse carrée de béton à ponctuer les montagnes de l'Europe, qui serait parfaitement grise grâce à des pixels en céramique savamment neutres, et qui deviendrait peut-être un lieu de pèlerinage (mais de cela je pense qu'il s'en foutait pas mal, mettant l'accent sur la fortune qu'il allait se faire). Il me signalait d'un index et s'apitoyait : "ton problème est que tu n'as pas su te faire un label". Devant un cynisme tellement primaire, comment ne pas être subtilement cynique soi-même ?

Comment ne pas leur placer, devant, à ces champions, le miroir, le grigri qui leur rende la pareille ?

Je n'avais nulle intention de postuler pour être édité, je faisais tout pour scandaliser. De son côté, sur le forum, le rusé éditeur ayant saisi que ma politique était de profiter d'un espace d'action et d'un public particulier et ne souhaitant pas qu'on puisse songer "à ne pas être publié par lui" a fait tout pour s'adresser à moi comme si j'étais un candidat à sa collection d'écrivains du net, en deux temps : en privé, quoique avec quelques témoins, me demandant de fournir un roman qui serait prochainement publié. En public, une fois que je lui ai fait comprendre que le roman n'était pas à sa disposition et que tout ce que je pouvais lui permettre d'éditer était soit mes "*récits critiques*", soit mes "*miettes*" ou aphorismes, il feignait être objet d'une demande de ma part et me présentant de surplus comme incompréhensible à cause de mon orthographe - bien meilleure que celle de la plupart. Du coup je me suis vu exclu de pas mal de petits cercles, surtout à l'incontournable ville de Bordeaux, ce qui m'a épargné tout un tas de temps à gaspiller en flatteries et que j'ai pu consacrer à peindre et à lire. Et à me faire soigner (là-dessus il y en a de quoi discuter). Le dépassé n'est pas passé.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un lèche-bottes de la connexion bordelaise là dessus pour le débat, duquel je n'attends rien.

Lundi 19 septembre 2011

...

(Sur Virgile et sur les couleurs)

Deux forfaits "pain au chocolat"
id est
"oui", pains au chocolat

Et bien, cette idée "décalée" de l'agent chez Burroughs a tout pour être modèle et formule des agencements de lecture qui suivront.

Dans l'extrême hallucinatoire qui sous-tend le politique burroughsien l'agent, tout comme le prophète, travaille d'une manière tellement proche de la folie qu'elle ne peut honorablement être qualifiée que de "religieuse". L'agent travaille pour un dieu contre les dieux des autres. D'où la fonction particulière, dans la *Divine Comédie*, de Virgile, qui est païen.

Une idée intéressante et proche du génial est celle lancée par Tobie Nathan d'un "Parlement des Dieux". Non des leaders religieux, mais des puissances occultes elles-mêmes. Des noyaux irrationnels de la construction de l'humain. Qu'ils aient un lieu de "débat", une espèce de cirque de puces ou d'atomes, quelque chose qui pourrait enfin amuser nos enfants et leur donner l'espoir de vivre... Dans son blog, Paul Sunderland prenait cette idée en épingle pour une sottise illustrant la naïveté des "jeunes" panthéistes de gauche. Pour lui, pourvu qu'on travaille l'épouvantail d'une *gauche cafard*, d'une gauche réelle et catastrophique, tout peut s'arranger, s'il trouve un pantin sur lequel faire mine de boxer.

Est-ce qu'on m'a volé le paquet de tabac que j'avais sur la table ? Me voilà devant le typique dilemme du bouddhisme. Il s'agit de relativiser notre paranoïa. D'ailleurs je lisais dans le métro la Théorie de la Relativité, non ? Il se peut que je n'aie jamais posé de paquet de tabac sur cette table douteuse. Il se peut que, bien que j'aie acheté plusieurs paquets pour provision, je les aie finis avant ce que je prévoyais, ou qu'ils soient enfuis par moi-même "dans un lieu sûr"... Tout est apparence : les démons bigarrés qui m'ont pris le Soma reviendront. Et qu'est-ce qu'ils trouveront ? Un vrai Bouddha qui relativise, qui ne veut se souvenir, qui est délivré

de tout karma. Tel un sage ascète dans la montagne, il les verra s'approcher confiants comme des lapins, oiseaux, cerfs et des abeilles mellifiques, il a la conscience tranquille. Mais si l'on est ainsi "agent du Bouddha", est-on vraiment à la hauteur du débat religieux ? Cela ne suffit pas, il faut introduire d'autres serments, oubliés peut-être, qui rendent la vraie relativité du Nirvana moderne. Il n'abrite aucune certitude sur sa propre obédience.

Pour ne pas être sectaire je citerai l'exilé cubain Severo Sarduy :

A partir de la relativité, rien ne peut plus nous situer : définir où nous sommes dans un espace "absolu, vrai et mathématique" - newtonien -.

Le contenant uniforme, le support infini et imperturbable des choses, est dépourvu de toute réalité; rien même ne peut garantir si nous sommes en repos ou en mouvement - à moins que nous ne tournions autour de quelque chose, ou que nous-mêmes ne soyons au centre d'une rotation circulaire -; impossible de savoir quand a lieu tel "fait d'être" : rien que des temps locaux, fragmentés, contradictoires, co-enveloppants; et des espaces variables, conditionnés par la situation de celui qui les mesure. Une seule certitude empêche la dispersion totale, le dérèglement des réseaux : c'est la vitesse constante de la lumière dans le vide, peu important la vitesse relative du corps qui l'émet, ni de celui qui la reçoit. Exception faite de cette abstraction, impossible de déterminer un point, de situer une référence.

Severo Sarduy, *Barroco*, traduit de l'espagnol
par Jacques Henric et l'auteur (S.S.)

Hercule, qui ayant été mortel est à présent un dieu pour le peuple de Rome, prendrait cet exposé et tout autre exposé scientifique tel un bifteck qu'il passerait dans son peu évident culte. Il a quelque chose qui rappelle le rugby maori, Hercule, non ? Je ne vois pas que l'on puisse accuser son culte d'être une "révolution orange". Il a appris la leçon de Einstein et ne peut être situé dans le spectre chromatique si ce n'est de parler de sa vitesse canonique.

Eve est venue un matin du marché à Grenade avec une statuette en bronze coulé qui figurait Hercule entouré de lions. Elle avait été séduite du hasard qui lui faisait trouver une divinité ancienne dans les trottoirs d'une ville provinciale espagnole. J'aime beaucoup cette sculpture, investie de la fascination d'Eve, mais je lui ai fait remarquer que la Junta de Andalucia avait ce dieu dans son emblème, à cause de la légende qui lie Hercule à Gibraltar, et que c'était courant d'en avoir des statuettes d'Hercule dans les bureaux des fonctionnaires.

Tout ce que je sais est qu'il est un dieu gourmand quant aux offrandes, éclectique, transversal, qui peut pratiquer le bouddhisme mais qui reste garant de mon drapeau vert sur blanc et sous blanc. Vert, d'accord, j'en ai des notions, mais blanc ? Et bien, encore la parole du Divin Cubain :

Blanc ou silence cessent d'être des supports imperturbables abstraits : ils sont la réalité de l'intervalle dont s'écarte cette explosion de symboles avec laquelle ils se dilatent.

Severo Sarduy, op. cit.

Notre drapeau andalou à Picasso et à moi peut remonter aux temps où l'on parlait en langage morse. A la naissance des internationales ouvrières et "paysannes", à l'idée de prolétariat, mais aussi aux images poétiques chères au symboliste latino-américain Rubén Dario, dont celle du *juif errant*, que l'on trouve dans des récits d'Apollinaire et dont les divers noms sont répertoriés par le savant espagnol du XVIII^e siècle Fray Jeronimo Feijoo... mais son livre est resté à Grenade. La pollution était au charbon, et la tuberculose suivait...

Les premiers disques de Pink Floyd comptent avec un membre et premier leader du groupe dont le LSD25 a opéré l'exclusion et la ruine. Tellement de mystagogie à l'oeuvre qui a dû se changer en des thrènes et lamentations autour de la psychologie et de la sociologie...

Et bien, les andalous portent le deuil vert.

Le rose est aussi une couleur du drapeau mondial qui reste à découvrir. C'est l'amitié complice et quelque peu distante d'avec la démarche de la galerie qui tenait à Paris la marchande et critique américaine Deborah Zafman qui m'a fait apprécier de forme isolée cette couleur. Je vous livre un document parmi mes manifestations sur le net en 2009. C'est la promenade, non ? Avec Virgile... de vierge ou de verge. C'est comme ça, qui s'exerce au tambour dans les trottoirs espagnols, avec les cheveux longs et sales, jour et nuit, entre la prière et le vandalisme, la Divine Comédie réduite à ponctuation pure et unique, des formes d'art crasses et dégoulinantes à l'assaut de la conversation du touriste ou de l'idiot, la possibilité du donjuanisme et de la sérénade sans fin, sous sa forme la plus proche de l'écriture, le langage morse avant la lettre,

le panthéisme socialiste, Hyménée et lune de miel, défloration par le rêve politique, une expression hallucinante sur laquelle devrait se pencher le nouveau musicologue sérieux.

Ouais, il ferait bien de se pencher, le musicologue sérieux, sur le problème de la quête d'espace par le vrai unplugged, par la misère, et au limite par la coupure d'une volontaire ignorance, chez le musicien.

On aurait des critiques dans les blogs sur les furtifs concerts dans les rames du métro parisien. Quand, par exemple, la grandiose Erika (ou c'était un mirage ?) et sa troupe tzigane ont fait irruption dans un wagon avec une vitalité qui ne rabaissait d'un millimètre ses concerts dans des lieux branchés...

Ou cette dame arabe qui porte tous les attributs de la vieillesse et la pauvreté, mais qui parcourt une autre rame avec des chansons improvisées comme celui qui se lève d'une sieste d'amour, chouchouté par la fortune, dans un français intuitif et estompé qui peut vouloir dire tout simplement un ronronnement de pensées douces qui filent...

Or il n'y aurait d'autre soufisme que celui du mendiant, si on la compare avec les néo-soufis (à l'extrême du ridicule et de la dangerosité s'ils sont anglais) assoiffés d'argent et de luxe, et qui seront toujours du toc à la première phrase...

Et sinon cet autre, dont la jeunesse ambitieuse rendait un penchant vers la timidité, qui chantait avec une petite équipe solo devant le Café Flore à minuit des chansons en anglais où l'on ne comprenait (et je fumais à côté appuyé sur un platane ou peuplier) que le mot

"rose"... Ouais, il y en a qui sont mieux renseignés. Il faut quelque chose pour l'ambiance à Saint Germain des Près. J'aurais pu chanter l'accompagnant, moi. Je suis sûr qu'il lui manquait la touche espagnole de ma part. Je sais pas encore ce que peut être son degré de souffrance, pour marcher si bien. Moi, on ne comprend même pas "rose" quand je chante. Normal, lui ne branche pas "chanson de peintre". Je lui demanderai de poser, je pense, si je dois peindre une crucifixion, il faut épingler la beauté parmi nos dévotions.

Ce sont les leçons du métro parisien et de l'Alhambra de Grenade, mes promenades les plus réitérées, la Divine Comédie dans laquelle je pourrais vous guider (et vous perdre, c'est le but) si vous cherchez une Béatrice, une faiseuse de bonheur... Sinon, Paul Sunderland ferait bien d'apprendre d'abord à jouer le tambour à Grenade.

Du coup semble-t-il qu'il était aussi question de couleurs, non ?

Mardi 20 septembre 2011

*j'ai mangé au sommet
affamé, l'oeuf
puant de l'aigle, son seul souci*

*dans son orbite
l'oeuf du saint esprit
porte la chauve-souris*

*

Faute d'avoir la Comédie à la maison, je dispose du beau vieux dictionnaire homérique d'Eve. La typographie de 1841 est impeccable, pleine de subtilités. Même le signe "parenthèse" a un charme spécial. Et déjà une belle écriture des mots grecs, un astérisque en subtil pentacle pour ponctuer les noms propres...

A prendre l'Alpha et commencer à lire, l'on retrouve une suite d'idées et, comme dans la blague, beaucoup de personnages. Pour ce qui est de la blague, en espagnol, l'on te racontait qu'on était en train de lire un très, très gros pavé de roman avec plein de personnages avec un drôle de titre : "Pages Blanches" et puis on improvisait une suite "alphabétique" d'événements, pour finir en disant : "mais le meilleur c'était à la fin, quand il y a ce drôle de type, Zurita !" Que le nom soit vasque ou arabe à l'origine, cet "individu lambda" Omega qui vient s'inscrire dans l'humour potache espagnol rappelle à mon imaginaire quotidien "torcaz" le surnom par lequel l'on différencie la colombe, mâle ou femelle, du pigeon, mâle ou femelle, qui s'appellent indifféremment "palomas", avec le masculin "palomos", qu'on utilise si l'on veut particulièrement les distinguer des femelles dans la description de la parade, réel sur les corniches ou figurée dans les rapports, euh, de genre. Je sais pas, quelque par il y un apocalypse et un Paraclet les derniers dans toute énumération... dans toute liste alphabétique des habitants d'une capitale.

[Αθεαμοσυνη, ησ (η),

Αθαυμασια, ασ (η)

Αθαυμαζει

AETOS

Hum, je laisse tomber, si vous saviez l'histoire de ce haïku grec...

Enfin, il faut lire les descriptions, il faut pas sauter les descriptions dans un roman, ni dans un dictionnaire, même si elles ont tendance à être abstruses, et à brouiller la plupart des fois le jeu des personnages.

Ce travail du texte, quoi ? que disent les trompettes ? tiens je vais chercher anophèle en grec, toi !

Samedi 24 septembre 2011

I go where the in crowd goes...

La politique de l'amour... échapper à Dante, d'abord, si l'on veut vivre la vie avant de crever. Puis, je me demande si Cavalcanti, dans la petite anthologie que je possède, peut suffire. Je regarde le film de Watkins sur Edvard Munch. L'actrice ressemble à Eve. Il y a une autre actrice qui ressemble à la poétesse Clarisse Gorokhoff.

En contrepoint de la simplicité de la Foi, la simplicité dans le compliment à une amie : *perchè di tutte, siete la migliore*.

Rien de plus compliqué pour un poète que la sincérité ouverte de Cavalcanti, pour laquelle Dante ne montre le moindre penchant.

Il est bien vrai que Dante se voit dans les années qui sont en train de passer tel un hôte foraine qui doit ronger un pain qui pour lui a le même goût que la merde, selon ses propres dires. Il est vrai qu'il ne peut être que terrifiant et systématique, comme celui qui porte un dessein de justice dans une société des hommes pourrie.

Mais peut-on dire que Cavalcanti ne recevait sur la gueule la même bêtise humaine, qu'il s'ait jamais donné à la facilité et à la coupable complaisance. Son athéisme est un dernier effort de la vertu. Son agilité pour sauter les murs des cimetières, son insouciance même viennent de l'étude et rien que de l'étude.

Je vous raconte n'importe quoi, je suis un speaker, je ne vois que la sphère qui court sur l'herbe et je nomme les coups de pied qu'elle reçoit, rythmé par la folie du stade.

Je vous parle des poètes, quand ce n'est pas les philosophes, comme si c'étaient des joueurs de football. Il s'agit bien d'un jeu, d'une *"Caucus-race"*, *"but who has won ?"* *"Everybody has won, and all must have prizes"*. Et c'est Alice, la Vérite, qui donne les prix - l'exacte quantité de bonbons qu'elle porte dans la poche de sa robe. Et c'est au folâtre en voie d'extinction, le Dodo, de donner à la Vérité le prix d'un dé à coudre, qu'elle porte du reste dans sa poche, et qui couronne son doigt solennellement, avez vous pensé à cette armure du doigt féminin comme le prix d'une *"Caucus-race"* ?

Qu'est-ce qu'on veut dire, de qui on parle, quand on dit *"les féministes ont trouvé lamentable le discours de DSK"* ? Excusez-moi, je ne comprends rien à la radio. Je vois un

pochoir dans les trottoirs parisiens : "*Osez le clito*". Semble-t-il que c'est un collectif pour appel à quelque chose. Ce sont-elles les *féministes* ? Je pose la question. Parce que j'ai perdu le fil. Ou bien c'est un monsieur qui a mis cet écriteau parterre juste à la sortie d'une école et qui se cache pour voir les réactions des petites filles ? Ou c'est le Dodo qui veut couronner d'un dé à coudre la Vérité ?

Le petit répertoire de l'histoire de la peinture, un objet vicieux que je tends à la modèle, lui donnant en même temps du plaisir et de la déception. Voyez voici ce que sont les siècles, ça se stocke maintenant dans une puce, le répertoire d'une quelconque tradition dont je veuille me servir pour la séduction. Pour offrir l'ambroisie de la "vie future" en échange de l'ambroisie de la vie courante, que je ne sais me procurer par mes soins...

Hier soir, tard, je *texte* plusieurs femmes, toutes par le travers de la littérature, pour qu'elles viennent poser. La plus jeune et la plus fine me réponds "oui". Je texte alors la sentence suivante : "*Quand on vit dans l'erreur, l'on a plein d'idées*". Mécanisme de retrait, juste une touche bizarre, qui m'a permis de savourer le mérité chagrin de l'âge et réaliser un collage "sacrificiel". J'imagine que je *texterai* les modèles pour qu'elles le voient.

Le lien au monde, *l'Aum*, est une voix phallique, qu'elle vienne du vagin qui sait péter ou qu'elle soit la mienne, elle est en même temps un appel et une reconnaissance, elle vient de partout, elle est d'un *obvious*...

Ensuite, deux toiles. Eve est arrivée, a posé. La première toile a été chiffonnée sans possibilité apparente de remise en forme. Mais la deuxième pose s'est résolue d'elle-même avec une facilité et une somptuosité rares. Tout comme la transmutation qu'Eve a opérée sur la table du jardin, en mettant une branche de framboisier pour faire mûrir les framboises dans de l'eau, dans une bouteille en verre, de Coca-Cola. Un vrai miracle. Les voisins de l'impasse, africains, ont mis du *rap* à toute allure, je suis sorti fumer, étirer les jambes, respirer et aérer les relents de fumée et de térébenthine, et je me suis dit qu'entre les roses qui occupent mes rêves et même ma manie o mon délire, les visites à minuit depuis presque la deuxième année, tout ce qui s'est passé, l'inondation... enfin, que mon atelier était une espèce de cour à miracles.

J'attribue d'ailleurs à un conflit entre les puissances du tonnerre, que ce soit Thor ou autre, et celles du plaisir, de la fécondité, que j'avais invoquées en frottant du sucre en morceaux, printemps passé, ou avant, sur le seuil de ma porte, par là où justement est rentrée l'eau, l'orage qui a tout inondé. Et ça s'est passé pendant une étrange "nuit chimique" à la clinique, où une erreur de date dans les feuilles a fait qu'on m'administre le double de la dose prévue d'un médicament assez éprouvant dont la fonction était de précipiter, pour observation, une psychose induite qui vienne prouver si mon traitement avec des anti-psychotiques était nécessaire ou pas. J'entendais le bruit de la tempête et je voyais tomber les éclairs la nuit durant et en même temps je me battais pour pas débrancher totalement de mon corps qui, sous l'effet du traitement, se défaisait et semblait tirailler de partout, régressif et agité.

Mon regard sur la glace à l'aube me rappelait la panique de ma mère quand je l'avais défiée à propos du silence sur son père fusillé, ou quand je lui ai annoncé que je ne pouvais pas aller à la messe, que ce serait pire...

La sécurité rassurante avec laquelle Dante peut nicher les démons dans leurs cercles infernaux et les âmes pures là où bon lui semble, tout cela ne va pas de soi, pour moi, n'y à la lecture, ni encore moins à la vue d'un projet d'illustration. Ce que je vous raconte est dérobé chaque jour au vide le plus total, celui du *black-out* en tant que seul avenir pour l'art et la littérature, tel que la chose se dessine dans ce capricieux empire de l'information et de l'esclavage. Mon existence de pantin aurait-elle le sérieux d'une démonstration *en entonnoir* ? notoire ? d'une poésie de notaire ?

Une amie actrice me laisse un message me disant qu'elle voudrait poser pour moi comme si elle était "morte". Elle justifie, reprenant des conversations qui entrent en interaction avec le texte que vous êtes en train de lire, son souhait quelque peu macabre, mettant l'accent sur le fait qu'elle faisait avec moi une recherche commune à propos de *Dracula*, sur lequel il a été question. Et bien sûr, moi, tout bête, j'avais moi-même avancé depuis le premier chapitre le mot "nécrophilie" pour décrire l'obsédante Béatrice.

C'est pas banal. Ce n'est pas un simple "souhait de mourir", c'est aussi un réflexe spécifique à certains animaux, dont nous mêmes, de "simulation de la mort". C'est dans l'équilibre entre une hypothétique (et parfois surfaite par les "autres") tendance

suicidaire et, dans l'autre plateau, une astuce spécifique souvent du fou, celle d'occulter ce qu'il a de "vivant", qui tient en filigrane la subtile "résurrection" du vampire, de l'homme d'art, ou ici la femme d'art. Faire la morte, être secrètement Béatrice, pour un peintre...

Trop tentant d'aller jusqu'au bout d'une telle emprise hypnotique.

Vaut mieux que je fasse examen de conscience, ou que je vide la tête, ou que je prie pour toutes ces femmes...

La position de la Mort en tant qu'actrice nous place sous une écoute "du pire" qui peut-être insupportable. *En tant qu'actrice, la Mort nous écoute*. Le présent discours a quelque chose aussi d'intenable, de pas supportable, et nonobstant je m'exerce avec la conviction de ne pouvoir faire mieux, d'une nécessité de rester près de l'objet d'étude, par cette angoisse de la vitesse qui en même temps rappelle le temps qui passe, le temps qui en a déjà annulé tout ce qu'on pourrait attendre de l'Art.

Dimanche 25 septembre 2011

Je venais d'ouvrir, ou de rouvrir, des questionnements qui touchent plus à la clinique, que à... la vie normale, entre guillemets. Ce qui est clinique est aussi qu'une fois qu'on évoque, ça enchaîne hors contrôle la plupart des fois. D'où que je ne sois pas arrivé à reprendre en due forme la rédaction. D'où que mes poèmes du soir aient été plus que moyens. D'où que j'aie mal dormi, et me réveillé tôt par l'artifice du cauchemar labouré, du cauchemar achevé en prière et exorcisme d'urgence dans la demi-veille, dans le saut vers la

conscience. La tête cinématographique qui fait un bond en avant pour dépasser l'instant, le réel, et qui nous place dans le temps d'art...

Je me disais que je pourrai revoir ces poèmes troubles du soir, reparler du *masochisme féminin*, s'il en est, essayer "de prendre du poil de la bête". Peut-être mener dans le silence du matin à terme une autre traduction.... Je pense à Swinburne qui donne à penser...

Who hath known the ways of time

Or trodden behind his feet ?

There is no such man among men.

For chance overcomes him, or crime

Changes; for all things sweet

In time wax bitter again.

Qui mettra le son de ses pieds sur les pas du temps ?

(faux départ)

Qui a-t-il connu les manières du siècle coulant
ou entremis ses pieds dans le son de ces silences ?
Pas un homme-ci n'existe entre les hommes.

L'occasion dépasse l'homme, ou le flagrant
du crime, changeant; puisque des douces chances
goutte, avec amertume, la cire disparaissante du temps.

Et tout de suite, la poitrine opprimée, je quitte le poème, sans
parachever ni la lecture ni la traduction. Je cherchais un autre
morceau que j'avais lu hier soir sur le trottoir, en fumant devant
un restaurant près de Montparnasse. C'était le mot "venomous"
qui m'avait voluptueusement et médusé et fourni l'anxiété
d'une beauté du mal-compris. Que "venomous" aie dans la
fleur des lèvres de Dolores la "veine" et le "venin", rappelant
une "pulpe" facile, c'est du vertueux. Sa *bouche* que Swinburne
évoque est elle même l'instrument de toute évocation, d'où
ressortiraient les serpents nouées de l'infini et du noeud
poétique sur un visage, la vipère alchimique du chantant
rendue dans un dessin.

Ce que serait sage ce matin est de juste pointer ce poème là, en
ordonnance thérapeutique pour le malaise masochiste qui
venait d'être soulevé par le travail "sur le vampire"...

"Dolores (Notre Dame des Sept Douleurs)"

Et reporter, reporter toujours...

Ou reprendre cette phrase poétique dans l'hommage de
Swinburne à Victor Hugo, qui décèle tellement de
contradictions et de contre-sens à l'écoute attentive :

Freedom a man may have, he shall not peace

Liberté ? que l'homme la possède, et non pas la paix.

ou

L'homme doit être libre, mais il n'aura pas un instant de Paix.

L'état auquel veut, et ne veut pas, échapper Dracula, dont je disais à Dominique que, puni par l'absence de vie, mais laissé sans toucher par la vraie mort, par le réel, il était d'une fantasmagorie *innocence*, il était et fantôme et innocence, cruauté ultime du réel qu'on veut éviter.

On est en présence d'une modification symbolique. Voyez sinon comment nous sont imposées par le nouveau rêve des inscriptions telle celle-ci : *les foudres de la trahison*.

Mercredi 28 septembre 2011

Si l'on a fait état des métamorphoses pour pouvoir replonger dans le mythe, l'on se doit nous aussi d'une certaine mimique en égard de Dante. Comment sommes nous punis ? Quels stades nous purifient ? Quelle est la suprême lumière pour nos yeux ? ...Trois questions pour avancer avec les phares sous un soleil cuisant. Commençons par avoir honte. Nous avons été surpris par la mort. Sursauts. Il est question de sursauts. Du don des larmes, aussi, mais surtaxé.

Des effets d'écran, des murs partout, de la fatigue oculaire... hier soir au concert de *cante jondo* d'Inés Bacan, à la Cité de la Musique, j'étais assailli par des rideaux en mâchoire comme ceux du *game over* de n'importe quel vieux vidéo-jeu. Il fallait

que la Providence (l'orwellienne providence) m'empêche d'approcher mon coeur, mon corps noétique, d'aller trop loin dans l'écoute... déjà qu'on a pourvu toute écoute d'une priorité de fusion...

Quelle figure bizarre, quelle chimère, cette Inés Bacan, tout comme l'idée d'une "voisine" est chimérique... La voyant en face, assise ou debout, l'air impatient, Inés Bacan me renvoyait l'image d'une voisine gitane comme celles qui ont décoré mon parcours de l'école primaire à l'Albaicin de Grenade. De son regard qui essaie de voir plus loin que les travers de l'illusion des phares sur la scène, de leur petite mort, qui s'aiguise pour percer jusqu'à moi, la pointe est tellement subtile qu'elle arrive à tatouer les paroles de son *cante* sur l'atome de son choix dans la masse anonyme d'un Moi qui s'ignore.

Il est vieux, ce *duende*, et maniaque. Il se paie le culot de se faire applaudir par une nation qui pratique la déportation des gitans, qui a la brutale infamie de proclamer depuis ses ministères que la déportation raciale est la priorité du gouvernement. Il se paie le culot de faire plaisir à la France. La France qui veut lire ce que j'écris à propos de la Divine Comédie, puisqu'elle pondère le génie et mâche ma salade et... et telle la bouche de l'Enfer mâche aussi mon âme sans laisser de nuance qui ne soit sucée par son besoin de créativité. Le nombril dont elle parle sans arrêt, accusatrice si elle vous surprends à vous caresser, sérieuse et transcendantale si elle parle de sa laïcité, de son catholicisme... enfin, les deux vrais piliers qui soutiennent son ventre troué.

Le *duende* avoue de force, et Inés Bacan est capable de le faire dire le fond de sa sagesse, avertissement instantané et panique. Ceux qui prétendent que le *duende* mange dans leur main, qu'il parle de bon gré, ne savent ce que c'est un gitan, ou un andalou tout-court.

Même si c'est cafardeux de le dire, il n'y a de créativité en flamenco que celle qui est donnée par la dialectique de l'exclusion. Inés Bacan sait qu'elle ne peut défendre naïvement ce qu'elle même pourrait parfaitement illustrer, que c'est encore un piège, et elle imite doucement les interprètes, les vertueux qui ont suivi des cours, les admirateurs éclectiques de la mondanité sybaritique... elle est nerveuse. Non, elle était censée être nerveuse par hasard, par manque, comme l'est l'interprète. Vous êtes loin, les admirateurs, de savoir à quoi consiste la nervosité du créateur... Elle vous libère, avec la tristesse de vos péchés futurs. Elle n'est pas folle, parce qu'elle est totalement plongé dans votre folie, à vous renvoyer, à vous mettre discrètement à votre place, sans que vous ressentiez si ce n'est qu'un petit besoin d'uriner, qui vous gêne dans votre "écoute" ...

Ce n'est pas anodin ou inoffensif qu'Inés Bacan ait chanté des berceuses (*nanas*). L'on figurerait peut-être ceci comme un apport au devenir historique, et à notre analyse du dantesque. Sensualité finale de la mère, avant l'inactivité cérébrale du rêve. Le chaos progressif, et une chanson pour se laisser faire en confiance, voluptueuse maternelle...

Il faut pleurer pour dire avec décence comment Inés Bacan est belle.

La berceuse est une intensité historique, dans la nuit de notre enfance se croisent les temps, les ronflements des siècles, les bruits, les guerres, la sexualité, les odeurs, les idées assoupies qui répugnent et réveillent telles une sonnerie, finalement, quand il faut partir vite.

D'autres chansons, sans trop d'enjolivement sonore, évoquent "la calentura", le rut, masculin ou féminin, toujours quelque peu viril. J'ai fait remarquer que "l'on n'exécute une danse du ventre en Turquie, qui soit vraiment poussée jusqu'au bout, que si l'on est garçon", dans une conversation conjugale. Il n'y a de l'obscène que chez le garçon, pour l'homme et pour la femme.

Savez vous que le *duende*, tout comme la *tarantella*, est une maladie ? Pensez-vous qu'il n'est pas en train de ruser contre vos médicaments, chimiques ou idéologiques ? Savez vous que la Peste (cet ange chanté à l'île de Patmos) même si saisonnière, même si soumise à vos remarquables progrès, une fois qu'elle vous tue, vous êtes tués ? Vous exploitez ? Vous allez exploser... Sarcophages pour oreille, foutre de Dieu dans les yeux, les canins et les incisifs au prix du toc nicotinique, le reste refait, étrange, vous êtes le pantin de la dominatrice ennuyée, qui va vous faire tomber plus bas, faute d'autre chose qui puisse vous contenter. C'est ça, Paris, et la beauté des gitans excite les chiens des concierges et des gendarmes.

Articles bon-marché pour la révolution

(11 août 2011)

La Revolucion para debutantes :

Arriba las manos, todo el mundo al suelo, esto es un ingreso.

El secreto del 2 x 1 es vender 1 por el precio de 2.

Y la Resistencia para bicicletas :

Todo partido democratico es necesariamente ilegal en un sistema estadistico-electoral

Conséquences d'assemblée :

- a) Dominique virée par le comité central, soit Pierre, à cause de ses trois/quatre phrases
- b) Pierre considère contre-révolutionnaire de dire : "j'aime travailler dans tes films"
- c) Manolo signale l'Oedipe de Pierre en égard de Dominique "en tant qu'elle serait la figure de ton père"
- d) Pierre s'intéresse à savoir comment Dominique peut être son père "puisque'elle est une femme"
- c) Manolo menace d'ouvrir un procès pour homophobie à Pierre, "gender studies" à l'appui (suivant la tactique que la misogynie n'est pas encore délit grave et que ça amuse Pierre plutôt que

lui faire peur - peur et suspense sont propres à l'efficacité du spectacle : Sophocle)

d) Autocritique et repentir de Pierre

e) Manolo dresse le suivant rapport sur le camarade Oedipe : son premier crime n'aurait pas été le parricide, ayant déjà tué le Sphinx, qui occuperait la place de la cousine

f) corollaire du précédent : l'oracle ne prend pas compte des mêmes questions que sa suite dans le spectacle tragique

g) corollaire anarchiste : de même que Freud rejetait le lumpen-proletariat comme inutile à la révolution, le fait de rejeter Dominique à cause de l'amour (de travailler dans les films du comité central) est une erreur marxiste comme celle de Freud

h) Pierre demande à dresser le brouillon d'acte de l'assemblée et Manolo coopère avec la page de garde du Proletariado en apuros, qu'il dédicace à Véronique, machination pour qu'elle devienne trésorière des actes de Pierre et pour lui formuler une demande de prise en charge

i) Jacques Lacan interdit d'écriture, puisque dictateur et instigateur à la dactylo

j) corollaire du précédent : Jacques Lacan n'existe pas

k) en communication à la sympathisante Eva l'on attribue à Franz Kafka le Point K

l) Eva étant pour Manolo une beauté grecque d'Asie Mineur ils partageront la cellule Elle Aime Paris, dont l'objectif sera la déconstruction de la loi : La France tu l'aimes ou tu la quittes

m) Pierre met parfois Bagdad en On/ parfois en Off, pour ramener la sympathisante Eva à la théorie de la praxis

n) l'on convient que le premier appel au meurtre non puni par l'assemblée à été le parricide symbolique sur la figure de Dominique, qui montre bien que Pierre n'a pas dépassé le camarade Oedipe, malgré ses efforts, puisqu'il ressent encore des envies de passage à l'acte (symbolique)

ñ) ce point introduit la section espagnole indignée de l'idéologie bourgeoise.

o) autocritique et repentir de Pierre

p) l'on discute du droit de brûler le drapeau français sans que ce soit délit en tant que privilège des artistes

q) que ce soit lumpen ou prolétariat tout court, le public algérien ne peut siffler la marseillaise et doit payer une amende politique et financière puisqu'il n'appartient pas au comité central, mais on a quand-même un peu de pitié pour eux et l'on évoque le ridicule fétichisme nationaliste de Ségolène

r) Selon la section espagnole le fascisme et le capitalisme sont une et la même chose.

s) Selon Manolo dans ses actions oraculaires avec Dominique le discours de la laïcité est déclaré nul car, si comme rapporté par Dominique il pratique la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il ne fait que multiplier par 2 le Capital.

t) Illustration du précédent : l'Eglise garde le canapé d'Ikea et l'Etat la table d'Emmaus, la séparation dramatique ne justifie ni l'une, ni l'autre

u) corollaire du précédent : Il faut détruire aussi bien l'Eglise que l'Etat

v) toutes les actions oraculaires tenues aux différentes séances contiennent de la nicotine, ce qui revient à dire que leur théorie est de la botanique moléculaire

w) l'affiche de la section espagnole montre Manolo avec un pamphlet de Leopoldo Maria Panero sur le Marquis de Sade et l'impossible révolutionnaire

y) appropriationnisme de Pierre sur une idée de Manolo, pour un slogan : Inertie révolutionnaire. Sauf si l'appropriationnisme est du détournement grâce à la clause ajoutée par Pierre : Stagnation active

z) Lady Macbeth : to bed, to bed (entrisme à l'anglaise)

Dialogue de fakes à propos de la Spanish Revolution

Fake espagnol

Bonsoir Catherine, excusez que j'ose

juste vous demander votre avis

sur une question générale : la révolution (en Espagne... etc)

j'ai lu des écrits à vous

avec Tobie Nathan

puis j'ai le Que sais-je

sur Lévi-Strauss

j'ai aimé

aussi votre livre de poche sur l'Inde

je voudrais vous faire parvenir... bon ça c'est une autre affaire
(un peu de vanité ?)

juste je pense que vous pouvez éclairer cette "Spanish
Revolution" et autres

Fake français

Révolution, ça veut dire un tour complet et ensuite on revient au point de départ (c'est le vrai sens du mot révolution). Pour l'instant, si je vois un réel mouvement, je me demande où il va et ce qu'il veut. Peut-être que ça ressemble un peu (si on le lie aux autres " révolutions " en Europe) aux grands mouvements de 1848 ?

Fake espagnol

mon marxisme est de surface

je suis né en 1970

même un peu plus marxiste que mes amis, je suis mauvais historien

mais je garde vos mots

pour réflexion

et je trouve généreux de votre part de pointer plus loin que ce que j'arrive à faire

(j'ai fait les Beaux Arts, et continue de peindre, pour information)

mais si je vous pose ces questions ou cette unique question

c'est que ça occupe tout à présent dès qu'on ouvre les yeux et les oreilles

proto-communisme donc ?

c'est une révolution dans le sens de boucle à boucler que vous signalez, non ?

ce serait sinon triste... aigre-doux

Fake français

Je vous répondrai ce soir, manuel, d'accord ?

Fake espagnol

oui

je ne suis pas sûr à quelle heure je serai connecté

mais merci, Catherine

oui ?

bonsoir

Fake français

Proto, post, archi communiste, cela n'a pas grand sens, je dirais plutôt communiste tout court. J'ai été communiste française pendant 15 ans, à l'époque où le PCF a abandonné la "révolution prolétarienne" et surtout, la théorie léniniste de la disparition de l'Etat. Disons "communiste" pour parler du très nécessaire partage des richesses, objectif clair avec moyens difficiles. Quant aux révolutions, depuis que les "révolutions orange" fortement manipulées ont apporté le poison du libéralisme dans les ex-pays de l'Est- voyez l'horreur que devient la Hongrie !- je me méfie terriblement du mot. Je préfère "mouvement", un très beau mot.

Fake espagnol

ça n'a pas l'air si orange que ça... mais j'en sais rien du moins ce qui vient de l'Espagne et la Grèce...

on ne peut dire pour l'Espagne que ce soit du nihilisme, même si en Grèce ça peut avoir l'air, mais j'ai honte de vous répondre comme si j'étais bien informé, je respire juste et à peine

une autre question est l'asservissement de la libido et la prostitution universelle qu'annonçait Klossowski dans La Monnaie vivante et qui vient donnée par les dispositifs des nouveaux rapports sociaux et sentimentaux

mais j'aurais du mal à tirer une leçon de tout ce qui nous a précédé côté révolutionnaire pour cette nouvelle donne

Fake français

Ce n'est pas orange, mais les révolutions orange ont, à mon avis, dégradé le mot « révolution ». Nihilisme, sûrement pas, ça non. Mais ce n'est pas le sujet. L'asservissement de la libido non plus. Le sujet, c'est pourquoi on veut prendre le pouvoir. Et quelle est la réponse pour l'Espagne ?

Fake espagnol

Avec les peu de connaissances historiques (à peine celles du lycée) que j'ai, l'état d'agitation en Espagne me fait penser à un embryonnaire "Cahier de doléances"... La prise du pouvoir ne semble pas s'être posée. Que ce soit les banlieues françaises, les étudiants (plus jeunes que moi), ou les paisibles espagnols, tout ça a plutôt l'air d'une jacquerie sans débouchées à l'horizon, même si l'on dit en Espagne qu'on veut faire ce qu'ont fait les Islandais (encore plus que les Tunisiens)

ce qui se répète dans les slogans c'est contre la corruption, les banques et le nucléaire

Vous savez ? si je peux me permettre un peu d'humour, les espagnols font la révolution bon-enfant pour amuser les touristes, moi compris, c'est un réflexe qu'on a acquis

Fake français

Les Cahiers de doléances, c'est très bien et ce n'était pas une jacquerie. Les slogans sont rudimentaires- vous ne parlez pas de partage des richesses, est-ce que personne n'en parle ? Les Cahiers de doléances avaient un débouché, les Etats Généraux, une institution solide et qui a bien servi. Pourquoi ne pas exiger la tenue d'Etats généraux ?

"Lé révolution est la forme barbare du progrès", Jean Jaurès

Fake espagnol

Catherine, pour l'instant j'entre sur Facebook juste pour vous faire signe et vous remercier. Je compte faire mon possible pour être à la hauteur de cette conversation, peut-être les jours qui suivront.

Vendredi 30 septembre 2011

Il serait édifiant de se dire que Dante porte des singularités, de la modernité par rapport à ses contemporains. Mais il a vécu à

la fin du Moyen Age, une époque trop complexe pour que l'on puisse avancer une quelconque vérité. Dire que Dante est innovateur, je sais pas... je ressens que c'est un propos de *boy-scout* littéraire. On a déjà fait le contraste obligé avec Cavalcanti, et c'est une petite enquête de rien. Dante est peut-être une autorité pour nous, une mesure standard, mais il me laisse froid. Je relis et ne trouve rien qui soulage, comme il peut m'arriver avec le reste des livres que je suis en train de lire.

Sinon l'intérêt de la Divine Comédie est autre chose, relevant plutôt de l'horreur, de la bêtise monumentale qui peut être une vie humaine. Bien dosé, c'est un traitement de facto pour une bonne dépression, c'est peut-être pour cela que le livre reste, comme ceux de Sade, d'ailleurs...

Je voulais vous parler d'une idée qui chez moi vient d'atteindre son paroxysme d'angoisse, une fois vérifiée sa qualité chimérique et même "bête" dans le sens du dantesque.

J'ai été frappé par l'éloquence avec laquelle Swinburne, dans un vers que j'ai cité précédemment, revendique "la Liberté". Je suis tellement partagé et confus... Je remarque comment ça peut être ridicule cette exaltation, qui vient à la bouche de véritables marionnettes humaines, de loques existentiels, tels les "écrivains de droite", que j'ai pu connaître plus ou moins et desquels je me suis toujours apitoyé et montré indulgent. Je reconnais quelque chose de ma propre condition marginale chez "l'écrivain de droite", mais c'est tellement sale, tellement "calice amer" pour moi... Si je me surprends à me justifier au nom de "la liberté", comme ils font parfois, je ne peux qu'avoir

honte, au vu de ce qui est appelé "liberté" par ces gens là... Mais Swimburne semble lui donner une telle impulsion musicale, au mot "liberté", que je reviens sur mes pas et je commence à faire un autre genre de constats :

a) de facto, ces revendicateurs de la liberté sont souvent sous l'aile d'une administration qui multiplie la surveillance

b) la surveillance est faite au nom de la sécurité

c) la sécurité consiste à un traitement préventif de la conduite qui traite la masse sociale comme incapable de se conduire proprement par elle-même, comme les enfants

d) autre chose, l'exaltation libertaire, de droite ou de gauche, et je le dis par l'observation "in vivo" chez moi, vient associée à une irritation qui est détournée de son origine réel et quotidien, tout comme le fameux mécanisme onirique de "déplacement" signalé par Sigmund Freud, ce qui ferait en effet du sujet ce que la surveillance prétend, quelqu'un *d'enfantin* foncièrement

e) alors ?

f) ouais, toute problématique de liberté amène à un cercle vicieux

g) mais la prise de conscience... ? ne serait-elle pas essentielle, pour évoluer, ou simplement pour qu'il existe une vraie "conduite", qui soit pas du domaine de la manipulation ?

h) or, il semble qu'on a décidé à notre place que la liberté ne doit être pondérée dans sa dimension problématique et, en conséquence inévitablement risquée, mais qu'elle soit un succédané, une caricature

J'avoue que ces pensées au cru sont pas du tout "délicieusement originelles", mais qu'elles ressentent le mâché du réel. Je m'éloigne du domaine poétique et c'est ennuyeux, mais je crois que c'est important d'apposer ce commentaire prosaïque au vers de Swinburne dans son hommage à Victor Hugo. Je rappelle cette sorte de "slogan" de Swinburne :

But we, our master, we
Whose hearts uplift to thee,
Ache with the pulse of thy remembered song,
We ask not nor await
From the clenched hands of fate,
As thou, remission of the world's old wrong;
Respite we ask not, nor release;
Freedom a man may have, he shall not peace.

Heureux soliloque que le mien si je n'arrive pas à faire la connexion du dantesque, in extremis. Laissez moi du temps, je

risque de partir très loin... Peut-être la question de la liberté "tragique" (ni pessimiste ni optimiste, pour dire simple à la Clément Rosset), relie le dantesque justement dans ce contraste entre la grande construction théologique, et sa mauvaise foi, et la catastrophe implicite à toute contemplation (de Dieu ? ou... quoi d'autre ?... la Femme ?... ???) depuis l'athéisme (dont il était question en principe chez Cavallanti).

On est devant l'effroyable, le chiffre, le tatouage du cannibale, devant un grand ETC, devant notre GPS, devant l'insupportable épée du SDF.

Disons tout court, pour revenir à notre giron d'intimité, pour mater un peu notre écriture qui fait si mal, qu'il est dans la *Comédie* question de ce que par la suite sera l'opposition *quietiste* de contemplation et méditation. Essayons ce souvenir, il faut respirer, malgré Dante.

(ici finit Sur Dante et s'ensuit une déclinaison que j'appellerai Du Purgatoire - *sceau de correction juin 2014 : la distinction est opérante*)

Samedi 10 janvier 2012

Ceux qui veulent être au coeur de l'expérience
deviennent les archétypes des autres
(*Traité de l'aliénation à la Jung*)

Traduire Shelley à nouveau est la seule excuse active que je trouve pour un retour à la littérature écrite sous forme d'essai.

L'aventure de réfléchir sur une énormité comme l'était la Divine Comédie de Dante m'avait mis sur la route de la traduction performative orale. Il s'agirait d'un retour à la performance écrite, qui m'obligerait à une lecture plus ordonnée et à compulser des dictionnaires et des images ciselées dans la rime, tout comme celles de la poésie écrite, plus prophétiques à cause de l'artifice mystérieux de la lettre.

Mais cela vaut pour l'ordonnance jouissive du texte, non pas pour le titre et le propos qui ne peuvent être qu'ordonnés par un interlocuteur, par une muse, soit, plutôt, par une interlocutrice. Sa présence dans le propos ne peut se vérifier quant à moi qu'en m'y essayant à faire tenir en longueur cet essai, avec sa part de jouissance et la vérité de ses propos.

Définissons en ce sens la matière d'étude, elle ne consiste plus dans un concept ou une oeuvre, mais dans un lieu de mémoire, une expérience abstraite ou générale : Le Purgatoire.

Ces fondements presque épistolaires de tout essai sont proches ici du titre de lettre "Purgatoire", en ce que l'on ferait jadis mention des purgations du corps ou de l'âme à un être cher à qui l'on fait passer un billet. Ce serait très italien de le dire en tant que production (je pense à la première sémiotique d'Umberto Eco), mais il nous sied plutôt rester dans la politesse encore marxiste d'autres italiens, qui nous ramène par le théorème aux productions de la prière, qui sont les peines et l'espoir du Purgatoire, ce qui nous ferait cinéphiles, puisque ces autres italiens exercent leur essai dans le cinéma (Pasolini, Visconti...néoréalisme en général). Juste épaissir, depuis le premier jet, une écriture par billets "d'Art et d'Essai".

Jé réponds dorénavant, par les propos, à l'ordonnance orale "Le Purgatoire est fondamental dans l'Islam" et au message écrit : "Moi j'écris", ce qui devrait nous sortir du simple télescopage dantesque, pour établir un extérieur, celui d'une culture "autre", et celui de l'écriture contemporaine.

En même temps, la dentelle fantasmatique est celle du feedback épistolaire et orale, voire celle d'une autre production d'écriture.

Oui, je disais "traduire Shelley" et le plaisir, purgé par la lettre, est inscrit en rébus dans la poésie anglaise, d'une particulière divagation phonétique, d'un rapport lointain à l'Antiquité, et d'une adresse curviligne de toute mise en français. Le sujet féminin, auquel parfois il nous semble que rien ne s'oppose, quand l'art nous berce dans l'incantation, mais qui est en permanente interruption par l'ignorance lacunaire constitutive du réel, qui n'est que le degré le plus extrême du féminin ou d'un autre désir. Découvrir l'ignorance est donc notre jouissance narcissique, et pourquoi pas ?

Jeudi 12 janvier 2012

...

Or, depuis Dante on connaissait la sortie de l'Enfer, qui ne se faisait qu'à deux. Ce n'est pas tant tellement parce que Dante ne veuille abandonner Virgile dans le monde souterrain, mais bien qu'on sort en comptant les sorties, "il primo", "il secondo", que la

sortie de l'existence en tant que Prison, est un fait collectif. Dorénavant la vie qu'on vivra, non sans pénitence, au Purgatoire, sera un échange avec les âmes amies, un dialogue et in fine l'existence la plus semblable aux libertés de la vie humaine, puisqu'aussi-bien le Paradis que l'Enfer avaient beaucoup de la solitude et la sidération de l'enfermement. Ni le Paradis ni l'Enfer sont réglés comme l'espace, par la cardinalité de l'espoir. Il y pas de Nord au Paradis, de même que personne ne regarde la Mecque pour prier quand il est en présence d'Allah.

Mais la simple évocation du Paradis est prématuré si l'on s'occupe vraiment d'un dépassement de la fixité du prisonnier. Les prisons n'ont plus de points cardinaux, puisqu'elles sont par essence la suspension de tout déplacement. Et si l'on veut en sortir, il faut pas non plus regarder Dieu face à face. Elle est d'ailleurs prudente l'attitude de Moïse et celle de Persée surtout, se servant du miroir pour que l'ange puisse se mettre en présence de soi-même, et évitant de projeter sur lui un regard humain.

Donc, on peut noter comme un premier point de la purgation l'abstinence de toute vision, là, où Virgile ou Dante auraient attendu, en sortant de sous la Terre, avoir plus de lumière pour voir dans l'espace de choses souhaitables. Leur Nord, leur regard, est une reconnaissance de la lettre, non pas de l'esprit, auquel on doit d'abord renoncer.

C'est bien à la verticalité humaine et botanique, unique par rapport à la vie du quadrupède, qui nous est dû l'aspect lumineux des points cardinaux, la solution de la pénombre. Ou la nécessité du politique implicite au pèlerinage, à l'exil, qui caractérisent la condition humaine dans sa dignité. Mais le réveil n'est jamais le

même, sinon, de même que la variété règne sur l'horizon rocailleux de nos dialectiques. Et le réveil est semblable, comme la verticalité, à la séduction avant et après l'union, il est forcément scandé par l'amour, par l'évanouissement, par l'hystérie, la névrose, l'écriture, qui en sont en fait son horizon et la garantie d'un coeur derrière chaque pôle.

C'est comme cela que Shelley envisage toujours une aspiration (plus encore qu'une inspiration) révolutionnaire, une honnête présomption, un métier de musicien qui rend la tension du politique, le désir de s'envoler ou de demander l'impossible, même s'ils restent la seule représentation de la liberté en Enfer. Chez Shelley on pourrait dire que la verticalité de son progressisme n'est possible qu'après l'expérience du Mal et de l'injustice, sous forme de ce qu'il énonce comme la percée de la Nature dans sans jeunesse passive, en prenant des vers au hasard. Nous ne devons pas oublier, ailleurs le Shelley à l'eau de roses, le Shelley des Cenci, bien prémuni sur la non innocence de la nature humaine par ses lectures d'un notoire prisonnier comme l'est Sade.

...

Mardi 17 janvier 2012

...

Quatre heures du soir. La nuit plonge enfin dans le noir. La poésie se délie dans l'atmosphère du pensoir. J'ai peint, j'ai enregistré ma voix sur des pistes sonores. Je me suis conduit sous tous les blasons de l'ignoble. Reste à faire le vrai travail. La faute est la purgation première du pénitent. N'importe quel crime de la pensée peut et doit l'occuper à l'entrée de la nuit. Ensuite la folie lâche.

How, my dear Mary, are you critic-bitten
(For vipers kill, though dead), by some review,
That you condemn these verses I have written,
Because they tell no story, false or true !
What, though no mice are caught by a young kitten,
Till its claws come ? Prithee, for this one time,
Content thee with a visionary rhyme.

Qu'est-ce que tu n'es, Marie, mordue par les critiques
(les vipères tuent, raide mort), par quelque revue,
Que tu brûles ces poésies à peine lues, rachitiques
et sans histoire, prisonnières du doute et de la boue !
Que, malgré que les chatonnes n'attrapent souris, morpions ni
tiques,
que quand leurs ongles ont durci ? Je t'en prie, pour mon absence,
contente toi du justificatif d'une vision dépourvue de nuance.

What hand would crush the silken-winged fly,
The youngest of inconstant April's minions,

Because it can not climb the purest sky,
Where the swan sings, amid the sun's dominions ?
Not thine. Thou knowest 'tis its doom to dy,
When day shall hide within her twilight pinions,
The lucent eyes, and the eternal smile,
Serene as thine, which lent it life awhile.

De quel doigt s'écrase la mouchette soyeuse,
la plus jeune d'Avril et ses mignonnes inconstantes,
parce qu'elle ne grimpe le ciel, ni la pureté de la chose,
où copule la voix du cygne et fait signe la planète ardente ?
Pas tes doigts. Tu connais la coupole où meurt cette rose,
Quand le jour doit se fermer dans les pignons ouverts et les
amandes béantes
de son regard sans temps, et son sourire serein comme le tien
ressemble à la vie que tu as donné à l'aimant d'une jeune aimante.

Il n'est pas humain de poursuivre la traduction ce soir. Je vais
devoir descendre les livres qu'un ami et moi avons entassé sur
mon canapé pour pouvoir accrocher un tableau récent et le faire

sécher au mur. Je crois que je n'ai pas le choix, je dois dormir ne soit qu'une demi heure.

Dormir ou dire ce que j'ai dans le coeur ? L'écrire sur les murs des honnêtes maisons. A leur réveil tous seront au fait de ma folie, et l'on fera mine que la vie se poursuit. Un autre exhibitionniste, un autre qui va pas bien, qui dirait autre chose si je n'avais pour excuse d'être traducteur de Shelley dans une recherche sur le Purgatoire au sein d'un projet pictural-théâtral-cinématographique basé sur des textes surréalistes dont le titre et l'usage ont été collectivement abolis, et que de ma part j'appelle le Nord ? Ouais, mais quel mauvais goût, quelles nuits d'enfer, non ? Votre mobile qui sonne avec chacun de mes états d'âme, qui se veulent rusés, tactiques, séducteurs, quand vous avais le plus besoin de paix, ne soit que physiologique. Je vous ai dit que je brûle pour vous ? et que ça fait beaucoup de fumée ? que mes sorties d'humour sont le plus pathétique des désespoirs ? que je suis à présent en train de vous faire encore une scène ? Du Corneille, m'avait on dit... A quoi bon ce manque de discrétion ? mais sinon, le théâtre serait du journalisme... va savoir. Je vous fait confiance, c'est vos mains, vos yeux, vos lèvres qui ont servi à ma folie, donc, confiance faite, elle en est, ma folie, dans de bonnes mains, sous un regard qui leur accorde la bonté, et dans la bouche de la sagesse.

Impossible de rester. Dans le métro, après des rames profondes, des grisettes parfumées au déodorant, paradoxe de la coquetterie, m'éveillent un peu. Je prends déjà conscience que je reste un fauve. Ensuite le vieux mendiant en djellaba semble être plus souffrant que jamais, sur les marches froides de la sortie, ce début janvier. Un tournant qui semble l'emporter, je lui donne ce que j'ai sur moi comme si je déposais une fleur sur une vieille tombe. Son

geste de fatigue et de compassion pour la bêtise absolue de mon don.

...

mardi, 13 décembre 2011.

A l'adresse de mes amis de ces jours.

Je vous expose à plat la question du théâtre chez moi. Ailleurs j'ai déjà dit que j'étais cette sorte de peintre qui voudrait donner sur d'autres mille et un projets. Très tôt j'ai eu pour modèle dans ce genre l'aventure de Salvador Dali, qui est arrivé à enregistrer une opéra en trois disques, que j'écoutais dans mon adolescence tardive comme le summum de ce que, moi, j'arriverais à être. Une espèce de monarque, un aristocrate par grâce du métier fondateur du peintre. C'est bien pour cela que j'ai voulu faire le plus classique et le plus poussé en même temps, dans le domaine pictural, tirant profit de mon habilité longuement mûrie pour le dessin. Il y a quelque chose du "fondateur de secte", puisque depuis mes premières lectures augustinienes je me suis très vite identifié au fondateur du manichéisme, qui était peintre selon Michel Tardieu rapporte. Mais je vous écris cette note non pas pour mettre à plat ma mégalomanie, qui est un affaire qui me dépasse, par essence plus ample que ce que je peux en tant que sujet rationnel maîtriser moi-même, qui me rend sujet par égard de celui qui viendra "m'assujettir"...

Il s'agit bien de préciser le déroulement du projet "Teatro de Azufre", qui a porté dans sa sarabande d'autres personnes que moi, non sans que chacun y mette de soi un certain risque. Pour l'instant le projet semble s'être brutalement arrêté, dans un collapsus général. Il avait été ainsi déjà arrivé avec la première tentative de mise en scène en 2000. A l'époque j'avais un autre atelier, non pas

à Paris, mais en Espagne, un vieux moulin en pierre grise (une variété locale du marbre, qui est fréquente à Grenade). Nous avons fait plusieurs répétitions dans le froid de cet atelier où nous avons dû faire de la place entre les multiples accessoires dont Lia Guerrero et moi nous servions pour faire de la peinture à l'huile et à la cire, plus de la sculpture parfois. L'enthousiasme qui animait les jeunes acteurs, complètement volontaristes, intéressés à mon texte en partie à cause de ma réputation de freak et d'érudit en même temps, m'a depuis mis sur la piste du désir dans ce qui concerne mon implication dans l'idée du théâtre. Un désir qui appelle à la retombée, à la répétition d'une catastrophe...

Le travail d'écriture est une des choses que je voulais mettre à plat, mais il semble plus urgent de faire état des démarches récentes de traduction et du projet arrêté à sec de deuxième mise en scène.

Il faut préciser que Teatro de Azufre est composé de trois pièces différentes, dans des époques historiques qui viennent dessiner un curieux parcours de la pensée : la première pièce prend pour personnages Néron, son entourage, et Saint Pierre, la deuxième met en scène les libéraux franc-maçons espagnols partisans de José Bonaparte dans la guerre napoléonienne d'Espagne, et la troisième traite d'une façon assez "bizarre" le conflit Israël-Palestine.

Le caractère tragique des poèmes dramatiques, non sans ressemblances avec le tragique décousu de l'Empédocle de Hölderlin ou la Penthésilée de Kleist, venait être donné chez moi par la conception du théâtre apprise de la génération de mes parents. Ce caractère tragique était fortement politique, lié en même temps aux aspirations d'une démocratie réelle, soit d'un communisme, et en conséquence lié à une sorte d'activité artistique d'ordre révolutionnaire. Mais d'autres considérations

venaient rendre opaque pour moi le sens de ma démarche : j'avais des penchants que je nommais "contemplatifs", pour la mystique, pour le symbolisme décadent, pour la poésie baroque, et pour la pure cruauté tel conçue par Artaud, mais aussi en tant que démarche érotique et libératrice, qui ne pouvait se faire que depuis l'innocence et la bonté, même si je risquait d'être peu crédible sous un regard profane ou inquisiteur...

En tout cas, dans sa dérive proprement parisienne, Teatro de Azufre a été partiellement traduit en français avec l'aide de Marie-Agnès Michel, et je vous présente un document sonore que certains de vous connaissez déjà, mais qui risque de rester une rareté. Il était convenu d'en faire d'autres de la sorte, mais...

Puis un deuxième document sonore très singulier qui est la répétition du début de la troisième pièce, Théâtre d'odalisques à talons d'aiguille, par Sarra Majdoub (le son est très atténué par l'enregistrement et tout comme la première tentative espagnole, il était question d'un parti pris risqué de sa part que de s'engager dans un projet qui n'avait du tout l'allure d'être solvable à court terme).

Suivent quelques lectures par moi-même des voix masculines de la troisième pièce, celle des odalisques.

Pour conclusion, l'état du projet à présent à mon avis est un collapsus de facto. Je suis enrhumé. Il avait été question de parvenir à être produits, soit par la plate-forme F4, soit par Pierre Merejkowsky, qui était partant aussi pour jouer la voix d'un personnage dans l'enregistrement sonore, soit par mon éditeur et producteur Meligrana Editions. Je songeais en l'occurrence proposer une lecture "en théâtre de société" au Salon Oedipe, tenu par Delia Kohen et d'autres psychanalystes, et qui avait exposé

auparavant ma peinture, et peut-être d'autres issues auraient pu se dessiner.

Jeudi 17 janvier 2012

...

Si je fais un état d'âme par jour, c'est pas mal, c'est normal. C'est ce qu'on appelle une production régulière. Je me masturbais huit fois par jour autrement quand j'avais vingt ans. J'en reviens à refouler, vous pouvez vous féliciter que mes exploits n'aient progressé. J'aimerais savoir qu'est-ce que serait devenu le monde si le rythme avait augmenté au lieu de se modérer. Je me suis même consacré à la culpabilité, ce qui est on ne peut plus flagorneur.

Non, l'excellente ironiste je l'ai trouvé à mes frais dans une pharmacie, quand j'ai voulu demander du ginseng (ça va de soi que je voulais rester bandant) et la pharmacienne dans ses vingt ans, en voyant les autres médocs que je prenais et ma barbe mirasé pointillé de poils blancs, m'a filé un truc pour seniors, marqué grand "seniors", me disant : il y a même des jeunes qui le prennent.

Donc, je suis allé voir les communistes, ou ex-communistes, ou bon, je sais pas, les malheureux cassés déjà bienheureux seniors de la petite culture parisienne, à l'atelier de Roger Pic, côté Montparnasse, dans un vernissage récital où l'on rendait hommage au peintre Pierre Labrot.

Je ne pouvais être qu'enragé de mes confrères "les jeunes", et surexcité par quelques présences "plus jeunes", mais ça s'est passé sans une particulière détestation ni adoration. Bon, en tout cas à mon âge on se regarde les uns les autres d'un air dupeur et l'on pique des colères et sinon on passe à un enthousiasme qui chute au bout d'une cigarette. Je ne sais plus pourquoi je n'ai pas encore parlé de Shelley ni d'art. En fin de comptes, on parlait du "dispositif" et moi j'ai raté le dernier métro. Mais dans de circonstances de la sorte on ne parle jamais sous la modalité galère, il y a toujours une ressource surprise pour les veinards de l'anarchie qui savent s'orienter.

Sinon, mon grand-père a été en effet fusillé pour sabotage, pratique à laquelle je tiens, et à l'action directe aussi, quoique, enfin, j'ai dû avouer que l'action directe était une chose que nous disions en tant qu'anarchistes pour signifier qu'on avait la flemme de perdre le temps à expliquer ce qu'on faisait.

Ah, ça me rappelle qu'un dictateur fasciste italien a fait ses armes dans des groupuscules anarchistes, et bien que je me suis cassé les méninges à dévoiler le dictateur dans mes propos. Mais non, je suis le genre d'anarchiste monarchiste et foncièrement, foncièrement... quoi ? J'aime prendre un ton despotique quand la conversation risque de devenir ennuyeuse, mais sinon... Bref, je préfère courir des jupons et pas beaucoup plus. Bon, faire de l'art et souhaiter la chute du régime, sinon.

Je suis pas à la hauteur de la délicatesse de Geneviève, pour laquelle j'aurais voulu poursuivre avec les strophes suivantes de Shelley, très savoureuses. Mais c'est le manque de ginseng.

...

Vendredi 17 février 2012

...

Poursuivons l'interprétation de la partition anglaise :

Sautons, sautons des pages :

And down the streams which clove those mountains vast,

Around their inland islets, and amid

The panther-peopled forests, whose shade cast

Darkness and odorous, and a pleasure hid

In melancholy gloom, the pinnacle past;

By many a star-surrounded pyramid

Of icy crag cleaving the purple sky,

And caverns yawning round unfathomably.

Et la chute des tendances adhérentes et structurantes des grandeurs
des montagnes,

l'eau de la tendance à l'intérieur des surfaces, archipel et parmi
les brousses peuplées des panthères, dont l'ombre gagne
en noirceur et en parfum, et un plaisir enfoui
dans la mélancolie de l'accomplissement, statuette et baignoire;
par plus d'un symbole enneigé de la terre et le ciel en feu, glacières
du froid inouï dont la tendance adhère et pénètre le bleu et le
rouge,
et les grottes s'ennuient autour, inscrutables.

Lundi 26 mars 2012

...

Avec l'intention de reprendre la traduction de *The Witch of Atlas*, de Shelley, je reviens sur des questions propres au sujet de mon essai. En tant que Purgatoire l'écriture du Milieu, de l'intermède, de l'agonie d'espoir qu'est l'art de vivre, il est rempli d'un mélange d'avants goûts désirants et de frustrations et frayeurs qu'on se trouve en permanent besoin d'apaiser. Toutes les présidentielles je fais un rêve bizarroïde avec le président. Le précédent est publié chez Meligrana Editions, dans un de mes romans en espagnol. Au juste c'est un journal intime en six volumes illustrés, mais je laisse tomber la promotion artistique. La question qui reste ouverte est le côté Musée de Cire du président qui m'est apparu. Il y a quelque

chose d'obscène dans la cire polychrome et puis le silence, le murmure du mauvais goût qui nous arrête court dans quoi qu'on puisse dire.

Une affiche sur mon chemin de bus : LE PATRON ME DIT DE ME TAIRE ET SUBIR

Le Purgatoire est un artifice anthropologique mythique pour signifier la possibilité de tous les enfermements, enfers ou châteaux-forts, le don du possible qu'on fait du moment de s'enfermer dans le tourbillon de mensonges qu'est l'idéologie, à laquelle ce sommes nous qui la subissons qui lui faisons don d'une mise en discours, étant donné qu'elle est plutôt une injustice ostentatoire sans la moindre excuse qui joue sur son impunité.

Un diamant du discours de Jean Luc Melenchon à la Bastille, un beau week-end du début du printemps, c'était un locus ou lieu de mémoire tels que la Renaissance de Bruno ou Camillo les avait réinventé depuis l'héritage grec. C'était la description de l'ensemble de dégradations opérées par la droite sous les mots "une France défigurée". Le Purgatoire nous montre un horizon et nous fait comprendre que nous ne pouvons pas l'atteindre. On est sous tutelle, on garde souvenir des derniers coups de nos tortionnaires.

Pour ce qui est de la politique, en tout cas, la révolution ne se fait, à mon avis, depuis une quelconque présidence, et c'est qui est souhaitable d'abord dans une situation injuste est la démarche révolutionnaire.

...

Autre question, cette fois d'ordre esthétique et sociologique et littéraire qui me posait cette chansonnette est la créolisation de toute écriture et de toute poésie, mais je donne suite au nécessaire "état d'âme" de chaque séance :

La sensation que quelqu'un a frappé à la porte et qu'on n'a pas entendu sur le coup, la sensation de ne pas avoir fermé en sortant; tout cet état de terrorisme imagiste qu'en est le quotidien sous une menace diffuse. Le simple fait d'avoir fait une allusion à la gauche, tabou dans les jeux de table...

Voyez vous ? Devant ce spectre ou éventail du loisir de mourir je redeviens un andalou du tournant du siècle, une espèce de californien vers l'extérieur, et un janséniste un peu excessif dans sa névrose quant à ses peurs de facture chrétienne.

Une image contraire à la passion de rédemption c'est la passion nouvelle du tragique moderne à l'oeuvre dans le Nosferatu de Herzog. Je mets en boucle les parties musicales de ce film et souvent aussi je fais tourner l'opéra rock Jesus Christ Superstar. Des contrastes intéressants, entre ce Christ d'un univers proche du junk et puis ce Dracula qui répand la peste. Lucy, la courageuse jeune femme qui va faire face au monstre, à l'anti-messie, a des tournures d'une Cassandra dans la scène sublime où sur la place elle veut expliquer ce qu'elle sait sur la peste aux porteurs de cercueils, et puis rejoint un souper improvisé entre les rats qui fait penser à la réunion où le Décameron est raconté entre des jeunes qui fuient la peste qui s'est abattue sur Florence, et en même temps je lis des morceaux de Chaucer, où le piquant joue sur le déposé,

sur le décanté, sur la sublime ranceur d'un vieux parler anglais
bien aiguisé et bien rouillé aussi, enivrant.

...

Tak fyr, and ber it in the derkeste hous

bitwix this and the mount of Caucasus

and lat men shette the dores and go thenne

yet wol the fyr as faire lye and brenne

(Chaucer)

...

A prendre le feu, le porter à la maison plus obscure

entre le mont Caucase et la bruine de la propre ruine

et laisser les hommes fermer la porte et revenir dedans

où le feu continue sa beauté et sa brûlure

...

Dimanche 15 avril, 2012

Elle précipita la chute d'un cardinal, en éleva un autre, évita aux Etats
de l'Eglise une guerre ruineuse et sans honneur.

Olimpia, Céline Minard

Sarra M. contemplait mes livres, quelques-un d'entre eux dans la moisissure due à une inondation. Elle souleva un volume isolé de l'Esthétique de Hegel, puis la très abîmée Correspondance de Lawrence Durrell et Henry Miller, qui à part l'importante ondulation était mouchetée de champignons noirs et blancs. J'en entendis bien qu'elle pondéra pour très probable qu'en fin de comptes je ne lirai la plupart des livres, ou du moins Hegel et cette Correspondance. Elle se rendit à l'évidence que l'usage que j'en ferais de leur présence serait celui propre à un quelconque "fétiche", qu'on veuille le lire psychologiquement ou magiquement. Ainsi me lança-t-elle la formule de pensée, non sans une délicate langueur. Le fétichisme du livre n'est pas nouveau pour une personne polie. Les livres des auteurs français qui pourraient le plus correspondre à ma génération n'en sont moins l'objet d'un tel usage.

...

Traduction à la diable de l'Ariosto

L'odor ch'è sparso in ben notrita e bella
o chioma o barba o delicata vesta
di giovane leggiadro o di donzella,
ch'Amor sovente lacrimando desta,
se spira e fa sentir di sé novella,
e dopo molti giorni ancora resta,
mostra con chiaro et evidente effetto,
come a principio buono era e perfetto.
(Ariosto)

L'odeur que je sens m'inclinant sur ta tête
épars dans tes noires tresses imbibées de larmes

de larmes d'amour qui restent des jours
où tout était parfait et tu croyais à ma bonté.

Pour ce qui est de Shelley, ayant partiellement traduit la préface rimée
de sa Sorcière de l'Atlas, je reprends le poème en soi depuis la
première strophe :

THE WITCH OF ATLAS.

1.
Before those cruel Twins, whom at one birth
Incestuous Change bore to her father Time,
_50
Error and Truth, had hunted from the Earth
All those bright natures which adorned its prime,
And left us nothing to believe in, worth
The pains of putting into learned rhyme,
A lady-witch there lived on Atlas' mountain
_55
Within a cavern, by a secret fountain.

1.
Avant ces Jumeaux cruels, lesquels d'une naissance
unique
la Métamorphose incestueuse enfanta de son père le
Temps,
l'Erreur et le Vrai, ils ont chassé dans la Terre de
surface oblique,
toutes ces natures brillantes qui l'ornaient en
silence bien avant,
ils nous ont laissé pratiquement rien pour croyance
et bien,
sauf l'effort de tout mettre dans les mètres rimés et
emphatiques,

une dame sorcière jadis vivait au sommet de l'Atlas
où la course
ne se poursuit plus haut, au sein d'une caverne, près
d'une source.

2.

Her mother was one of the Atlantides:
The all-beholding Sun had ne'er beholden
In his wide voyage o'er continents and seas
So fair a creature, as she lay enfolden
_60
In the warm shadow of her loveliness;--
He kissed her with his beams, and made all golden
The chamber of gray rock in which she lay--
She, in that dream of joy, dissolved away.

2.

Sa mère était l'une des Atlantides à présent couvertes :

le Soleil qui s'éprend de tout n'a jamais été brûlé

dans ses péripéties de par l'ampleur des continents et de ses mers
vertes

par une créature aussi charmante, telle qu'elle se pâmait

dans le tiède et sombre contour du profil qu'il lui apposait...

(etc)

Le paragraphe a été pris et traduit plus haut.

4.

Ten times the Mother of the Months had bent

Her bow beside the folding-star, and bidden
With that bright sign the billows to indent
_75

The sea-deserted sand--like children chidden,
At her command they ever came and went--
Since in that cave a dewy splendour hidden
Took shape and motion: with the living form
Of this embodied Power, the cave grew warm.
_80

4.

Diez veces la Madre de los Meses ha estirado
su arco junto a la estrella del misterio, y votado
con ese signo brillante para puntuar el oleaje
que deserta de la arena - como chavales los minutos
reprendidos, a su mando siempre se nos van y se nos vienen -
hasta que en esta gruta un tenue esplendor de interior
tomara la forma y los gestos; se caldea la habitacion
con el Poder corporeo; forma viviente que me esta leyendo.

... Enfin, n'étant pas la mienne l'intention de fournir en français une traduction en entier du poème de Shelley, si j'écoute la raison et non pas la logique, je traduis cette strophe en espagnol, ça résonne autrement, j'espère que vous puissiez apprécier. Le subjonctif, couché par écrit, a cette visibilité trouble des pensées, même isolé dans une construction castillane particulièrement crue et sans inhibitions.

5.

A lovely lady garmented in light
From her own beauty--deep her eyes, as are
Two openings of unfathomable night
Seen through a Temple's cloven roof--her hair
Dark--the dim brain whirls dizzy with delight.

_85

Picturing her form; her soft smiles shone afar,
And her low voice was heard like love, and drew
All living things towards this wonder new.

5.

Une ravissante demoiselle portant des guirlandes lumineuses

faites de ses propres beautés, ses yeux sans fond, comme le sont

les espaces ouverts d'une clarté sans censure, la nuit obscure,
ce qu'on voit entre les toitures de trèfle d'un Temple, sa chevelure
obscur, le fade cerveau divague en transe d'une moue mielleuse.

Je peins sa forme; sa douce bouche souriante qui va briller loin,
et sa voix tempérée que j'entendais comme l'amour, et je dessine
toutes les formes qui vivent par sa découverte d'étude et de vierge.

...

6.

And first the spotted cameleopard came,
And then the wise and fearless elephant;
_90
Then the sly serpent, in the golden flame

Of his own volumes interolved;--all gaunt
And sanguine beasts her gentle looks made tame.
They drank before her at her sacred fount;
And every beast of beating heart grew bold,

_95

Such gentleness and power even to behold.

6.

Et d'abord est venue, léopard sali, chameau prolongé, la première,

la girafe, puis l'éléphant, qui n'a pas peur parce qu'il est sage;

ensuite le perfide ophidien, dans la flamme de fougère

de ses propres volumes enveloppée; toutes sauvages

et sanguines espèces, vineuses, domptées par prière

de ses regards davantage gentils dans l'ivresse et le rivage;

et chaque animal, à la source pulsante du coeur,

ajusta au pouvoir de la beauté chacune de ses moeurs.

J'avais signalé que le but de mon essai était double ou triple, avant même d'avoir une idée de ce que s'en suivrait, à présent la moindre chose serait d'asseoir les fruits sur leurs respectifs plateaux. J'en reviens à mes amis. Hier je recevais chez Eve Livet la visite de deux amies très chères: Patience Tison et Sarra Majdoub. Je leur racontais qu'à l'époque où je commençais la rédaction de mon livre "Maquinaria del cuerpo klossowskiano", je me réveillais

souvent avec le rêve récurrent que j'étais reçu chez les Klossowski, Pierre et Denise, grands-parents de mon amie Patience, que je ne connaissais pas à cette époque, et que l'on m'accordait une chambre, puis, me levant pour le petit-déjeuner, je trouvais en train de tartiner et boire du café l'encore jeune philosophe Gilles Deleuze, qui était venu leur parler d'un projet de livre. Je ne savais pas que je passerai la soirée du 24 décembre 2011 à l'atelier de Pierre Klossowski en toute amitié, et dans la reconnaissance d'une solitude volontaire, avec sa petite-fille, et deux chats instinctivement "balthusiens"... Hier l'on s'était dit qu'on irait Eve, Patience, Sarra et moi voir l'exposition Artemisia Gentilleschi au Musée Maillol, et j'ai pas parlé dans mon essai de ses Cléopatre, du magnifique étude de Mary Garrard... Encore ce matin j'ai essayé de rétablir communication téléphonique avec Ignacio Gomez de Liano, dont l'absence dans les citations est aussi flagrante... Mais peut-être Dante est venu poli et usé à moi, tout comme un *lingam* patiné d'offrandes mielleuses et obscène comme un mal-à-propos... Puis la promesse des retrouvailles avec Botticelli, avec le tarot de Marseille, avec la paranoïa critique et la nourriture de base.

samedi, 15 septembre, 2012

Eve est partie pour Rome, j'avais abandonné le projet de ce voyage à cause de mes obligations, mais je suis content pour elle. Je lui ai confié une liste de livres à acheter, mais surtout je suis revenu sur l'énormité de transmettre au Vatican mes pétitions de canonisation : Dante, Klossowski, ma tante Sofia... et là me viennent soudain des pétitions vivantes, parfois oecuméniques. Ce n'est pour rien si le projet qui est venu se substituer à l'écriture de ce livre-ci est le projet aussi bien théâtral que plastique de travail

collectif autour du personnage de Madame Jeanne La Motte Guyon, dont je devrais parler séparément.

15 11 12

Faisons un exercice on ne pourrait plus scolaire pour aboutir l'essence italienne de cette chrestomathie. J'aime le "sur le vif" des amours décadents de D'Annunzio, mais je vais choisir un passage presque pour enfants, pour m'intéresser à d'autres choses :

Schifanoja sorgeva su la collina, nel punto in cui la catena, dopo aver seguito il litorale ed abbracciato il mare come in un anfiteatro, piegava verso l'interno e declinava alla pianura. Sebbene edificata dal cardinale Alfonso Carafa d'Ateleta, nella seconda metà del XVIII secolo, la villa aveva nella sua architettura una certa pureza di stile. Formava un quadrilatero, alto di due piani, ove i portici si alternavano con gli appartamenti; e le aperture de' portici appunto davano all'edifizio agilità ed eleganza; poichè le colonne e i pilastri ionici parevano disegnati e armonizzati dal Vignola. Era veramente un palazzo d'estate, aperto ai venti del mare. Dalla parte dei giardini, sul pendio, un vestibolo metteva su una bella scalla a due rami discendente in un ripiano limitato da balaustri di pietra come un vasto terrazzo e ornato di due fontane. Altre scale dalle estremità del terrazzo si prolungavano giù per il pendio arrestandosi ad altri ripiani sinchè terminavano quasi sul mare e da questa inferiore area presentavano alla vista una specie de settemplice serpeggiamento tra la verdura superba e tra i foltissimi rosai. La meraviglie di Schifanoja erano le rosi e i cipressi. Le rose, di tutte le qualità, di tutte le stagioni, erano a bastanza *pour en tirer neuf ou dix muytz d'eaue de rose*, come

avrebbe detto il poeta del *Vergier d'honneur*. I cipressi, acuti ed oscuri, più ieratici delle piramidi, plus enigmatiques degli obelischi, non cedevano nè a quelli della Villa d'Este nè a quelli della Villa Mondragone né a quanti altri simili giganti grandeggiano nelle gloriose ville di Roma.

Que peut d'autre faire l'amoureux, le décadent, que de parler en "cicerone", en guide touristique, dans un roman comme *Il Piacere*? Au plaisir de la sexualité s'ensuit la sensualité des objets artistiques ou esthétiques. La description de l'architecture est permise comme mémoire dilatoire du dialogue, de l'obscène beauté de l'amour. Et il s'ensuit l'extase, la fascination perplexe devant l'architecture, devant ses réussites.

Et moi, amoureux languissant, dépitè mais tendu, quelque corde prête à la phosphorescence de sa propre musique, je m'adonne à la promenade romaine en extase par les pages noir et blanc de la Roma Barocca de Paolo Portoghesi, qui m'a été apportée en cadeau par Eve. Dans la nuit, à l'atelier, enfumé d'encens, sous la luciole, ou le matin assis à la terrasse de Les Mondes Bohèmes, et muni de tous les romans que j'ai pu emporter sous l'aisselle de ma veste en tweed, avec un café noisette et un verre d'eau, et le cendrier.

La réflexion de D'Annunzio, qui rapproche l'arbre de l'édifice, me vient pareillement, peut-être avons nous le même penchant sensualiste.

707 Facciata del duomo de Ronciglione (C. Rainaldi)

708 Santa Maria delle Grazie a Montopoli (G. Sardi)

Magnétisme animal d'une construction qui en était à l'origine du monde serties de la vie du végétal. Le végétal devenu minéral qui sont ces façades qui semblent nous regarder de côté, nous montrer ses fesses, ces agencements vulvaires de l'annonce d'un vagin. Et en même temps, cette senteur d'un pollen, d'un grain de farine. C'est en contrant cette sensualité que D'Annunzio préfère le cyprès à l'obélisque et à la pyramide, mais c'est parce qu'il a appris chez l'architecte à savourer l'excellence de la nature, en sentant déjà ce que de naturel avait dans son regard sur les formes artificielles.

Sur les notes de la terrasse est marqué : (W.) 472 et je rampe entre les monticules de livres sur la moquette en cherchant cet invité malséant qui est le Wake de Joyce. Parce qu'il me rappelle peut-être des scènes comme celle où *** déchirait l'édition française qu'elle possédait parce que j'avais critiqué le traducteur.

Avant, dans la période chaotique où j'ai vécu avec elle, je savais toujours où j'avais laissé le Wake de Joyce, prêt toujours à le reprendre et partir. Mais ce soir aussi je le retrouve à la fin, et je vous livre ma traduction de la page susdite:

(en préparation)

lundi 24 septembre 2012

Le Wake de Joyce ne peut être lu par moi qu'en tant qu'oeuvre "italienne". La littérature anglaise ne me suggère pas grand chose, et encore moins si elle est écrite par un irlandais. Qu'est ce que veux dire l'Irlande ? C'est plutôt confus.

Deuxièmement je me refuse au chantage de ne parler de Joyce qu'à propos de son Ulysse. Il ne peut échapper à personne que c'est une autre sorte de "Madame Bovary" et j'ai toujours trouvé d'un opportunisme pestilentiel le présumé chef-d'oeuvre de Flaubert. J'ai une certaine affection pour sa "Tentation de Saint-Antoine", et si j'avais à dire du bon de Flaubert je ne le ferais qu'à propos de celle-ci. Pareillement pour Joyce je ne peux bien parler que si je ne me remets à la lecture du "Finnegan's Wake".

Enfin, pour ne pas laisser comme un mirage le constat de la filiation italienne du Wake, je vous remets à l'ensemble de réflexions, citations, confidences, et traductions qui suivront et que, quelque part, vont viser toutes à démontrer cela. Il n'y a d'autre propos pour cet essai que d'arriver à rendre évident que le Wake appartient à la tradition italienne. L'erreur est un vigoureux moteur d'invention littéraire et même religieuse, comme le montrent les recherches de Michel Tardieu sur le syncrétisme et celles de Jurgis Baltrusaitis sur les aberrations.

Le baroque apparaît en littérature comme une réponse extrême et un dépassement du rachitisme et la paralysie présumés ou réelles du maniérisme. Nous n'allons pas juger de la justice de la prise de parti baroque, simplement je crois opportun de signaler qu'il n'y pas de baroque que dans la révolte dialectique par rapport à une autre esthétique dont on veut absolument s'en sortir. Ce n'est pas du tout en littérature ce qu'on nous fait voir aux Beaux Arts, le baroque comme une évolution darwinienne et progressive, presque "dans le programme", des successifs progrès du Quattrocento et du Cinquecento...

Quand le baroque fait apparition dans la forme typographique du Wake ce n'est pas en rapport à une quelconque esthétique qui lui serait contemporaine ou immédiate, mais bien par rapport au maniérisme en tant que fait perpétuel. En tant que signifiant de la mort de l'art italien, qui est le vrai traumatisme et le seul traumatisme important de l'artiste cultivé. La suite Florence-Rome-Venise, soit le passage de l'idée à la pure sensualité et finalement à la disparition de toute forme. Le lien qu'on pourrait faire avec une oeuvre trompeusement semblable comme le Tristram Shandy de Sterne mettrait le Wake à un bien bas niveau et dirait assez peu de son ambition poétique.

Et c'est bien la différence entre le roman de l'Antiquité et des romanciers que de la présence de la poésie dans toute écriture "à l'italienne". Les plus gros pavés, les plus gros récits, les sommets de la littérature sont italiens et sont des poèmes.

samedi 6 octobre 2012

Je trouve parmi mes convictions, en marge que la mienne et celle de Joyce même puissent être remises comme écritures de Bouvard et Pécuchet, pour garder le parallèle de Flaubert, la ferme conviction que nous sommes des artistes brut qui font irruption dans une Galaxie Gutenberg médiocrement professionnalisée. Et même que la passion de James Joyce pour les théories de Jung est une compulsion comme celle qui nous fait parfois consommer telle ou telle pacotille pour mettre du fuel à notre motricité écrivante.

Il n'échappe à personne qui soit et honnête et instruit que Jung et ses "théories" reviennent d'une construction du même ordre que la théosophie de Mme. Blavatsky et la plupart des occultistes. De même l'on se devrait de tenir compte que Freud, malgré sa discrétion propre à sa volonté scientifique, avait bien fréquenté les

spirites et cartomanciens parisiens de tendance anarchisante, pour la plupart en tant que gauchistes d'une ascendance mesmerienne bien étrangère aux fumisteries des occultistes morbides à tradition bigote. Et que Jung est bigot. Là se trouve le clivage entre la vraie psychanalyse, dont la neutralité du cadre s'ouvre sur la liberté de l'association et du choix en même temps symptomatique, structurel et propre au transfert, et d'autre part, quant à Jung, la manipulation qui force par la notion d'archétype à suivre un programme délirant de visualisations creuses et des feux de paille. Non ?

*

mardi, 25 septembre 2012

puis...

mercredi, 3 octobre 2012

Soit-dit en passant, pour ce qui est des qualités oraculaires du Wake, que j'ai passé la journée à l'atelier à m'inspirer de phrases isolées pour mes aquarelles. Que j'ai compris l'ivresse de ce langage à travers ma propre recherche de destruction ou de transgression.

L'oracle s'applique d'une manière tellement instantané à la vue de l'inscription du mot et du syntagme chez Joyce qu'il est une sorte de décharge non plus de jouissance intellectuelle mais de plaisir sensuel de l'imagination, en train de former une chimère ou sphinx séduisante et de la dissoudre avant d'être image, pour ainsi dire.

vendredi, 5 octobre 2012

Il y en aurait une part d'ennui à remettre la qualité italienne, pure, simple et expéditivement, aux trois monuments qui sont la Divine Comédie, l'Orlando Furioso et la Jérusalem libérée... on en a déjà un écho dans la Fairie Queene d'Edmund Spenser. Il s'agit de cerner un peu plus fin l'or italien. D'abord par la présence significative en Italie d'un grand poète anglophone comme Ezra Pound, ami de Joyce, qui, semble-t-il, aurait mal reçu le Wake, puis par d'autres ressorts moins académiques que l'automatisme de se

remettre à une oeuvre d'avant-garde comme l'Hebdoméros de Giorgio de Chirico.

Il arrive que je savoure Il Piacere, de Gabriele D'Annunzio en même temps que la lecture au hasard du Wake.

S'il m'arrive de ne pas avoir du mal à faire le raccord entre D'Annunzio et Joyce cela vient donné par une certaine qualité érotique des deux. Il en est de la minutie et de la bonne mémoire dans leur exhibitionnisme sentimental. Il y a chez l'un comme chez l'autre des stratagèmes recherchés pour lever l'autocensure, protocensure du ton qui sait aussi éviter, encore plus que l'ennuyeux Céline, le sensuel Drieu La Rochelle.

Mais la difficulté de la logorrhée illisible de Joyce par rapport au classicisme des autres, Pound compris, vient de que s'il est facile, pour ce qui est d'un répertoire imaginaire clos, de feuilleter la Roma Barocca de Paolo Portoghesi en pensant à D'Annunzio ou encore de voir les femmes mondaines de Van Dongen chez ce dernier et chez Drieu surtout, il est difficile pour moi de me remettre à un quelconque répertoire visuel pour résoudre le Wake. Le Wake, tout comme l'indique son nom de réveil, est un tourbillon d'images qui disparaissent et qui apportent les plus osées des synesthésies.

Nuit du dimanche 7 octobre 2012

Lire des expressions comme « les 400 coups » dans la traduction française du Wake fait mal aux yeux si on a un minimum de respect pour la création originelle. Encore si ça aurait été sur l'Ulysses, on comprendrait vaguement qu'il s'agirait d'une des confidences de la femme de Joyce, en cours d'écriture, sur les débilites des collègues de l'écrivain, mais dans le Wake, qui est une oeuvre italienne, c'est une confidence du traducteur sur son imbécilité à lui.

James S. Atherton, dans son livre "The Books at the Wake. A study of literary allusions in James Joyce's Finnegans Wake" dédie des longs chapitres à la présence structurante de l'Ancien et du Nouveau Testament dans le Wake. Dans ce sens les remarques de D.H.Lawrence dans "Apocalypse" sur l'usage à l'anglaise de la Bible par les prédicateurs et par toute une société tarée depuis la métamorphose industrielle viendraient brouiller la perception en tant que création à l'italienne d'une oeuvre, quoique catholique par son auteur, très proche de la sensibilité protestante.

Ce serait le dispositif de l'oeuvre initiale de l'étape de liberté créatrice de Joyce, son Ulysses, qui viendrait nous mettre sur la piste de son virage vers l'italianisme, de par les soins et les précautions tendues et charnelles de la courtoisie et de par l'émulation des modèles monumentales, y comprise la caricature bien documenté de son entourage littéraire et politique. Mais il n'est pas sans intérêt de vous faire part d'une observation empirique récente à propos de la lecture à l'anglaise faite hier soir dans le métro de Paris. Une femme, sur une rame qui conduit vers la banlieue nord, à une heure tardive, s'assoit en face de moi et échange quelques regards maternels mais fondamentalement courtois et d'un flirt ébauché avec moi. Elle venait visiblement de l'Afrique Noire, bien élégante dans sa tenue comme il est fréquent, et tonique et attirante. Un peu plus âgée que moi. A mon geste de me mettre à l'aise pour la regarder elle esquisse un sourire à peine hautain et balade sa main tapotant des doigts sur un strapontin vide. Je devine qu'elle me réserve une surprise, un dévoilement, peut-être sortira-t-elle un livre de son sac ?

Elle extrait enfin son livre, une bible plastifiée, flexible et un peu usée. Elle inspecte l'index de matières, ostensiblement elle cherche une réponse à une question, faisant un usage oraculaire vaguement africain du Livre Sacré; elle fronce les sourcils, l'index ne semble pas satisfaire son type de question et elle passe un bon moment perplexe feuilletant ces quelques pages, impatiente et méthodique, sans me perdre de vue. Finalement elle semble se satisfaire de quelque chose et elle cherche un passage dans sa

bible, déniche un marqueur fluorescent et au lieu de marquer à mesure qu'elle lit elle marque en jaune citron éclatant toute une demi-page avant même de la lire. Cela est un mécanisme intéressant, non ?

mardi 9 octobre 2012

Il en arrive, tout comme pour l'Apocalypse, emblème de la Bible chrétienne, qui n'admet pas vraiment, malgré la patristique, un commentaire, une tradition talmudique, par exemple, que les littératures du XXe siècle nous sont fréquemment présentées comme des "points de non-retour", tandis que depuis on fait d'elles, que ce soit le déroutant Artaud, le déroutant Joyce ou ceux qui viendront, des valeurs sûres et des lectures rassurantes et accueillantes, tout comme le serait une école idéale, ou l'Eglise. Pourvu que l'on ne s'attarde à les ressortir à contre-sens ou se les approprier sans la cérémonie requise. Elles n'ont presque pas de sens, elles ramènent au noyau sauvage et obscène et toxique ou dissocié du langage, et en conséquence elles doivent être citées comme des marques, comme des stigmates qui, portés sur soi, doivent être remis à une transmission miraculeuse, comme ceux de Saint François.

Ceci serait de la banalité philosophique, ou pire, une sociologie de la méfiance, de la délation des élites, typique du fascisme. Ce qui m'intéresse n'est pas de dévaloriser le Wake mais de embourber bien dans un rapport de lecture le moins aseptique possible, le plus proche possible de sa propre obscénité.

Depuis la tragédie, le Romantisme Noir si bien épinglé par Mario Praz, l'évocation littéraire de la méchanceté maintient sa vigueur. Mais qu'en arrive-t-il dans l'innocence d'une écriture qui est victime d'elle-même, de sa rupture d'avec une forme ? La méchanceté doit se faire cerner en creux, ailleurs que dans le livre, redevenu sacré, non-artistique, du fait que toute forme disruptive est la forme même de l'innocence, le creux à son tour de la méchanceté dont l'homme ne peut que toujours occuper sa tête.

Par le même réflexe qu'une chrétienne noire, africaine, peut souligner des passages de la Bible avant de les lire, même pour les abandonner entre les pages, l'on fait cet usage de la littérature d'avant-garde, un usage magique, qui suggère qu'elle a un sens, un sens si puissant qu'on flirte avec comme avec le risque d'une maladie vénérienne...

vendredi, 12 octobre 2012

La Loi est un fantasme, qui nous rend des fantômes. Parce que la Loi en ce qui concerne le sexe et l'ivresse, pour ce qui est du fantasme, est le pur sadisme. L'amour est par essence fou, fol amour. Et la Loi est aussi écriture, et sa seule condition pour la liberté est l'oracle.

D'avoir acquis des habitudes de lecture décadentes à mesure que l'on s'encanaille dans le hasard, comme une certaine sauvagerie pour ouvrir le livre, permet de ne plus trouver de gêne à entreprendre le Wake comme lecture aussi naturelle que les autres.

En ce sens, les livres pieux qu'on pille pour la débauche, tels ceux de Mme Guyon en chef de liste, ne font qu'accentuer les propensions à se sentir à l'aise dans le Wake. Et cela ne peut m'échapper que je suis en train de dénommer débauche la pitié qui est à la base de tout.

aube du mardi, 16 octobre 2012

6 novembre 2012

Que les femmes de bonne position, tout en me décernant à titre privé une espèce de prix d'excellence, ne veuillent surtout pas enfanter de moi, et que ce soit un délire ou un rêve réservé à celles

qui le Kamasutra désigne comme impures, et non fréquentables, de par l'excessive quantité de leur manigances vénériennes, comporte que souvent le rêve de grossesse soit chez elles à peine frôlé par une étincelle d'innocence. Elles peuvent se faire l'illusion du bonheur, mais à peine esquissée advient le poids de leur passé, de l'abandon, de la détresse de la femme qui doit avorter...

Je n'arrive à être tout à fait comme Pasolini contre l'avortement, mais j'en peux pas m'empêcher de faire le constat de la misère dont cette pratique relève. Misère que l'on serait fou de passer sous la narcose de l'oubli, ou sous l'oubli narcissique, mais qui est révoltante, et je pense que c'était là que la sensibilité de Pasolini avait été touchée. Dire ceci, dans une lecture suspendue du Wake, dans un moment d'inconstance, se rapproche du Wake dans l'exercice de nourrir la bouche d'un avorton cosmique, l'oeuvre littéraire, avortée par le réel, mais inscrite à jamais dans sa propre difformité ou forme singulière.

Je suis tombé sur un beau passage, assez virulent, d'une pièce que je lisais parce que je la sentais proche de la désarticulation du Wake : le *Naked Lunch*, de Burroughs. Elle partage le goût du collage propre à Joyce, le désordre...

Voici, donc :

In Cuernavaca, or was it Taxco ? Jane meets a pimp trombone player and disappears in a cloud of tea smoke. The pimp is one of these vibration and dietary artists - wich is a mean he degrades the female sex by forcing his chicks to swallow all this shit. He was continuallly enlarging his theories... he would quiz a chick and

threaten to walk out if she haven't memorized every nuance of his latest assault in logic and the human image.

"Now, baby. I got it here to give. But if you won't receive it there's just nothing I can do."

He was a ritual tea smoker and very puritanical about junk the way some teaheads are. He claimed tea put him in touch with supra blue gravitational fields. He had ideas on every subject : what kind of underwear was healthy, when to drink water, and how to wipe your ass. (...)"

Un morceau comme-ça équivaut parfois au même esprit ignée du Wake, acide et proche des secousses d'un vomissement. Le lire pour moi c'est vomir le pus et la pourriture qui emplissent ma personne, me faire chier, quoi, et pour du bien. Tout comme la colère et les scènes d'une maîtresse inmaîtrissable, d'une dominatrice dont on craint qu'elle nous amènera à vivre la vie en faisant un profil de plus en plus bas, et en tirant une sorte de souillure jouissive de là, une jouissance.

lundi, 12 novembre 2012

C'est elle l'artiste. Ce serait l'énoncé d'un art de la prostitution et les artistes savent que leur condition n'en est pas loin de celle des prostituées. Courtisanes diraient ceux qui parlent à table. Pour ma part je passe mon temps accroupi, prêt à rebondir, comme au Sud ou en Orient ou en prison. Et sinon à présent, forcé de tenir le clavier, sur un tas de livres d'art.

On voit bien que mon inconscient est riche en expressions libidinales, puisque j'aurai pu penser, pour jeter la suspicion sur l'art, à d'autres manigances, d'autres fantasmes... la drogue, par exemple, matière vivante, plaisir interdit qui tue et qui circule dans l'ombre.

Ou dire que la condition d'artiste est semblable à la syphilis. Moins l'on sait sur soi-même, soit sur le monde, mieux on mémorise les codes, la dharma, la correcte conduite du samouraï.

J'arrive dans un petit appartement au jolis meubles démodés, et complètement déjantés. Les ampoules ne marchent pas, des tas de vêtements de mode et de câbles encombrent le lit, l'espace en général. Rien ne marche à la salle de bain, ni la lumière ni la chasse d'eau, ni la chaudière qui évacue goutte à goutte à travers une trompe de tissu sur le wc. La douche froide est tout dans cet espace, celle qui purifie, celle qui sert à boire, celle qui lave les assiettes sur les brosses à dents.

jeudi, 6 décembre 2012

Je transcris les notes du cahier :

23-11-12 Il arrive que nous devions poursuivre nos buts. Et que le premier énoncé était d'en signaler un double, voire triple, but. Cela veut dire qu'il y a celui de l'essai ou de l'apologie, signalé dans l'avant-propos, de faire le bruit d'une canonisation de la fiction, de la poésie, mais qu'il faut ajouter l'exercice à double tranchant d'une "sors dantiana" personnelle. Soit pour dire les deux buts en supplément qui nous fournit la voie expérimentale d'un essai sur Dante, celui de la répétition à titre personnel de la subjectivité de

Dante, c'est à dire la "prière d'insérer" un récit autobiographique à titre de registre, de journal, et celui de la pratique oraculaire, d'ouverture, à travers Dante, de toute une série de livres, tout comme dans la *Vita Nuova*, à un moment donné, Dante se pose l'opportunité d'énumérer une quantité considérable de belles femmes de Florence, de faire, en prenant pour appui l'amour d'une femme, le catalogue d'une chaîne de femmes semblables dans leur adéquation à l'amour de Dante.

24-11-12 Malgré que je me sois servi de la technologie contemporaine pour rendre lisible de manière immédiate et pour ainsi dire universelle l'écriture en cours de cet essai, comme si d'un feuilleton en était, je n'ai pas pensé ou je n'ai pas voulu penser à me servir de ces mêmes dispositifs pour l'étude ou pour la vérification. J'ai une croyance qui aujourd'hui pourrait sembler superstitieuse dans les mérites de la mémoire et un attachement qui pourrait sembler fétichiste aux livres traditionnels, auxquels nous guident l'effort et une intuition déposée. C'est ainsi que jusqu'à peu de jours je n'ai pas pensé à compiler une bibliographie numérique de Dante. Jusqu'à hier soir exactement. A présent, donc, je dispose du texte immatériel de *Il Convivio* et la *Vita Nuova*. Des deux, j'en était au fait de l'existence, ayant possédé en Espagne, et laissé là-bas, une édition bilingue de la *Vita Nuova*, et, pour *Il Convivio*, en cours d'écriture pour mes premières notes sur la *Commedia*, ayant eu la chance de me le faire montrer par Claude Maillard dans une vieille édition, à son cabinet. Bizarrement, malgré que je mettais en raccord des textes disparates, je ne me suis pas senti concerné par ces deux ouvrages de Dante. Considérant peut-être ennuyeux un emprunt d'un de ces livres de la part de mon analyste, je donnais sur eux en lapsus, en

creux, m'accrochant à une suffisance de l'oeuvre majeure qui est la *Commedia*, que je possédais en plusieurs langues, dont l'originale.

Claude Maillard, avec modestie, me montrait d'une séance à autre l'édition française de *Il Convivio*, et dans mon lapsus je venais couvrir le transfert de ces longues séances rue de Seine d'une sorte de mépris enfantin. Me protégeais-je de l'impureté ou de l'excès de pureté, la circoncision? Oui, parce que la contrainte ressentie par moi depuis le début de mon analyse parisienne, ayant eu déjà une analyse espagnole, était le besoin d'une appartenance qui ne pouvait être autre que la judéité, et parce que je jugeais niaise et béate la complaisance avec laquelle j'entendais raconter des récits de conversion religieuse et circoncision comme aboutissement de cure. Que cela ait peut-être malgré moi ôté à Dante, tel un prépuce, tout ce qui ne soit le pur et propre chef-d'oeuvre...

25-11-12 Je dilate sur un cahier depuis plusieurs jours l'écriture sur ordinateur, qui était si facile, si compulsive auparavant. Je voyage en bus dans la nuit, un trajet qui me semble désolé, couvert par le mélange de ma phobie de l'obscurité céleste et la lampe à gaz de l'olanzapine, et de ma dose d'anxiolytique. Je feuillette l'Histoire de la littérature anglaise de Legouis et Cazamian. Elle est amusante, leur prose à propos des premiers textes chrétiens en anglo-saxon. Ils donnent à remarquer comment les auteurs de paraphrases bibliques adoptent l'identité juive naïvement, d'une manière fantasque et personnelle, nordique. Je pense qu'on peut étendre à toute manifestation gothique ce trait, et la manière de Dante est gothique dans sa chair. On en est dans l'adoption de l'identité tout comme Dante adopte Béatrice pour dame de ses pensées, pour muse mutique, à laquelle l'on appose les mots. La

prochaine lecture des textes de Dante m'apparaît liée à ce déplacement en bus, conséquente.

(suite du 6 décembre)

le capre, state rapide e proterve
sovra le cime avante che sien pranse,
tacite a l'ombra, mentre che 'l sol ferve,
guardate dal pastor, che 'n su la verga
poggiato s'è e lor di posa serve;

On peut comprendre le pari d'Ossip Mandelstam dans son *Entretien sur Dante* où le poète russe associe l'esprit dantesque à la rapidité des idées, tout en nous attachant visuellement à l'italien couché par écrit qui semble soumit par se souffle rapide à la dislocation des mots par rapport à leur distribution, de manière qu'on peut ressentir qu'un atome de texte est partagé par une fin de mot d'un autre et la première moitié d'un autre mot qui poursuit quelque part...

En soumettant l'astérisme, ici, du Zodiaque dans le Purgatoire à l'animation proprement poétique d'un idylle, d'une scènette, de l'anecdote qui n'en est que simulacre, Dante nous fait comprendre que le signe de la Vie, inscrit dans une région en pénitence du Ciel, pas encore dans le Paradis, a besoin qu'on le commente. Du commentaire d'un regard, d'un constat en "streaming", en chemin des chèvres. Les chèvres, ici, sont-elles plus les mots que les lettres, les unes sur les autres à tour de rôle. Mais, qu'en adviendra quand les commentaires verseront sur le Paradis-même.

lundi, 10 décembre 2012

Le summum du plaisir c'est les fesses; classicisme bourgeois dans son meilleur cru, une fois dépassée la tendance publicitaire, petite-bourgeoise, du voyeurisme des seins, gonflées prémices de la nudité. Le con et sa beauté restent un vestige d'une aristocratie qui nous est donnée par la grâce à des moments choisis de la vie, qui est rare comme l'excellence.

Comme les fesses, le marbre, beauté polie, blanche et grise, chair fondante de la pierre. Le marbre pour ne pas être regardé par derrière se fait cul de femme, c'est ainsi qu'il nous dérobe des pierres plus anciennes, molles ou dures, gypse, terre, obsidienne.

Il n'y a lieu que des pierres dans la voûte étoilée du Paradis, l'on contemple, et le juif, le noir ou le nordique que l'on puisse être se trouvent dans le baiser de l'univers, dans sa minérale et pulsante matrice, dans l'âme dans son état natif. Avant le dressage. Avant la définition et la personnalité, dans la bouche de l'autre, dans son ventre, sa langue, sa maladie...

Après l'âge des rouleaux, l'âge des codex est aussi finie, et de même qu'au codex le rouleau lui est étranger, notre mémoire se trouve en intrusion désormais dans l'avenir de nos rêves, déjà faisant partie d'Aquarius. L'univers se roulait, puis se dépliait, puis, dans sa nonchalance d'odalisque, il entreprend un autre allant, il se déverse, il décharge, il douche notre masque de son secret. Il est une immersion chromatique, il nous entoure, nous accueille et nous reçoit nous léchant de partout. Stérile et fécondateur, comme de l'eau minérale, il est comparable aux préliminaires avancés, au 69.

jeudi, 13 décembre 2012

L'extase étant tellement présent dans l'Islam, le sort de Muhammad dans le poème de Dante a scandalisé des fanatiques à la pensée étroite, qui en ont profané, aux années 70, je crois, sa tombe à Ravenne. Ses dépouilles ont été traitées comme ses rimes ont traité celles du Prophète.

Le rendu de la boucle jusqu'à ce qu'a été notre siècle est vertigineux. Un monde où les morts, les prophètes, les fictions datées, se raniment et opèrent depuis le Réel, depuis le présent inéluctable, le seul temps inéluctable - si c'est du passé c'est du présent, et si avenir il y a, c'est parce que c'est du présent.

Et si les accomplisseurs, les intégristes, n'étaient d'autres que d'allègres gaillards, universitaires cinglés par les partys et la musique rock en arabe, véritables artistes d'un autre Printemps Arabe beaucoup plus onirique... et qu'un miracle s'opère, Dante prenant le corps d'un ectoplasme multicolore qui s'adresse à eux réveillé par la chatouille du vivant, se mettant à rimer prenant une chaise vomissant la terre avalée et se rinçant les dents sur le livre ouvert...

note de 2014 : c'est plus ou moins ce qui s'est passé à cette période, j'ai été un fantôme. J'ai perdu beaucoup de dents, ce qui fait manger vite et parler confus, j'ai développé une presbytie qui me rend presque aveugle, j'ai circulé à Paris, vers la banlieue nord, et retour, toujours à des heures nocturnes, ou à l'ouverture vers cinq heures du matin, chargé de sacs en plastique avec un mélange de livres sales, débris incompréhensibles, et vêtements mal rangés,

moi-même présentant l'habit de clochard dont à peine je parviens à me détacher.

Nick Toshes affirme qu'il y a plus de touristes que de florentins à Florence, hantée par un seul visage, le profil en solipsisme de Dante. Le Paradis piétiné par les cochons, pour le patriote, mais tout cela est aliénation. J'imagine la nudité des seigneurs français et anglais à Almeria aux années 70. Je voudrais peindre ces jeunes de la haute et moyenne bourgeoisie devenus en même temps prophètes de la libération et seigneurs féodaux de leur archaïque séjour espagnol, encore sous dictature, paysan et endolori. Le nudisme introduisait une force plus efficace que la violence brute, le désir. Par là ils étaient des rois et par leur miraculeux argent et leur savoir imitatif.

J'aurais besoin d'amis qui veuillent poser et apporter le jeu chorégraphique pour plusieurs variations sur le nudisme à Almeria, mais reproduit en "tableau vivant" à mon atelier. J'aurais droit à une composition triangulaire, le couple de français, Roi et Reine, plus un vendeur de homards, fruit de mer que je compte m'appliquer à étudier et à peindre sur cette composition.

On m'a dit qu'on trouve des homards en cire ou en plastique très ressemblants et fidèles. Je songeais à me procurer un vrai homard et le peindre sur la toile avant qu'il ne décompose. Ce serait le début et le centre de gravité d'une composition de trois ou quatre figures. Le couple de touristes, elle nue, ornée de bijoux très modernes, lui et elle portant des chapeaux de paille "Pamela" et le vendeur de homards peut-être en couple avec une espagnole très flamenca. Ou très Penélope Cruz...

Un vrai labyrinthe pour représenter l'intensité ambivalente du présent en tant que Paradis agnostique, sceptique, bouddhique, toxique et tragique. Ou en inversant l'ordre, Paradis tragique, toxique, bouddhique, sceptique et agnostique... Trois ou quatre personnages, alors. Je tourne autour d'un simulacre mental. Mes couleurs d'aquarelle me trompent un peu, ayant travaillé toute la journée sur un cycle klossowskien. Le livre de F.Tonnerre, je l'appelle. Le peintre autour de qui se tisse la fiction de Roberte, présent en tant qu'allusion dans les adaptations aussi bien de Zucca que de Ruiz.

Capitolo IX

Tornando al proposito, dico che in questo verso che comincia: *Trova contrario tal che lo distrugge*, intendo manifestare quello che dentro a me l'an ima mia ragionava, cioè l'antico pensiero contra lo nuovo. E prima brevemente manifesto la cagione del suo lamentevole parlare, quando dico: *Trova contrario tal che lo distrugge L'umil pensiero, che parlar mi sole D'un'angela che 'n cielo è coronata*.

Il s'agit de *Il convivio*. En revenant sur ce sublime vide du *Paradis* dessiné par Botticelli, on se dit que c'est ce livre là et non pas la *Commedia* que le peintre illustre, c'est le Dante presque augustinien, à la profusion des manuscrits désordonnés de Plotin, aux soucis de ambigüité bien articulée, si l'on se permet un solécisme, de Plutarque...

Botticelli, se dit le critique, et son dit est la crise du texte, le son d'une botte et d'un diminutif ou un pluriel du Ciel. La ritournelle.

Que faire du peintre ? On dit que Renoir, malgré l'harmonie et la douceur gourmande de ses nus et portraits, était nerveux et presque complexé, qu'il farfouillait le mieux qu'il pouvait, méfiant de lui-même. Et je prolonge la nuit dans une non-lecture, une fuite du livre par le clavier, une ekphrasis.

Jeudi, 30 mai, 2013

Joséphine me disait hier soir ou bien ce matin avec le café qu'elle se demandait pourquoi Artaud, qui était enfermé pour fou, était moins difficile à comprendre dans son écriture que Joyce, qui vivait une vie courante. Elle mettait des nuances, elle ou moi, nous disions que ce qui avait fait interdire l'*Ulysse*, le livre le plus célébré de Joyce, aux USA par la censure c'était la provocation et l'obscénité, tandis que le Joyce le plus inintelligible était celui du *Wake*, et qu'Artaud aurait pu être classé comme fou par des critères plus ou moins propres à la répression des années 30.

Elle m'a avancé une réponse donnée par une psychologue. On est arrivés, en faisant durer le petit-déjeuner, à ce que c'était une réponse simpliste et réductrice. Ce serait à formuler comme quoi Joyce aurait réussi à mettre sa folie dans ses livres, tandis qu'Artaud n'aurait pu la mettre dans ses livres et serait devenu vraiment fou. On oublie là que si même fou, Artaud nous parle d'une philosophie fondamentale c'est que sa folie était superficielle ou névrotique.

Déjà à l'atelier, fuyant la routine dans la solitude, je prends, pour chercher un clon de Joyce, dans le modèle "folie dans les livres, normalité extérieure", face au modèle "folie, mais livres sérieux",

le volume de *Imaginations*, de William Carlos Williams et les *Cantos* de Pound. C'est parce que la vie de Pound a été nettement plus folle que celle de Williams.

Such painting as that of Juan Gris, coming after the impressionists, the expressionists, Cézanne - and dealing severe strokes as well to the expressionists as to the impressionists group-points forward to what will prove the greatest painting yet produced.

William Carlos Williams

Selon lui le cubisme serait beau pour être glacial ? Non, pas encore, cela vient dans la tête acculturée de l'art contemporain. Mais bien que les idées de Williams pourraient être celles d'Artaud, son expression n'est que plus médiocre, confuse, moins importante pour la séduction à venir... Du moins pour le lecteur que je suis.

La question de l'inintelligibilité de Joyce est la même, c'est un autre degré de sa provocation d'avant-garde bourgeoise dans l'*Ulysse*, que celui du *Wake*. Ce n'est pas sans raison que Joyce a finalement été répudié par Pound.

Comme quoi la valeur du sinto...

Joséphine, l'orthographe lacanienne pour le symptôme propre aux livres de James Joyce, peux-tu me la rappeler? Je suis en train de rédiger mon Wake (je n'ai pas les Séminaires de Lacan)

(écrit à la main deux fois)

Bon, reprenons notre dénigration. Comme quoi la valeur du sinthome n'est pas tellement l'excellence mais celle d'un médicament thérapeutique courant, d'ordre esthétique, mais à la portée de tous... Je crois que c'est l'élément clé pour comprendre les Classiques, Dante, Cervantes, Joyce, ou Lawrence Sterne, William Carlos Williams, quoi. Que ce soit intelligible ou pas, provocateur ou pas, c'est l'usage thérapeutique de l'écriture en fin de comptes. Son succès n'est qu'un hasard. Un accident.

Cela revient à dire qu'il y aura toujours des textes, des ouvrages, méconnus. Et, avec eux, des pensées qui passeront à l'oubli sans pour autant le mériter aucunement.

Assumer cela, et chercher dans la folie à ne pas rendre plus grave la souffrance de celui qui souhaite une écoute, c'est la tâche de notre curiosité en tant que vertu, le désir de savoir dépourvu de mesquinerie, et pourvu d'un je-ne-sais-quoi chimérique. Alternance chez nous, donc, de fertilité et d'onanisme. Pas forcément différents des animaux, parce que la loi de ce bas-monde prévoit aussi la perversion, comme l'a observé froidement le Marquis de Sade.

Remontons au dimanche 12 mai de cette année :

J'avais trouvé drôle que mes tableaux explicites (jamais copiés - sauf dans un cas où le photographe avait été moi-même - mais faits d'après nature ou de mémoire) pour les femmes dont je me suis vu entouré dans la vie, étaient défendables à condition de dire toujours : "ce n'est pas de la pornographie, mais de l'érotisme". J'ai eu depuis la sensation d'être un curieux caniche peintre, plutôt que

le singe qui n'importe quel peintre se doit d'être. Mon expo sur la tauromachie, rue du Pont Louis-Philippe, au siège du Parti Communiste, m'a valu, pour tout scandale et tout sulfureux, d'avoir une discussion avec une écolo anglaise, qui m'attribuait un penchant pour la cruauté, c'est mieux que rien.

Les modes de sublimation... j'en voudrais savoir si l'auteur pourrait envisager d'écrire depuis ce programme. Pierre Klossowski en avait sa réflexion sur ce qu'il appelait, en utilisant un terme théologique, la *delectatio morosa*.

puis mardi 14 mai 1013

Pendant que j'expliquais à Berthe ce qui m'avait été dit par l'équipe d'accueil de l'Hôpital Psy, le taxi a percuté fortement un pot de terre en marbre de la Mairie de Paris.

Je reste avec une certaine soif d'enfermement, un réflexe bien bizarre, à cause de mon passage à l'acte dimanche à la galerie, quand j'ai expulsé un monsieur de manière non seulement irrationnelle mais complètement déplacée quant à ce que je pense que je suis.

Je lui ai parlé en anglais et il m'en a répondu : I love bull-fighting, I love photo, but I don't love you. Cela a commencé à me calmer et lui a permis de sortir. Je reste devant un énigme.

J'ai exprimé mon souhait à l'équipe d'accueil de demander des excuses à cet inconnu. Ils m'ont expliqué que mon passage à l'acte était une phobie spécifique... de substitution ? en tout cas le mot substitution me revient, et le mythe du sacrifice d'Isaac par Abraham et aussi ma peur innée de faire du mal aux femmes, conduisant à des réflexions masochistes.

Je me sentais menacé à plein d'égards et jusqu'à un degré insupportable par la même femme qui avait fait sauter mon compte de vidéo-performances, de manière vraiment machiavélique. Quoi dire ? on m'a conseillé de parler à la police, mais je sens que depuis que je suis venu en France je suis entré dans le royaume du mensonge, tout en attendant la lumière. Mon récit ne tiendrait vraiment pas, il n'y aurait que ma peur. Ma peur du franco-français et davantage.

Tout devient soudainement intouchable, pour la dictée de mes mains devant l'écran et la citation suivante que je trouve sur le mur d'Arthur-Louis Cingualte pourrait fermer ce court exposé :

"Un film projeté sur la neige : les oscillations cardiaques de Lénine agonisant."

J-J Schuhl, in "Telex n°1"

revenons à aujourd'hui, jeudi 30 mai 2013

Louis Sixteenth was a fool

The King of Spain was a fool, the King of Naples a fool

they despatched two courriers weekly to tell each other, over a thousand miles

what they had killed... The King of Sardinia
was, like all the Bourbons, a fool, the
Portuguese Queen a Braganza and therefore by nature an idiot,
The sucessor to Frederic of Prussia, a mere hog
in body and mind, Gustavus and Joseph of Austria
were as you know really crazy, and George 3d was in
a straight waistcoat,

there remained none but old Catherine, too lately picked up.....
by wich we are in the constant practice of changing the
characters and propensities of the animals we raise for
our purposes....

a guisa de leon

The cannibals of Europe are eating another again

quando si posa.

Ezra Pound

Mon expo sur la tauromachie, rue du Pont Louis-Philippe, au siège du Parti Communiste, m'a valu, pour tout scandale et tout sulfureux, d'avoir une discussion avec une écolo anglaise, qui m'attribuait un penchant pour la cruauté, c'est mieux que rien.

Je lui ai parlé dans ma tauromachie intérieure du rôle de lien social du sacrifice, et que c'était parce qu'on mangeait comme ça le taureau que l'on ne mangeait pas les hommes, que la violence restait suspendue, comme dans le sacrifice d'Abraham.

Il était état aussi du fait qu'en Espagne c'était fréquent d'être végétarien chez les jeunes, même si en tant que modernes ils allaient aux corridas ou aux matanzas du porc dans les villages. Je voulais lui parler d'une amie à moi qui ne mangeait pas de viande mais ses propres poulets dont elle avait à peine une dizaine.

lundi 8 juillet 2013

Bon, je crois que pour ce qui est de ma croyance sporadique en la magie, constitutive de l'arrière plan de mon métier de peintre, elle

peut sembler dérisoire et même anaphrodisiaque, mais qui ait senti comme moi la fantaisie sexuel dans un rapport à l'Antiquité, avec le Satyricon et l'Ane d'or, doit avouer avec moi que malgré l'apparence ridicule, l'aveu du charme, du moins, serait ridicule, il se passe mieux que si l'on veut trouver du sexuel dans une modernité homogène.

Passées les journées de panique je reste à présent perplexe, comme si je me voyais du coup autorisé d'une nouvelle écriture... Ce que serait un échec et mat est vécu comme la volupté du pendu, dont Klossowski a si consciencieusement élaboré d'une oeuvre à une autre (à commencer par Le Baphomet) les possibilités d'une interprétation. L'oubli en est évoqué, ainsi, je crois, que le silence et la mensonge pour condition.

Patience Tison me dit souvent que son grand-père (Pierre Klossowski) donnait pour perdue toute possibilité de trouver un interlocuteur en égard de quelques uns de ses textes. Il se revendique du solecisme et de l'idiotisme, là où à mon avis Lyotard aurait parlé d'opacité et Severo Sarduy aurait opposé le livre physique, avec ses pages imprimés d'une manière ou d'une toute autre.

Je provoquais Joséphine lui disant que La littérature et le mal de Georges Bataille était ampoulé depuis le début et qu'il ne faisait étalage que de présomptions, ce que je savais faux mais irritant.

mercredi 10 juillet 2013

Le simple fait d'écrire ce que pour d'autres c'est une incubation (ou succubation) fantasmatique, nous met à la tête des projections des même pas lecteurs, de ceux qui ont entendu commères dire de nous, de ceux qui ont des oreilles de commère pour quelque bout de phrase, et nos peurs aussi, qui ont des oreilles à télescopage.

vendredi 12 juillet 2013, depuis l'aube

Une Divine Comédie, pour être futuriste ou XXI^e siècle, devrait d'être communiabale, tel que suggéré par le projet dantesque dans son énoncé. Quand je fais ceci, texte, essai, journal intime, cahier dantesque... en sachant que l'archive peut se multiplier au minimum, en dessous du livre et en dessus du manuscrit sur parchemin, et à l'infini, je fais en le sachant une substance qui va être en même temps corps, dans l'actualisation de la virtualité.

Mon livre d'artiste en fait de même avec l'ajout des possibles avatars du collage en processus, par l'addition de matières (les offrandes) qui peuvent se dégrader, tel le tabac, le sperme, le lait, et autres.

C'est une communion dans le futur aussi par la matérialisation de la providence, par ce que Jorge Luis Borges appelait "la loteria de Babel". Pour pouvoir nous soustraire au technique dans l'évocation de l'idée nous dirons que le miracle du réel sera quant au livre le manque de liberté propre au Paradis, comme me faisait voir Joséphine.

La seule révolte ou libre arbitre devant cet ordre angélique de la technique sera la réalisation personnelle, mais là viendra s'établir, comme dans les mondes décrits par la Commedia, une hiérarchie fatale et à son tour mécanique, même l'inactivité n'échappera plus à cette aliénation et cette violence.

plus tard

Je me disais, métaphysiquement, le résumé plus prégnant à l'occasion serait pour l'enfer le sort des disparus d'Argentine, rapt, tortures, ultimatum médical, vol en bombardier, chute dans le vide, chute aux profondeurs de la mer.

Dans l'abside du rapt, il y aurait les soldats infernaux, les chiens de garde, mais aussi la bouche de Moloch du virtuel, du social éclaté qui nous mâche indistinctement. Dans l'abside des tortures le fantasme. Ce qui peut être multiple, sinon. Dans celui de l'ultimatum médical nos corps face la technique abstraite, mystifiée, de la science et de ses ministres. Le vol du bombardier est notre Charon, toute navette du réel est potentiellement un outil de guerre. Le mal serait une guerre déclaré au bien ? Du fait révolutionnaire ? Chute dans le vide. Le bouddhisme doit servir néanmoins pour quelque chose. Enfin nous sommes transportés dans le liquide, nous liquéfions sous pression, sous essoufflement et vertige, vomissure, sodomie traumatique...

Si on voulait sortir un corollaire dantesque ou thomiste (contre-thomiste ou post-thomiste serait le mot) à cette désignation de l'Argentine sous la dictature comme la perfection infernale, ce serait aujourd'hui de poser la question du pourquoi d'un Pape qui à été un auxiliaire de cet Enfer...

lundi 15 juillet 2013

Que la prise en charge, que ce soit en urgence, didactique, en analyse ou à l'extrême au bordel ou en mariage, couple, etc. est une mise à plat du Passée s'avère depuis longtemps une thèse fautive.

De même que tous nous devons d'une connaissance historique de notre époque, ainsi va de nos amis, collectionneurs et partenaires amoureux. Et j'oublie nos disciples, etc. En tout, et toujours, l'écriture et la mémoire s'imposent, nous sommes tous des artistes etc. Il faut se souvenir de ce qui a déjà été vécu et aussi collectivement.

Il est vrai que si mensonge moyenne tout un cassier judiciaire peut nous être non seulement escamoté, mais encore, endossé.

Comment prendre soin dans l'incertain et l'aveuglement fondamental de notre vocation, de choses nécessaires pour respirer telles l'amour, la confiance, la paix ? Pour cela le raffinement est la seule cure, et la volupté la diète la plus "sensée".

Cette vision alexandrine et molle de nos responsabilités dans leur plus intime nudité correspond au besoin que nous avons tous et toutes de nous abriter de l'intempérie et de la catastrophe.

Dante lui même s'exerce à la modification, comme Flaubert ou Butor ou encore si on peut présumer... Pierre Klossowski.

Dante donc en écrit un monument pour lequel il peut pas pencher de manière absolue, puis qu'il écrit toujours, et il a donc dans ses oeuvres une *Divina Commedia* et un *Convivio*.

Que l'on ne puisse contester la racine italienne de Butor et Klossowski, on me demanderait : d'où sortez vous Flaubert ? Et ce que Flaubert étant la médiocrité en effigie a fait pour le dantesque semblerait nul, mais je crois qu'il est dantesque tout comme Dante était médiocre.

mardi, 16 juillet 2013

à vide, puis : résumé 2e moitié de juillet

Mélusine étant descendue à Tarascon pour jouer des strip-tease dans un château, je prends le train pour l'accompagner. Il n'y a forêt ou jungle sans ses nuits chimiques, ses cubicula, ses morts de singe. N'empêche que j'étais là bas, à la ville attardée de Tarascon, en compagnie d'une diva, qui distribue ses prospectus comme des gages platoniques, depuis le poste de bouderie d'une terrasse. Les personnes magnétisées ne pouvaient que courir prendre ce qu'on leur tendait, sachant unique l'instant... Les dernières photos de mon ex arrachées de mes livres de collages dans une nuit de rage (j'avais déjà découpé au ciseau les premières). Les raisons sont dans la journée qui précède et qui a été spécialement électrique. Nous avons parcouru Tarascon en distribuant des invitations et en essuyant le mépris des ignares et des éternels sycophantes du terroir. Nous sommes passés à l'amertume, plutôt moi, qui me suis mis à me plaindre que je voulais m'allonger quelque part. Puis dans une surenchère de reproches nos délires (phobiques les miens et plus tenaces) ont fait

qu'on se parle au milieu de la multitude et dans les ruelles citadines en haussant de plus en plus la voix. Elle se défendait des fantasmes que j'avais affiché auparavant partout sur la Toile à son sujet. Elle me fait passer de fil en aiguille. "Qu'est-ce qui te fait peur de moi ? Dis-le si tu es un homme". Puis je lui rappelle la mise en parallèle - suivie d'une longue description d'une mise à mort - de ses *amis* dans le milieu des *films de mise à mort réelle* et une prémonition macabre et délirante sur mon fils, qui me pesait lourde sur le coeur. Elle a tapé sa tête furieusement contre un mur, me fixant nonobstant du regard, la mâchoire serrée, et renouvelant par la violence de son geste propre à un soldat fou la violence de la menace originelle. Papesse, elle était aussi figure de dansante classique qui déclame des plaintes. L'orage a éclaté, la pluie était comme un mur qui nous murait dans une irrespirable épuration. Elle disait que c'était impossible qu'elle soit comme je la voyais dans mes cauchemars - c'est à dire, que sous prétexte psychanalytique elle était la maquerelle des pervers - et me disant : "c'est ça que tu veux de moi ?" ses mains ont lacéré sa gorge et sa poitrine, faisant de longues griffures, c'était trop tard pour prendre le bus pour la banlieue campagnarde et on s'est trouvés sous les murailles liquides aux portes massives de la dure muraille de la ville, la route devant nous. L'eau tiède... la tempête de canicule coulait lourdement de nous. On n'y voyait que l'eau éclairée par les lampadaires et les éclairs tombants. J'ai crié, elle aussi et j'ai appelé ma psychanalyste, laissant un récit précipité sur son répondeur, puis les pompiers. J'ai raconté aux pompiers que j'aimais Mélusine et ils m'ont demandé de passer le mobile pour voir qu'est ce qu'elle avait à redire. Elle leur a raconté un rêve, point de départ de mes phobies. Ils ne voulaient pas venir nous marier. Je disais que je n'étais pas sûr duquel des deux avait besoin de l'écoute d'un psychiatre, elle ou moi, mais j'ai insisté que

c'était un cas désespéré. Le pompier au bout du téléphone, captieux, me demanda si c'était pas un transport gratuit que j'étais en train de demander et a raccroché. Elle a disparu et au bout de quelques éclairs elle est réapparue entre les rideaux lourds de pluie, sans me regarder. Ses fesses étaient courbées comme une croupe à cause de ses hauts talons sexy. Son regard perdu (et fixe), sous la mascara, dans la pluie illuminée, par dixièmes de seconde à peine, semblait aussi guidé par les talons. Je l'ai suivie. Puis on était à l'extérieur, sur le pont, et des dames passaient en courant chercher refuge à qui on a demandé d'être juges de notre litige. Le rêve a été raconté encore, aux dames pressées, comme à des mères, mais inconnues, ce qui selon les kabbalistes le dilue et le rend anodin. Les dames nous questionnaient, surprises par notre histoire bizarre. Puis nous nous sommes mis à marcher sous les éclairs qui parfois tombaient à nos pieds, on ressentait leur décharge dans les jambes. Assourdissant. Mélusine dira ultérieurement que les griffures qu'elle s'était faites dans la poitrine avec ses ongles avaient attiré la foudre et déclenché l'orage, que cela avait été un acte de chaman. Elle fera plus tard des griffures dans mon flanc quand je me dénuderai et les jours qui suivent, voyant qu'elles restent et ne disparaissent pas, elle dira que ma peau « marque bien », sur un ton qui m'inquiètera. Les routes de campagne étaient noires et indiscernables, nous marchions avec l'eau jusqu'aux chevilles et plus haut, et nous prenions des intonations audibles dans nos répliques. C'est pareil notre folle balade sous les éclairs au jour où Mélusine a appelé les pompiers parce que j'avais pris beaucoup de codéine et je restait silencieux. Les pompiers m'ont amené à l'Hôpital Tenon et j'ai été toute la journée sous perfusion. Aussi, sortis de l'hôpital nous avons marché en zigzag, en partie, pour moi, à cause que j'avais la

diarrhée et que j'étais fortement en dyskinésie. Nous avons pris le tramway et je chantais à voix basse

If you

take the A train...

Nous n'en avons que l'électricité du tonnerre pour alimenter nos voix et nous étions de très bizarres raisonneurs hors contexte. Arrivés au manoir, la nuit avancée jusqu'à presque l'aube, j'ai reçu sur mes flancs les traces des ongles de Mélusine, et elle a vu pieuse, le matin, qu'elles cicatrisent plus tard pour moi, tandis que dans sa poitrine opulente et blanche elles rajeunissent la peau comme les sacrifices de la comtesse sanglante.

J'ai eu la veille du départ un échange de coups avec un colocataire, qui sentant ma main plantée sur son visage le ridant comme un fruit pourri, une fois revenu à soi, m'a répondu d'une gifle violente en envoyant mes lunettes par la fenêtre. Mélusine a appelé les flics qui sont venus. Je me suis à peine aperçu qu'elle a pris le devant car elle avait chauffé l'ambiance et préparé la dispute, et que moi j'allais appeler la police moi-même sinon et ça aurait été différent - mais ça m'a arrangé parce que je ne savais même pas l'adresse où nous nous trouvions. Il a proféré de menaces, comme quoi il allait me chercher à Paris. Aussi il disait qu'il reviendrait la nuit tombée - c'était la dernière nuit à Tarascon pour tout le monde et il devait partir avant. J'ai noté son nom complet sur un collage et j'ai réalisé que le visage du colocataire était celui du Christ.

Mois d'août je fais des pistes sonores avec ***, des photos, des collages.

Mois de septembre même activité.

29 octobre, 2013

Traversée d'écarlate et de joie, la tournure d'une nuit de travail repris d'écriture, l'ivresse du livre, et la dictée nouvelle de la part de ***, avec laquelle j'ai travaillé sur des projets présentés à la S.A.C.D., me stimulent à passer de la lecture du Wake propre à Lacan à l'optique particulière au monde anglophone.

Il m'intéresse de surprendre les joyciens et Joyce même dans leur rapport aux bibliothèques, à leurs répertoires de livres, tout comme dans l'étude de James S. Atherton. Je l'ai acheté, son essai, physiquement à la librairie Shakespeare and Co. en face de Notre Dame. Ce jour fut le jour de mon avant-dernier anniversaire. La psychose à mon avis lierait par association Joyce à Nerval, par exemple, si Joyce ne fusse pas présenté comme étranger à la tradition française. Je serais moi-même lié à Joyce depuis le même poste dans la psychose-névrose que Nerval. Le périlleux de se placer au centre de tout, de respirer l'ambrosie d'une analyse qui frise la magie, qui se passe onirique-ment, au bord d'une falaise méthodologique.

Pourquoi j'éprouve un tel rejet des polars que lit ma tante ? La réponse me lie au zèle avec lequel les premiers chrétiens refusaient le théâtre et le spectacle en général ou les icônes plus tard, le refus du mensonge nous enferme dans une vérité bien désespérante. Le roman se doit de puiser ses forces dans ce désespoir. Si l'exigence de vérité n'est plus tendue, il n'y a pas de forme romanesque, mais un flux où l'imaginaire se rend de plus en plus délétère, comme il arrive pour la plupart des best-sellers policiers, où le zèle de vérité est changé en dérisoire prétention didactique, professoral acidulé à l'eau de roses pourrissante.

Alors se posent les cauchemars psychotiques des avant-gardes, dont Joyce est le point à mon avis le plus extrême, bien plus schizophrène qu'Antonin Artaud sur ce point. Artaud garde une bonne foi éclairée, une volonté de vérité qui lui est très propre, là où Joyce brutalise l'écriture, en psychopathe, avec la plus énorme des impunités, comme lui faisait remarquer un proche à la lecture du *Wake*.

Une correspondance bien avisée, bien sage et malicieuse, est la suite du *Wake* dans la démarche de William Burroughs.

Je me suis pourvu de l'édition Grauerholz-Miles du *Naked Lunch*, et je me disais que je pouvais sortir tout un livre rien qu'en parasitant côte à côte celui-ci et le *Wake*, mais mon texte est aussi un roman et le risque est de rigueur, un roman, si moderne et donc proprement roman, ne peut sortir d'une recette facile. Aussi pensez bien à m'en attribuer paresse et indolence, mais je reste moderne, je vous en prie. Je ne saurai donc faire d'autre que me disperser sur des sujets incongrus, des découpes autobiographiques désordonnées. Et ce ne serait pas une approche injuste du *Wake*, sinon.

9 novembre 2013

Je me trouvais à lire sur une terrasse, plutôt refroidi par l'air de l'automne, le traité d'art de Cennino Cennini, dans l'édition italienne de Fabio Frezzato. J'avais demandé à manger et j'avais choisi la formule la plus économique, les oeufs à la mayonnaise, et un café noisette. Je faisais du temps pour une séance de psychanalyse. Je lisais des recettes italiennes de couleurs. Le vieux italien de Cennini avait quelque chose du latin en même temps que du dialecte de mon Andalousie natale, un certain flou de l'orthographe. C'est dans une langue chaleureuse et imprécise que

sont décrits les couleurs et leurs recettes. Ainsi dans le cinabre il est dit que ça échappe à ce que Cennino peut expliquer car la recette est pas propre aux peintres mais aux chimistes ou alchimistes, et il conseille donc de se contenter de savoir le reconnaître et de le trouver sur le marché. Il pourrait être dit pareil sur certaines écritures de la littérature, sadienne, par exemple, non? Je veux dire, ce suffire de la reconnaissance et ce passer outre du savoir faire.

Je vous dis cela, mais en même temps je vous dirai que pour un peintre il existe toujours le souci d'en savoir davantage. Ainsi, toujours à propos du cinabre, je m'énervais récemment devant la traduction anglaise du traité de Salvador Dali où il donne ses 50 secrets de peinture. L'édition universitaire anglophone traduit le texte de Dali sans citer le vert cinabre, en utilisant une formule évasive et je ne peux attribuer cette censure qu'au fait que ce pigment est interdit de par sa toxicité, et la censure là me semble intolérable. Je sais que les défenseurs des auteurs antisémites s'enflamment contre la censure de la LICRA mais là leur défense de la liberté d'expression vient après la cupidité de la consommation des fruits de la haine raciste sous prétexte de délice littéraire.

Il a été question du pourquoi de mes dérives délirantes en égard de Joséphine dans ma séance d'analyse. Il en arrive pareil qu'avec le confit de canard que j'ai dégluti comme un ours en hibernation et que j'ai vomi partiellement sans bicarbonate. Le vomi me brûle la gorge et n'ayant pas de bicarbonate j'ai fini de tuer la pousse de cactus pour me calmer le larynx avec sa bave.

11 décembre 2013, mercredi

Je suis (toujours) chez Joséphine pour votre information et je me lève un peu plus tôt que d'habitude pour me doucher en urgence. Les mycoses grandissantes sur ma peau, à l'aine notamment, me cuisent fort et je sens que des boutons se sont formés, comme dans ces représentations pseudo-cutanées sur les tableaux de Jérôme Bosch. Je pressentais ce type de vérité dans la peinture.

Notez bien que si je change en permanence de temps verbal ce sont des pas de danse, des écarts. Tout comme les bouchées de fumée qui nous font reculer dans nos souvenirs vers des formes subjunctives de l'existence.

La douche était froide, toujours, avec cette trompe d'éléphant qui est pour moi déjà si sacrée que je sais qu'elle a été précédée chez Joséphine, dans sa vie de squat, par des douches dans la neige d'un jardin abandonné. Je me suis dit de même que je puisais la force pour me laver au froid peut-être de ma grande-mère, que Joséphine a sûrement fait pareil, puiser la force de sa grande-mère.

jeudi

On est des esprits inquiets. On reporte, on reporte. Aucune trace sur le texte des délices du coït menstruel ou des faits d'amour paresseux. Des odeurs. De cette pointe de délice qui est un petit fond de carie ou de sinusite dans un baiser ambré. Quand l'homme et la femme peuvent à juste titre se dire silencieusement qu'ils sont beaux. L'amour se passe quand on lâche prise en pleine catastrophe bureaucratique. On a des démarches à faire, on a du retard, ça s'est cumulé. On ne peut être tranquilles que quand ça va pas, enfin.

J'ai mon dossier RSA qui a été à nouveau rejeté, et je suis sans ressources. Les frais de ma dernière hospitalisation vont être saisis, dit une notification, par le Trésor National.

dimanche 15 décembre 2013

J'ai engagé mon rapport de couple comme un mariage forcé selon les conseils du Kamasutra. La simplicité de son ésotérisme le rend universel. De manière très imagée il signale comme dernier recours pour atteindre l'amour d'une jeune femme de la séquestrer en ayant tué toute sa famille et servants.

Joséphine écrit à côté de moi sur le lit, et moi je titube dans les ténèbres de la maison pour faire un thé vert japonais de brindilles.

Je lui propose de faire des bruitages comme partie de l'écriture de ses textes théâtraux. Je m'offre spontanément pour faire des accords électriques à la Schubert. Je suis un ravisseur, une figure éléphantine, une salamandre. Animal de compagnie dans le feu de l'hiver. Le cactus a été lentement morcelé, mais avec tendresse, il a été intériorisé. Le deuil est que nous sommes tour à tour engloutis dans sa bave. L'art du thé est pour moi un art nocturne, je ne peux voir les cérémonies japonaises que comme une miniature diurne de la nocturne grande fresque du thé fort par petites tassées. La vie conjugale comme un des garants de l'art.

Jacques Henric rapporte que Klossowski ne partageait pas les projets du jeune Georges Bataille de l'avant guerre de mener à bien un sacrifice humain. Ce serait sa condition de peintre (même si à ce moment celui qui peignait plus notoirement était son frère Balthus) qui le lui aurait empêché mais moi je pense que c'est surtout que malgré qu'il faisait partie des ambiances surréalistes ou d'avant-garde il restait le secrétaire avertit d'André Gide qui regardait le surréalisme comme du vandalisme, tout en étant un homosexuel moderne. Ils étaient tous deux connaisseurs de la littérature anglaise et de son humour noir beaucoup mieux

qu'André Breton, par exemple. Ils gardaient un subtil sens moral, qui a permis que Pierre Klossowski entre en Église le temps de la guerre mondiale et après fasse dans un beau roman un terrible compte-rendu qui restait élégant et avant-gardiste dans l'esprit, une quintessence de modernité intemporelle, *La vocation suspendue*.

Me détourne de la prise de codéine la difficulté pour reconnaître mes médocs et que j'ai trouvé du tabac. Le pétard que je me suis fait tout-à-l'heure m'a rendu prudent avec les opiacées.

Je voulais lire Thomas Merton que je connaissais par sa traduction anglaise du Tchuang-Tseu, mais que j'ai ici dans l'anthologie américaine de méditation chrétienne. Sa poésie, son singulier catholicisme américain, a une importante influence taoïste. Zen peut-être aussi, mais avec les redondances beat de *The Dharma Bums* de Kerouac on a moins besoin de s'intéresser au Zen de Merton. Voyez le poème *How long we wait* non pas dans des termes de fraternité de la dharma qui ne fait apparition qu'après les plus fortes images, mais en tant que évocation taoïste.

J'envoie le message téléphonique de texte suivant, à Delia Kohen, directrice du Salon Oedipe :

A mon avis, pour
Londres, plus
promettant le
Tristram Shandy de
Sterne que
Shakespeare. Salut.
Manuel

Ce qui parle aussi de l'origine du texte présent.

Qu'est-ce qu'elle va trouver sur place quant à la langue irlandaise, à Dublin, à propos de l'Ulysse ? Plutôt des conférences en anglais c'est ma première pensée. Mais on peut tout attendre de Saint Patrick...

Sur le blog de Léo Scheer, Krane répond Pépita qui m'interpelle: Artiste/cité = incompatibilité.

L'artiste dans la cité est ailleurs, il est au Paradis avec les justes, qu'il soit mort ou vivant, dans le silence, l'exil ou dans son acmé, c'est comme-ça.

Lundi

La remarque sur les justes dans les milieux d'avant-garde, quand je contre-pose Klossowski et Bataille, d'après les réflexions de Jacques Henric, venait à propos de la soirée que Joséphine a passé au donjon de Maîtresse Paula, soirée poésie, pour ainsi dire.

Un bébé chinois est né avec une queue de castor, l'homme et l'animal sont perméables au même titre à la perversion, malgré que Roudinesco ne voit pas d'idée de loi et de transgression chez l'animal, à mon avis il est fort probable qu'à l'origine de l'humain il n'y ai que la loi animale, le surmoi animal qui est plein de facettes et qui se reproduit en miroir en chaque espèce, dont la notre. Le sadisme et le masochisme, si éloignés pour les uns, civilisé l'un et l'autre dans des sens opposés, seraient à tour de rôle conscients ou pathologiques aussi pour le parisien comme pour l'espagnol ou pour l'homme que pour la femme et leur mise en scène politique.

Joséphine m'a rapporté le meilleur et le pire de la soirée, les personnages, en plus des nouvelles sur Maîtresse Paula. Nous dormons et je me lève le premier à midi, dans la fraîcheur de la

cuisine ensoleillée, trouver un tas d'assiettes enduites d'huile et restes de salade et prendre la première tournée de médicaments et fumer. J'allais faire du café, dans la cafetière italienne sans manche, mais j'ai trouvé qu'elle était pleine de café froid.

Tout est mal qui finit mal, comme disait Shakespeare. Est-ce cela du bonheur ou du malheur ? Je suis harcelé par les paroles imposées. Voilà, et je ne vois pas d'où j'aurai la force de l'accompagner à la laverie après mal tomber sur un bout de pétard.

Mais on était là plutôt avec Shelley, parcours oblique, romantique, pour ne pas tomber dans la simplicité du labyrinthe shakespearien. Celle-là est la seule pensée, la seule œuvre qui me permet d'aller à la laverie.

Je travaille en même temps aux collages de *Théorie du Mannequin*.

mercredi 18 décembre 2013

Donna mi prega

Joséphine me demande que je développe plus la scène de la laverie, malicieuse et triste. Je viens de passer une autre journée accroupi tout nu sur mes collages, sans sortir. Hier soir la scène fut si pénible que je suis toujours dépassé. Elle est intéressée à ce qui j'inscrive ici mon délire. Chaque délire doit faire son point, comme les quatrains d'un centenaire.

J'avais la conviction paranoïaque que son ami qui s'était suicidé l'avais fait à cause d'elle. Et puisqu'elle m'avait décrit une scène répété à la laverie, j'éprouvais un refus phobique. Aussi parce que j'avais fumé un pétard.

J'y suis allé la première fois, finalement, assez décontracté compte tenue de mon état, mais la deuxième j'en voulais à Joséphine et je suis resté à la porte, aussi parce qu'il y avait le monsieur. Je suis juste entré pour aider me faufilant.

Pour ce qui est de la philosophie analytique anglophone ou celle cognitive de mon ami Ignacio Gomez de Liano, je me sens en même temps cuit par un réel désir et trop hirsute, trop anxieux. Il se pose en opposition assez tendue à la philosophie francophone. Il m'a nommé Pierre Hadot comme un des rares français qui l'intéressent.

jeudi

Je chantonne. Ce n'est pas cela qui me fera souvenir de mon texte. Texte, texte, une écriture clownesque.

La pauvreté invraisemblable des appels téléphoniques. Rose Mondrian, qui fait partie de la famille d'artistes que Joséphine et moi voulons prendre pour sujet d'un poème dramatique, vient d'appeler à mon mobile. Elle a glissé au passage qu'elle n'ose pas me voir « puisque Joséphine est trop jalouse » et qu'elle lui fait peur et qu'elle « craint des violences ». Cela ne passe pas inaperçu car la sono de mon petit appareil est celle d'une fête foraine.

En tout cas on baigne dans une ténébreuse électricité et j'ai glissé que je me sentais comme dans un tableau de couple de Füssli. J'expliquais à Joséphine que les premiers tableaux sadomasochistes que j'ai vu en toute confiance avec mon père, ce sont ceux de Füssli qui avec ses actrices nocturnes, ses rideaux de théâtre, ses coiffure à la mode, étaient considérés permis dans les grands musées.

Si a Rose Mondrian on la croit pas quand elle parle des extraterrestres, et l'on ne lui rappelle pas à tout heure la question extraordinaire ni l'on la traite par active ou par passive comme délirante, surtout parce qu'elle délire pas forcément en permanence, je ne vois pourquoi à moi l'on ne doit aussi un peu m'accorder le droit d'oublier certains propos délirants ? De continuer à construire. Joséphine veut appeler avec un service notarial téléphonique le numéro de Rose, pour lui dire que tout ce qu'on raconte d'elle ce n'est que des calomnies et des commérages.

vendredi

Une fois de retour de séance, après un matin très tendu et que la séance n'arrive pas à me soulager, je suis à présent avec Joséphine, toujours outrée du contenu de mes délires. Elle suit enfin son naturel, au prix qu'il soit dépressif. Je m'étais défini comme dépressif paranoïaque, récemment.

Le trouble de la femme écrivain est qu'elle se trouve à trop savoir sur l'homme, à en être assez gênante? On choisit pour bouc émissaire celui ou celle qui dérange.

C'est plus réjouissant qu'autre chose que de voir une force et une capacité de travail qui deviennent héroïques chez la femme s'étaler à mes côtés faisant défiler des pages et des pages en écriture. Moi je fais un roman-essai, un journal, qui est une succession de haïkus. Pour tout dire, c'était à l'inverse, avant, avec Berthe, c'était moi qui écrivais en permanence, avec un je ne sais quoi de fulguration hallucinée répétée.

Sinon, je me dis que le problème du délire est la frayeur qui l'accompagne et le colore.

Quand j'étais petit je voulais aller vivre avec les loups. J'avais vu un documentaire où un zoologiste s'installait avec une meute de loups. Je savais que l'urine jouait un rôle capital.

Quelque part Maria Falconetti symbolise la mère, la jeune mère. Dreyer a connu encore jeune le sort de sa mère, une servante qui est morte quand elle a voulu avorter en mangeant des allumettes.

Je ne reviens donc pas encore à Shelley, mais je voulais plutôt noter qu'à mon avis l'oeuvre de Derrida, jusque dans son commentaire à Platon, était pompée d'Ezra Pound, d'un de ses opuscules, non pas des Cantos, bien évidemment, et que Derrida rendait inapte à la lecture de Pound. Claude Maillard me parlant souvent de son amitié avec Derrida, mon analyse avec elle avait été malgré son talent une véritable torture.

Plus j'efface mon oeuvre, plus je gagne de vertu en silence.

Lundi

Je me représente que tout cela revient à rien dire, à parler de rien, dans le vide, comme le serait le journal intime d'un trappiste. L'intérêt serait toujours l'effet d'une projection sur des éléments insuffisants qui s'ouvrent vers l'absolu.

Nous mangeons un boudin blanc qui fait l'effet de manger les fesses d'un archevêque, plutôt rien d'extraordinaire.

Nuit

Quand j'ai des moments d'extase amoureux, après ça devient une nostalgie. Je n'aime que la personne aimée change en rien. C'est du fétichisme mais on n'est pas esclaves de ses penchants, on peut se remettre.

*Per chontraffare di più colori simigliante a l'azzurro della Magna
Azurro che è chome sbiadatto, simigliante ad azurro. Si toglì
indacho bacchadeo e ttrialo perfettissimamente con acqua e
meschola con esso un pocho di biaccha in tavola, e in muro un
pocho di bianco sangiovanni. Torna simigliante ad azzurro.
Vuole essere temperato con cholla.*

26 décembre 2013

Je ne vois comment je pourrais trancher la difficulté d'écrire, en manque. A huit ans Hildegard Von Bingen est envoyée au couvent à cause de sa bizarrerie (elle voyait des couleurs que sa nourrice ne reconnaissait pas). J'ai raté mon achat d'herbe. Je ne vois comment écrire si ce n'est de reprendre la traduction de Shelley, dont j'ai apporté les oeuvres en anglais. Reprenons, donc, *The Witch of Atlas* :

7

The brinded lioness led forth her young,
That she might teach them how they should forego
Their inborn thirst of death; the pard unstrung
His sinews at her feet, and sought to know,
With looks whose motions spoke without a tongue,
How he might be as gentle as the doe.
The magic circle of her voice and eyes
All savage natures did imparadise.

7

La grisette lionne pousse en avant ses jeunes,
Qu'elle apprendra même dûment à avancer
De leur soif innée de mort; le léopard ses nerfs détend
violon posé à ses pieds; et veut savoir,

avec des regards, qui vont et meuvent sans parole une question,
comment être gracile, lui, tel une gazelle.
Le cercle magique de sa voix et de ses regards
garde en des paradis tous les êtres de la sauvagerie.

8

And old Silenus, shaking a green stick
Of lilies, and the wood-gods in a crew
Came, blithe, as in the olive copses thick
Cicadae are, drunk with the noonday dew :
And Dryope and Faunus followed quick,
Teasing the God to sing them something new;
Till in this cave they found the lady lone,
Sitting upon a seat of emerald stone.

8

Et le vieillard du vin, bandant un vert bâton
de lys et de nard, et des divins de la brousse la bande
vint, sans prévention, tout comme sur l'olivier massif
étaient les Cicadae, ivres de rosée matinale :
Et Dryope et Faune s'ensuivirent vifs,
piquant le Dieu de leur chanter quelque chose de neuf;
jusqu'à cette cave viennent-t-ils trouver Dame Solitude,
assise sur le prélude d'un trône d'émeraude elle boude.

vendredi 27 décembre 2013

En marchant dans les rues de la banlieue nord le soir, ou la nuit, pour prendre l'air, pour me changer les idées, je me sens chez les justes, je marche inspiré et j'ai mille débuts de roman qui me viennent à la pensée, en marchant. Le problème est qu'une fois arrivé je bloque sur l'ordinateur que Joséphine m'a prêté. Il est nécessaire pour moi de traduire puisque le romanesque est tellement bousculé ici chez Joséphine, ça va tellement vite qu'on renonce à écrire, on s'abandonne

à la transe de la sensualité ou bien l'on écrit mal juste pour ne pas s'abstenir d'écriture.

Quelque chose m'a abruti. A mon avis c'est la nourriture chinoise mais Joséphine dit que c'est le pétard. Mais elle me pose une question : Hermès était le dieu de quoi ? qui me rend à l'écriture, une évocation, une communication.

Avant de reprendre Shelley j'aimerais livrer un essai de traduction du poème de Thomas Merton que j'avais cité quelques jours auparavant.

Note sur le blog de Léo Scheer
le samedi soir 16 février 2014

Je suis d'accord avec Ovide (Remèdes...) que la haine est le triomphe le plus fatal de la cupidité amoureuse. Que c'est pénible et quelque part obscène qu'à l'amour s'ensuivent les procédures ou le scandale, puisque par là est exhibée la nature la plus intime de la libido. Ovide conseille le silence, et je suis parti en Espagne pour le garder. Ovide conseille de s'abstenir de l'exercice poétique le temps de la cure, et par là, Joséphine ne pourra nier que j'ai commencé par lui faire parvenir un haïku, par là c'est que je suis retombé, l'entraînant, dans l'état morbide du désir. Ovide conseillait de se souvenir des défauts de la femme prohibée, mais il est fautif, parce que par là, me souvenant de manière obsessionnelle, j'ai donné en me sentir possédé parce que surveillé, désiré parce que menacé (comme seules les femmes féminines savent instiller la menace dans chaque battement du coeur) et finalement, dans un méli-mélo, prédestiné à cet amour... et j'ai flanché à rédiger, déjà, ce haïku qui se voulait pure

évocation d'un sentiment de blancheur d'âme : *Avant le chant du coq la montagne était prête au voyage.*

Ce n'était que l'annonce de mon retour en France, j'ai rédigé un haïku sur chaque détail du voyage. J'ai finalement dormi car le bus s'arrêtait partout sur la route de Saint Jacques et que la route et les senteurs de pieds bercent comme la nuit la plus longue. J'ai même rêvé que j'étais libre du désir. Une fois à Paris l'anxiété me gagne, mes proches accourent inquiets, je désespère. Puis, profitant d'un instant de solitude, je lui fais part... Elle lit sur le blog mes disputes grotesques avec Knight. Finalement elle répond. Ovide conseille de ne pas fréquenter les mêmes lieux...

J'avais obtenu un grand espoir. Un message qui commençait « calme-toi », venant d'une écrivaine vindicative par essence, était le plus grand des délices, mais le poème du dépit, trop connu pour que j'en parle, était déjà posté et n'a tardé à paraître au public... Un versant paranoïaque, sur lequel à plusieurs reprises, du moins à une époque, nous étions d'accord que c'était réciproque. De sa part, le ressenti d'un harcèlement, d'un viol psychique qui venait correspondre à une forme sophistiquée de mariage forcé. J'en conviens que sur le principe j'avais intégré sous forme de symbole ce qui est dit dans le *Kamasutra* à cet égard. Si l'on ne peut prendre une femme, semer la discorde, jusqu'à tuer famille et servantes pour la dérober pour soi. C'est ce qu'elle appelle de sa part « coup de poker ». De la mienne le sentiment d'être escroqué, soumis au chantage, privé progressivement de mon travail, exposé à la menace et inquiet d'une dangerosité que de manière intermittente me semble certaine. De ce versant on devrait pouvoir s'en passer.

Mais, il y a dans tout ce qu'on a travaillé ensemble et produit dans la confrontation même hostile un versant philosophique, expérimental et poétique. J'insiste que ce n'est pas un hasard qu'on ait travaillé sur un personnage sulfureux au féminin comme Madame Guyon, et aussi que la thématique (fantasmatique, je peux vous l'accorder) de prostitution universelle revienne en permanence (en tant que structure inconsciente et incontournable) comme principe du couple contemporain.

Que cela se passe dans un fil consacré à la Couronne tient de ces deux versants, misère humaine et abstraction sacrée.

(10714) Parti en voyage avec un ami mécène, je tombe sur les Lettres de Mme de Sévigné en chinant dans de brocanteurs à la Creuse. Je me réjouis de lire une femme, comme l'on se réjouirait d'une gourmandise, dans la composition de lieu d'un temps refoulé jusqu'à plusieurs siècles en arrière. Je lis dans la voiture, à travers la campagne, jusqu'à ce que ma tête tourne d'une délicieuse ivresse. J'ai pris du Paracétamol avec de la codéine.

Quelque part, de Mme de Sévigné à Mme Guyon on a un éventail des possibilités de philosophie au féminin qui se déclinent dans la femme phallique (en tant qu'elle prend la parole) sous des rapprochements plus (Guyon) ou moins (Sévigné) risqués de la figure ou la niche socio-psychologique de la putain. Quand Laurent de Sutter propose la prostituée comme figure de vérité en tant qu'elle ouvre sur l'irruption du réel, qu'elle précède l'agencement du réel, si je n'ai pas mal compris, on lui a répondu (une femme au moins dans une conférence en Italie) qu'elle est au contraire le maximum du symbolique à cause du chiffre toujours concret de la transaction. La question du chiffre économique

comme symbolisation à mon avis ne fait que renforcer la confusion implicite à tout réel et surtout l'on ne pourra jamais soutenir que cela puisse apporter une condition plus mesurée dans le réel, qui est forcément confusion. Au contraire, ce qui est symbolisé in fine par le chiffre est le comble de la confusion propre au réel. Dans la mesure où l'on part d'une idée formulée par Baudelaire comme quoi l'art à son tour serait « prostitution » avant tout autre chose, et que cette idée on l'a fait sienne depuis longtemps, la fatale corruption, désintégration et pulsion de mort que l'art comporterait serait renforcée par l'argent en tant non pas que solution symbolique mais en tant qu'indice de manque, de discontinuité. On y serait devant des figures de l'Enfer, sans contestation possible.

La vérité est démoniaque ou daimonique, en tant que elle montre ou manifeste le réel, et la prostitution (et l'art) serait le modèle même, tout comme le soutient Laurent de Sutter, de la métaphysique, l'Enfer.

Or c'est par cela qu'on comprend qu'il n'y a que métaphysique du Mal, celle du Bien (Purgatoire, Paradis) n'étant que condition pour établir le lieu du Mal. Mais inversement, le Mal métaphysique aurait des lieux de suspension du réel et des vérités du purgatoire, voire du paradis. L'architecture du lieu serait ainsi illuminée alternativement par la lune et le soleil, la guerre et la paix. Une casuistique astrologique des bons et mauvais influx serait l'exercice réel du métaphysicien, son occupation. Ce sont les couleurs dans l'aile de la chauvesouris, la beauté des démons. Ce sont les soupirs des amoureux, souffrance et plaisir.

jeudi 2 janvier 2014

J'ai une note pour la conversation sur le fil du *Sexe Fort*, que Léo Scheer a édité. Mais mon état m'empêche de l'inclure au bon endroit. C'est aussi une note pour l'article de Peggy Sastre et Laurent de Sutter sur la prostitution. Enfin, déjà que je pense à la destination de la note je me retiens de l'écrire. C'était un délire, mais écrit avec l'angoisse d'une coïncidence du fantasme et du réel, déjà signalée par des psychanalystes dans de situations comme celle des disparus en Argentine. Restons là.

Note (vendredi)

Permettez que j'abandonne pour un moment ma tenue de samouraï toréador, d'anarchiste maoïste andalou. J'aimerais entretenir la question du délire de prostitution à la manière délavée de Claude Maillard, oratrice, psychanalyste, poète, amie de Derrida, qui sait faire comprendre en profondeur avec la musique des oiseaux.

Je comprends que s'attaquer physiquement à l'exploitation (en ce cas des femmes) doive se faire un peu comme dans le *Bhagavad Ghita*, se détachant du mal qu'on fait à l'ennemi. Ebranler des hommes. A cela consiste toute révolution. Le délire s'arrête d'une claque. Et c'est fini de taper les femmes. C'est fini de donner des ordres. Et quand même il y a sexe dedans, il y a mystère plus que jamais auparavant.

Un roman qui soit pas anodin n'est pas souhaitable. Ce que je fais n'est pas souhaitable. Quand je me mets à écrire je suis moi aussi en train de bombarder la ville, ou je suis une bombe sur laquelle j'ai eu le cynisme d'écrire : "ça tombe bien". A cause de mon éducation je me suis toujours enfoui devant les responsabilités, et

en dernier ressort les plus profondes. Je me suis martelé un regard d'acier en me disant que la "laideur morale" n'était pas mon affaire, que je ne serais jamais touché et même j'ai fait en sorte d'exclure toute trace de sa présence de mon vocabulaire, ou de l'investir d'un masque de justesse, justice et je suis allé jusqu'à la consacrer en tant que sublimation.

(voici la partie que j'ai pu récupérer de l'Evangile de Mélusine

écrit à Aubervilliers en janvier 2014)

Chaque soir Marie fût goûter à Joseph, qui lui léchait la vulve, le sperme de Dieu coulant du creux de son vagin, les lèvres de lui serrés comme dans un pudique baiser. Cela lui fût répugnance d'après-coup, et il conçut la haine de ce sperme, mais la musique des sphères se fût entendre dans son esprit et l'apprît à persister sans violence.

Evangile de Mélusine

Hérode s'était dit : il n'y a que le sang pour laver la merde. Marie et Joseph partirent en exil, visés, fliqués, sûrs de répondre au profil perdant. Ils tramèrent en exil des cabales, d'abord contre les tyrans, puis, se connaissant enfin, contre eux mêmes. Ils purgeaient ainsi leur mission de victimes expiatoires.

Evangile de Mélusine

Marie Madeleine, sortie de famille inculte ou culte, peu importe, n'avait une vraie complaisance dans la prostitution. Elle se regardait d'un air sévère. Nowhere girl.

De son côté, le Christ, il s'était découvert un penchant messianique, mais il restait convaincu du manque de sens de ne pas étendre sa verbe aux femmes, et même de la consacrer spécialement aux femmes, compte tenue qu'il se croyait spécialement apte à les séduire sans conséquences. Mais les conséquences sont connues, et malgré la complaisance de ceux qui se prennent pour lui, il faut dire que la torture fait drôlement les dorures de la culture.

Evangile de Melusine

Joseph aurait calomnié sa femme avant d'apprendre à la respecter. Pour elle la virginité perdure du fait d'être femme artiste, femme à qui le père, la voulant pour soi, a fait cadeau du phallus. Sa beauté reste nuptiale car elle ne va pas se transformer en harpie, en commère. Marie est comme un homme pour Joseph, qui, comme Oedipe, fait jouir sa mère, et enfanter, être en permanence réceptacle du phallus intellectuel de Marie, si l'on peut dire ainsi.

Evangile de Mélusine

Cette virginité et cette virilité de Marie n'ont rien à voir avec les paroxysmes de la folie de pureté chrétienne depuis la Contreréforme. Le couple sacré gnostique ne prétend pas la pureté, mais la catharsis par la faute. Je m'excuse si mes idées

vont trop loin, je suis habité par un esprit et c'est souvent lui qui écrit.

L'esprit peut être saint ou bien baroque.

Evangile de Mélusine

L'enfant Jésus visualisait l'enfer d'Ignacio de Loyola. Il savait de celui de Dante, Buffalmaco et Botticelli, il savait pas que c'était du mensonge qu'il puisse être éternel et punition du moindre erreur.

L'acteur qui joue le Christ chez Pasolini ou dans Jesus Christ Superstar a vécu une catharsis du révolutionnaire et du junky. La punition est injuste, mais elle est aussi extase.

Evangile de Mélusine

Balthazar était tenté de jouer le punk facho, il balançait des flèches avec son regard et aux fans de les placer dans leur partie préférée du corps. Mais il ne pouvait ignorer son sens moral qui venait de son père et sa mère acteurs de la contreculture. Il était contradictoire.

Evangile de Mélusine

Gaspard et Melchior étaient deux intellectuels de gauche, tous deux intéressés à Marie. Il passaient plus de temps à se faire de longs reproches écrits qu'à être un peu aimables.

Ils avaient pété les plombs à un moment donné et leur thérapie occupation était de régresser en peintres tardogothiques italiens se disputant sur la forme en entonnoir ou en bouche de flammes, thomiste et romane.

Evangile de Mélusine

Joseph parlait dès l’Egypte avec son fils, qui se cherchait pas loin de sa terre natale. Il lui semblait un mirage le téléphone. Qu’il soit au bordel avec Marie Madeleine ou qu’il rêve de devenir prophète, il reste ce fin idiot savant d’avant, pas si idiot. Tout comme lui, artiste.

Mélusine dansa devant le roi son père et après une touche cannibale dans le souper, elle se métamorphosa en couleuvre et vint ramper, les mamelles en l’air, devant le Christ au désert.

Evangile de Mélusine

A la prison, Joseph s’était masturbé, faute de mieux, à la chapelle devant l’image de sa femme en mère de Dieu. Il en avait là, sur les autels, à la dérobée, ses meilleurs éjaculations pendant ses séjours en prison. Mais c’était le côté pimenté de Marie, qu’il préférait et qui n’était pas montré dans ces hygiénistes et morbides images pieuses.

Il était devenu sculpteur et il faisait des idoles de fertilité d’après sa femme, qu’il vendait comme de la bijouterie.

Evangile de Mélusine

Jeudi, 20 mars, 2014

Revenons, pour ce qui est de mon emploi du temps. Je voudrais vous mettre au jour du journal intime, mais cela tourne au sordide. Je vais plutôt reprendre la traduction de Shelley, à commencer par finir la préface inachevée.

TRADUCTIONS / Preface de Shelley (rimée)

3.

To thy fair feet a winged Vision came,
Whose date should have been longer than a day,
And o'er thy head did beat its wings for fame,
And in thy sight its fading plumes display;

_20

The watery bow burned in the evening flame.
But the shower fell, the swift Sun went his way--
And that is dead.--O, let me not believe
That anything of mine is fit to live!

3.

A tes pieds gentils une ailée Vision est venue,
L'âge de qui devrait avoir été pas plus longue qu'un jour
?

Qui sur tes chignons a battu ses ailes pour gloire,
Déployé ses ailes disparaissantes à ta vue ?
Le thé délavé acquiesce et brûle dans la flambée du soir.
Mais la douche tomba, le soleil s'est glissé et suivi son
chemin -

l'affaire est fermé - Va, ne me laisse pas croire
Que quoi que ce soit de moi est digne de vivre !

4.

Wordsworth informs us he was nineteen years

_25

Considering and retouching Peter Bell;

Watering his laurels with the killing tears
Of slow, dull care, so that their roots to Hell
Might pierce, and their wide branches blot the spheres
Of Heaven, with dewy leaves and flowers; this well

_30

May be, for Heaven and Earth conspire to foil
The over-busy gardener's blundering toil.

4.

Wordsworth nous renseigne de ses seize ans passés ,
en considérant et retouchant « Peter Bell ».

Il lave ses lauriers avec larmes criminelles faites du lenteur
dans le soin de l'amour, et ses branches ouvertes s'immiscent dans
les sphères

Du Ciel, avec humides feuilles et fleurs; cela
peut être bien, puisque le ciel et la terre conspirent à gâcher
le trop stressant métier du jardinier.

bonsoir, 4 avril, 2014

Quand on vit la vie spartiate du *couple masochiste*, où l'homme est
nu au quotidien (par propre choix, maigre, légèrement difforme)
ou bien porte une robe de gitane, très traditionnel modèle de
l'amoureux, dans le folklore international, on est sensible à la
bouddhauté de la maitresse mais on est livré aux chiens du karma
de la *femme fatale*.

Le mythe d'Actéon, emblème masochiste de cannibalisation par la femme est in fine la description d'une tristesse post-coïtale générale.

Cela est la base du besoin spécifique qui apparaît dans la forme bénigne de la prostitution, celle où le *scandale* reste pour les artistes.

Mais *tomber amoureux* doit se sublimer dans la vie moderne, c'est la première abstinence qui nous prescrit la science, et ne nous permet que dans des brefs épisodes. Tomber amoureux reste une pratique sauvage, que seul le *contrat masochiste* permet et qui tout le monde répute appartenir au passé.

Le masochiste, client ou couple (au long de sa vie il peut faire les deux expériences), aime ou adore, compulsif, la sagesse ou bien l'intelligence, parfois la créativité (chez les artistes) de sa maîtresse. J'ai fait de la déclaration (*laudatrice* ou diffamatoire) la forme de mes notes (notation de *sms* sur les tableaux) et même de mon *Sur Dante* (et *Le Wake*) en tant qu'il est un texte faisant *journal intime*. Mes vidéos avec des collages sont aussi assimilables à la déclaration, mais cela vient de l'immense solitude du masochiste, artiste aussi, et je crois que c'est à cause que la *déclaration* est la forme « par défaut » de mes oeuvres d'art ou littérature. L'amour est un travail artistique risqué du fait de ma maladie (masochisme).

Le masochisme au fond est *l'étiquette péjorative* pour l'amour *courtois*, la rêverie de l'homme de foi, la misère du mystique, que voulez vous ? L'inimitié, pourquoi serait-elle la seule manière pour les intermittents de *faire le deuil* du couple ? La vie est usurpée par le messianisme. Tout ça pour l'argent, parce que les femmes *retiennent* comme-ça sur le plan du conflit et rendent

impossible le deuil, il devient de la charcuterie. C'est ça le rapport plus profond *au corps* des féministes ? L'argent, la justice, appropriés à devenir les idoles du corps parce que malpropres.

Les *coups de pute*, c'est à la fin, poignarder au dos, lâcher la meute d'Artémis, mais il existe l'humanité que nous partageons avec les autres, et ça peut disparaître (c'était pas une Ministre qui voulait « faire disparaître la prostitution » ?) Même si sur l'échiquier humain on pense avoir des mouvements restreints, l'esprit et *le génie de la ruse* nous immiscent vers l'oeuvre d'art. En tout cas, il faut savoir que dans l'économie psychique, ça sera toujours pour du pire.

La problématique de *l'amoureux* (ou du client, dans d'autres cas) est celle de *l'aristocrate de gauche*, il dévient d'une manière ou d'autre marginal, même si c'est une forme de consécration.

Mais je crois que Laurent de Sutter et moi *ne parlons pas des mêmes putains*, pour ma part l'expérience marquante ont été des prostituées âgées, quand j'avais 20 à 30 ans, qui se permettaient un jeune par mon biais, et qui n'étaient pas vraiment vénales au sens de l'escroquerie, c'était un service qu'elles rendaient de leur meilleur foi. Elles avaient un savoir très ancien à apprendre à la jeunesse, ça leur sortait de l'ennui. La description de *la jeune pute dégoûtée de ses clients*, qui prime sur l'hystérie, m'a été toujours étrangère.

Ce sont les hommes qui pensent qu'il faut donner des gifles aux femmes qui *jeunes* ou pas jeunes, se paient sur le tas une hystérique et une simulatrice, une femme jeune, un suppôt de leur « décharge ». Pour eux, faire l'amour à une *artiste* c'est de lui rendre un service, un dépucelage, un acte hygiénique, ils pensent payer l'aliénation avec leur bonhommie. C'est là que j'ai des

soupçons sur la *Métaphysique de la putain* qu'on attend de pouvoir lire. Car il y a quelque chose de sodomite (soit d'autistique, de stérile) dans le dépucelage...

Toute Métaphysique peut se ressentir comme figée ou bien être fantaisiste selon les goûts. Il est juste de dire qu'elle est axée inéluctablement sur le genre. Le *tantra* des lamas tibétains (mais aussi du Nichiren) est Laurent de Sutter avec ce livre qu'on attend. Le livre auquel il me fait penser, *l'économie libidinale* de Jean-François Lyotard est tout l'Orient, parce qu'il est bien la Grèce.

14 mai, 2014

J'étais cet après-midi encore à l'atelier. Je viens à présent de dîner avec Berthe et de prendre une douche. La belladone, qui rentre dans les composantes du produit homéopathique que je prends, me fait passer mieux par le hasch. J'écoute de la musique, je suis sirupeusement nu.

J'ai reçu l'appel deux fois d'une orientale qui avait repéré mon nom et qui voulait me faire connaître une voyante, une séance de voyance gratuite offerte. Je lui ai répondu surexcité du coeur en bas et m'effondrant paroxysmique, les mots suivants : « je suis contre la commercialisation de la voyance ». Elle je l'entendais dire : « mais c'est très bon ! » quand je raccrochais la première fois. Puis le deuxième appel m'a surpris la bite dans la main et des jeunes femmes orientales en train de m'hypnotiser en suçant. Là, j'ai balbutié. J'ai demandé pardon. Elle m'a dit, je vous ai appelé pour vous le dire, etc. et ella m'a raccroché d'un souffle.

Mon rythme introduit une kinesthésie dans l'énoncé propre à celle d'un énoncé du pur symbole.

J'observe, c'est tout, que je voulais un style plus sec, et non pas devenu des pixels collants. J'ai pris la mauvaise habitude de la performance rococo. Et, pour ce qui touche à la Divine Comédie, j'avais quelque chose à dire.

La communauté des êtres pensants ont attribué un niche à pendants opposés à cet ouvrage de Dante. Celui des philologues. Celui du folklore. Songez sinon à vos enfants jouant à des jeux Sur l'Enfer de Dante. Ce sont des déclinaisons plastiques de l'objet qu'est la Divine Comédie. C'est le folklore. Et il est une écriture et une littérature paradoxale. Cette connaissance, comme par ouï-dire, par la plasticité, n'est-elle pas un peu semblable à ce que Thomas d'Aquin avait appelé *science infuse* ?.

Toute communauté des surexcités habite un triple monde comme celui de la Commedia, mais encore elle invente le modèle en permanence, dans ce que Lévi-Strauss a appelé le bricolage d'une pensée sauvage, qui n'est seulement celle des autres, mais qui commence par s'avouer la propre à soi.

(lendemain)

26 avril, 2014, samedi

L'année 2001 j'ai eu la précaution de changer de siècle, et ce-faisant, de millénaire. Le Dalai Lama disait ce matin que pour lui, au vu des morts dans les guerres, le siècle passé n'avait pas été heureux. Il disait que la division pour la concupiscence de quelque

chose avait mis les nations à prier chacune un soi-disant « même » Dieu l'une contre l'autre... et qu'elles aller le stresser, le rendre un peu confus.

Je viens d'avoir une crise de dyskinésie aigüe avec chute de sucre, peut-être, quand j'allais régler en compagnie d'Eve un problème de téléphone. La peur constante, ça n'aide pas la plasticité cérébrale. Si je suis en permanence en train de recevoir des menaces, et je finis par percevoir en tant que menace tout ce que je reçois, en fin de comptes je viens à perdre toute confiance. J'ai vu la grimace de mélancolie du paranoïaque sur Neal Cassady dans un tournage tardif en compagnie d'Allen Ginsberg, son discours me rappelait certains états auxquels j'arrive à me trouver.

J'ai dû manéger mal quelque corde cosmique, le Dalai Lama tourne aussi au vinaigre, tout comme Neal Cassady, au long du « yutub ».

Il a fini son allocution en disant : *Then... forget, no problem. Thank you, bye bye.* Je prends cela pour une bénédiction du ciel et je regarde les briques d'en face prendre un ton doré de coucher de soleil sous le gris tonique de la bruine.

3 mai 2014 (réponse à Véra)

Beauté, maîtrise, concision... tout à fait d'accord. Même pour un pamphlet il en faut. Certes, Roland Barthes faisait remarquer que pour l'efficacité symbolique du genre proprement révolutionnaire (allusion à Marat et son journal dans *Le degré zéro de l'écriture*) il fallait le semblant du franc-parler du mot "merde"... mais cela

revient sinon inéluctablement à une nouvelle déclinaison du "décorum" littéraire, paradoxale certes. J'écris ces temps derniers sur le fil d'un vécu propre à l'agonie d'un moribond, d'où que, comme si de la toux ou de l'étouffement en était, mon écriture en souffre souvent d'un ton disruptif. Mais j'ai connu l'écriture "en santé", j'ai pu voir couler ma propre respiration, mon rythme cardiaque, avant que d'être possédé par la menace permanente. Je ne peux qu'acquiescer et vous demander un peu de bienveillance pour mes mots désespérés.

Ce que je viens à critiquer en tant que "indignado" ou en tant que critique d'avec la bourgeoisie de gauche espagnole (petite-bourgeoisie professorale plutôt) est le processus d'acculturation opéré par les lectures obligatoires faites à la chaîne et la disparition des classiques et de tout ce que l'on juge trop compliqué ou pas assez consensuel. C'est là que j'accuse dans les lettres espagnoles une platitude totale de l'écriture qui n'est ni belle, ni maîtrisée (puisqu'elle n'engage aucune vraie démarche), ni même pas concise (puisqu'elle veut se substituer par son omniprésence à toute écriture qui puisse "dire" quelque chose).

Si l'on ajoute à cela la pourriture de l'option gouvernementale ultra-catholique : bêtise, mensonge et encore davantage de bêtise et mensonge... il y a de quoi non pas d'être "indigné" mais enragé.

Pour "dire" encore davantage, et en tant que "anarchiste de salon", j'ai horreur des récits "pour prolétaires" où un professeur ou écrivain-légume leur raconte à quoi consiste (et à quoi doit consister et va consister) leur vie. Je trouve ça saugrenu. C'est le comble de l'inhumanité.

Mon fils a pris horreur des livres à cause de cette pratique perverse du système éducatif, lui qui lisait par kilos les livres avant d'avoir des profs de lettres.

vendredi 16 mai, 2014

J'ai appris par propre expérience que les espaces scolastiques du Ciel et du Paradis, mais surtout l'Enfer, étaient les modèles pour les centres d'enfermement à caractère punitif (prisons, asiles...) ou à caractère de satisfaction dans un conditionnement (complexes touristiques...), et surtout que l'injonction « abandonnez tout espoir, vous qui entrez » était parfaitement correspondante.

Je reste un peu curieux quant au Purgatoire, qui malgré qu'il est voué à ne pas rester éternel, est le seul espace où l'on « circule » vraiment et non pas comme des jouets.

Je n'espère pas forcément que ce soit le purgatoire de la *Divine Comédie* dantesque qui m'éclaire sur la nature d'un lieu transitoire. Autant chez Dante n'est pas chez qui il faut chercher l'esprit de cet espace. Resterait à discerner, nous appuyant dans le chemin parcouru, quelles sont les possibilités de marche sobre ou pas trop enivrée qui nous restent à essayer.

Je viens par mégarde de dater de demain deux tableaux que je viens de peindre à l'huile, sous réserve de retouche.

dimanche, 18 mai, 2014

Je suis en train de lire Métaphysique de la putain, de Laurent de Sutter, enfin.

Je trouve très pertinentes les citations, étrangement pertinentes, comme le fait d'associer bordel et *Paradis* (voire *Enfer*) de Dante. Je lis avec confiance totale.

Puisque l'enjeu de "l'artiste" au bordel est seulement posé de l'a priori d'un artiste "client", j'aurais aimé bien, puisqu'on est modernes et il y a eu le MLF, que soit posée la question de la prostitution des artistes, depuis une perspective d'un genre plus varié. En même temps, il est clair (ou il me semble), que pour être concis il fallait se tenir au schéma (lire aussi, par exemple, *Les prostituées, ce qu'elles ont à dire quand elles parlent à une femme*, de Claude Maillard).

Je suis toujours préoccupé par le sort d'une part de mon oeuvre, retenue par une autre artiste, rendue sulfureuse grâce à ses bons soins. Chimiquement une oeuvre qui mange de l'or. L'écriture de la femme on peut pas être dedans... Je trouve un éclairci (foutre dieu c'est le printemps) : je cite : "depuis quand, donc, les boli, notamment les boli de chasse, se présentent-ils sous la forme de ces conglomerats, rendus nauséabonds par les sacrifices sanglants ? Le défi de l'Islam en serait-il la cause ? La question mérite d'être posée ! Et si on les saupoudre de poisons violents et de lichens prurigineux qui provoquent le mal ravageur du lichen-plan, ne serait-ce pas pour châtier les profanateurs de tout bord et les voleurs d'objets cultuels ?" Youssouf Tata Cissé (dans : magies, musée Dapper) ... en lisant, des pensées pour moi-même.

J'ai vu comment les couvertures des journaux (cela reste un mass media) criaient à l'alarme avec un titre à peu près comme ça : « les partis d'extrême-gauche, en train de supplanter les Verts »

Je suis en train travailler la couleur verte dans mes collages à partir d'un vieux Match collabo. Je sais ce que peut vouloir dire « vert », avec une paradoxale vérité, à part l'herbe, et ce qu'est l'extrême gauche et je vous assure qu'il est impossible que l'un supplante l'autre. Ce n'est que dans l'imaginaire pervers du fasciste que ce que dit la presse devient possible.

Que l'eau est ce qui rend le béton des routes apte au lichen, sa présence parle d'une âme qu'elle a lavé, purifié par imprégnation, telle est l'eau.

Que j'écoute Roxy Music et que je pense au perroquet du Bar qui a le don des langues et je souffre de crises d'angoisse s'il y a du poulet dans la paella.

J'affectionne beaucoup le Macbeth de Roman Polansky. La tragédie shakespearienne de la naissance des pensées et de leur mort, autant, psychanalytiquement parlant, la tragédie commune à la psychose, à la perversion et la névrose, dans l'ordre, qu'autant si l'on la lit comme drame et non tragédie, du fascisme.

Ce n'est pas qu'on soit en manque de tragédies touchant au fascisme, loin de là, il se rend présent là où il y a fantasme, là où dans le contemporain l'on écrive une vraie tragédie, à mon avis. Il rend grave tout ce qui pourrait être dit de vérité, mais

c'est pour cela qu'il demande, pour ne pas manger de l'homme, la sublimation non seulement tragique, mais de tout ordre.

Dire encore que même si c'est grâce au refuge offert par notre animalité que certains d'entre nous parvenons à supporter de manière générale tout ce qui est de l'ordre de l'humiliation, le chat nous fait accepter que tout serait différent si nous n'avions pas le langage.

Nota bene : en relisant quelques unes des traductions que j'avais tiré de Shelley j'ai aperçu des erreurs involontaires d'inattention totale. Je reviens sur ces textes et pour l'instant je vous fait part d'une paire de strophes que je n'avais pas encore traduit. Grosso modo j'ai compris que Wordsworth venait d'écrire un laborieux poème (Peter Bell) duquel Shelley se moque quelque peu. Ce n'est pas donc dix-neuf ans l'age de la Sorcière dont Shelley parle, mais Wordsworth qui a passé dix-neuf ans à écrire un poème que Shelley voudrait voir foudroyé par le sien.

samedi, 24 mai, 2014

5.

My Witch indeed is not so sweet a creature
As Ruth or Lucy, whom his graceful praise
Clothes for our grandsons--but she matches Peter,
Though he took nineteen years, and she three days
In dressing. Light the vest of flowing metre
She wears; he, proud as dandy with his stays,
Has hung upon his wiry limbs a dress

_35

Like King Lear's 'looped and windowed raggedness.'

_40

Ma sorcière en fait n'est pas aussi douce créature
Que Ruth ou Lucy, auxquelles sa prêche gracieuse
Habillement pour nos petit-fils - mais elle atteint Peter,
Même s'il a mis dix-neuf ans, et elle trois jours
à se parer. Légère la veste de mètre coulant
Qu'elle porte; lui, fier comme un nonchalant avec ses pompes,
A pendu sur ses tempes un laurier
tout comme le Roi Lear la folie afficha et fit voir.

6.

If you strip Peter, you will see a fellow
Scorched by Hell's hyperequatorial climate
Into a kind of a sulphureous yellow:
A lean mark, hardly fit to fling a rhyme at;
In shape a Scaramouch, in hue Othello.
If you unveil my Witch, no priest nor primate
Can shrive you of that sin,--if sin there be
In love, when it becomes idolatry.

_45

Si vous parcourez les vers de Peter, vous verrez un gars
Ecorché par le climat d'un Enfer au nord de l'équateur
jusqu'à devenir jaune comme une gazeuse de souffre:
Une simple trace, à peine propre à poser une rime à tort;
Une allure de Scaramouch, et quand au lit, Othello.
Si vous dévoilez ma Sorcière, ni prêtresse ni primat
Pourra vous extraire de tel péché, - si péché il y a
à aimer, quand l'amour devient idolâtre.

Il ne peut avoir, à mon avis, de doute que quand un poète qui se sait « majeur » donne pour titre à son poème le plus poussé « Sorcière (...) » il doit être question de magie dans le contenu du poème, ou dans la réalisation. Si en plus au titre il y a une région du monde, il se devrait en suivre que le poète fait l'expérience d'une magie qui lui est étrangère, à l'occasion la magie berbère. Je réalise que je suis, en marge même du travail de traduction, en train d'accomplir pour la troisième fois dans ma vie, un processus de plongée dans l'imaginaire magique du Nord de l'Afrique. J'en parlerai si nécessaire, juste remarquer que la deuxième plongée pour ainsi dire a eu lieu en même temps que ma première lecture de « The Witch of Atlas », sans que pour autant j'établisse un lien particulier entre le poème et mes recherches. Je retourne au poème dans un autre cycle de lectures, que je ne saurais vous livrer autrement que, cette fois-ci, à travers une possible majeur adresse ou un plus de chromatisme dans ma traduction. Je fais vœux de poursuivre et je retourne à mes études et mes douleurs ophtalmiques.

Lundi 26 mai, 2014

9.

And universal Pan, 'tis said, was there,
And though none saw him,--through the adamant
Of the deep mountains, through the trackless air,
And through those living spirits, like a want,
He passed out of his everlasting lair

_115

Where the quick heart of the great world doth pant,
And felt that wondrous lady all alone,--
And she felt him, upon her emerald throne. _120

Et le Pan universel, il a été dit, était là,
Et, malgré que personne l'a vu, - passant par l'adamante
Des montagnes profondes, passant l'air sans marques,
Et passant par ces esprits vivants, comme une envie,
Il passa en dehors de son désordre intime et secret
Où suffoque le coeur précipité du monde immense,
Et il sentit cette inouïe dame toute seule, -
Et elle le sentit, en haut de son trône émeraude.

10.

And every nymph of stream and spreading tree,
And every shepherdess of Ocean's flocks,
Who drives her white waves over the green sea,
And Ocean with the brine on his gray locks,
And quaint Priapus with his company, _125
All came, much wondering how the enwombed rocks
Could have brought forth so beautiful a birth;--
Her love subdued their wonder and their mirth.

Chaque nymphe du limpide et de l'arbre qui foisonne,
Chaque bergère des pelages de la mer Océan,
Qui conduit ses blanches vagues sur le vert maritime,
l'Océan même avec le gris saumâtre de ses flocons,

l'élégant Priape avec sa compagnie,
Tous sont venus, s'interrogeant comment les fertiles rochers
Auraient pu donner sur une si belle naissance; -
Leur amour n'était moindre que leur merveille et leur joie.

(lendemain)

11.

The herdsmen and the mountain maidens came,
And the rude kings of pastoral Garamant-- _130
Their spirits shook within them, as a flame
Stirred by the air under a cavern gaunt:
Pigmies, and Polyphemes, by many a name,
Centaurs, and Satyrs, and such shapes as haunt
Wet clefts,--and lumps neither alive nor dead, _135
Dog-headed, bosom-eyed, and bird-footed.

Les pasteurs et les jeunes montagnardes sont venus,
Et le roi rude de Garamant pastoral -
Leurs esprits confondre en soi, comme une flamme
Etirée par l'air sous le gant d'une caverne:
Pygmées, et Polyphèmes, en grand nombre,
Centaures, et Satyres, et de telles ombres qui poursuivent
d'humides cassures, et des haillons ni morts ni vivants,
à la tête de chien, aux yeux dans le ventre, et aux pieds d'oiseau.

12.

For she was beautiful--her beauty made
The bright world dim, and everything beside
Seemed like the fleeting image of a shade:
No thought of living spirit could abide, _140

Which to her looks had ever been betrayed,
On any object in the world so wide,
On any hope within the circling skies,
But on her form, and in her inmost eyes.

Parce qu'elle était belle - sa beauté faisait
La brillance du monde pâle, et tout à sa place
Semblait comme une vague allure qui surnage :
Pas aucune pensée des esprits qui vivent pouvait la contourner,
Qui de ses regards ne fusse un jour trahie,
Sur aucun objet dans le monde pourtant ample,
Sur aucune espérance entre les sphères des cieux,
Sinon sa seule forme, et ses plus propres yeux.

Je donne sur des élisions importantes, qui marquent une lecture subjective, et qui nous balancent dans une langue plus coupée, une autre température. Nous dirions que ma bouche presque sans dents a composé l'hiatus syntactique.

13.

Which when the lady knew, she took her spindle

_145

And twined three threads of fleecy mist, and three
Long lines of light, such as the dawn may kindle
The clouds and waves and mountains with; and she
As many star-beams, ere their lamps could dwindle
In the belated moon, wound skilfully;
And with these threads a subtle veil she wove--
A shadow for the splendour of her love.

_150

La Dame, sachant cela, prit son fût

et jumela trois faisceaux de chair brumeuse, et trois
Longues lignes lumineuses, tout comme l'aube amourache
Nuages avec vagues et montagnes avec; et elle
Tels des rayons d'étoile, avant que leur lampes puissent se
dégrader
A la lune attardée, les vanda soigneusement ensemble;
Avec ces faisceaux un voile subtil elle tissa
Une ombre pour la splendeur de son amour.

jeudi, 29 mai, 2014

Cela soit dit en passant, je découvre l'écriture contemporaine de quelqu'un qui a signé un livre (*Arguments 1 - Dieu*) sur lulu.com avec le nom Helder Serpa. Je le lis en même temps qu'Aleister Crowley (*The book of lies*) et Spinoza (*Etique*), comme s'il en était du même dans les trois livres. Il y a une phrase qui m'a décidé à le lire comme l'appel d'une pulsion : « L'être a déjà renoncé à sa stricte définition au profit des choses, des ombres, de la multitude des créatures qui existent. Mais ce renoncement nous apparaît... » si je peux citer la phrase comme je la perçois, non pas syntactiquement ou grammaticalement, mais grammaticalement « inconsciente ».

L'essentialisme télescopique de cette lecture, bien lourd de ses trouvailles quelque peu hallucinées, m'encourage à l'aveu sur mon journal. Je ne sais même pas si la réalité va permettre que j'élabore ces trouvailles, donc autant parler directement au moment présent.

Conjure, encore, Shelley le mieux qu'il peut le fantasme de la « femme de pouvoir » ? En est-il pour cela que sa Sorcière de l'Atlas a déplu à sa femme Mary tel un miroir peu flatteur ?

Miroir non pas peu flatteur, mais trop "parlant", et « autre » parce que « parlant » il faudrait dire.

Sinon, il est bien différent de considérer l'émancipation et le travail féminin, que le pouvoir érotique, mais le pont entre émancipation et charme reste une fois si une fois non praticable. On a voulu les représenter dans une franche opposition, mais les variables sont nombreuses et il se peut que l'on tourne en rond dans le narcissisme des discours. La perception érotomaniacale du poète peut envisager l'épanouissement chez les femmes comme un fétiche moral, mais il reste dans le jeu du possible qu'il soit réel, réel et donc aussi relatif et précaire que l'épanouissement masculin.

L'amour est la drogue, la drogue salvatrice, et William Burroughs, "grand prêtre vampire des beatniks", octogénaire, dans son dernier recueil, peu avant mourir, ne trouvait l'amour que dans l'opium et dans le ronronnement de ses chats, qui ont été d'ailleurs tués après par ses voisins. Ces quelques derniers temps d'écriture il insistait sur l'importance curative de l'amour. Et il était contraint, crapule qu'il avait été, de se contenter de peu (ou trop, puisqu'amplifié par la narcose). Ce que dit Mehdi Belhaj Kacem, dans son premier livre important sur l'amour, bien avant la suite plus lourde, est illustratif du comment on ne peut aimer, thérapeutiquement, en guérison, qu'en étant dupes, en nous faisant pigeonner. Prenez la naïveté trouble d'un bouquet de phrases qu'on trouve en passant : « L'écoute écoute, dans l'amour, tous les affects. Vous avez écouté

le secret n, vous êtes même abstenu de lui dire, à elle, ce qui dans trois ou quatre de ses odieuses manies venait de là. Vous avez tout tenu soigneusement pour vous, sous scellés de l'honneur. Vous avez gardé le silence, tenu le secret. etc »

Et puisqu'il est question de Paradis et d'Enfer, prenons de la graine de notre *Naked Lunch* si infernal, et concluons que s'il y a dans le chat un génie du lieu, ce lieu se trouve au Purgatoire, lieu où l'on métamorphose, où l'on s'ouvre, où l'on pleure et ça nous calme et nous débloque le sourire à venir, voir posthume.

Cela n'a peut-être pas été le cas de beaucoup d'hommes, mais ayant côtoyé une comédienne, fêrue de Shakespeare, psychopathiquement dingue, il arrive que je suis parmi ceux auxquels une femme a dit qu'ils vivaient dans l'Enfer. Du Paradis où le bonheur, qui arrive tôt ou tard, même aux enfants battus comme moi, si du moins ils comptent sur l'analyse, la chance et la chance encore, m'avait placé, je me suis par adjuration trouvé en Enfer. De la main de Virgile, et de celle d'une incertaine Béatrice indiscernable, je sors, avec difficulté, vers le Purgatoire, confus, la vue trouble, m'efforçant de lire l'étrange oracle de chaque cercle. Des cercles que les arbres de la cabale nous escamotent, pour qu'on fasse chemin tenus de prudence. Celui de la vieillesse, si proche de la vésanie, en est depuis quelques jours le chat, ce chat qui n'y est pas, et son empreinte.

vendredi, 30 mai, 2014

Il arrive que je refuse d'utiliser des dictionnaires on line. Je n'ai pas à présent le dictionnaire anglais que j'utilise d'habitude. Il

serait, malgré que je me suis quelques fois aventuré à le faire, imprudent de vouloir traduire le poème de Shelley qui devient de plus en plus dense et opaque. Je n'ai pas non plus ici ma bibliographie d'ordre magique sur les « nuits » marocaines ni sur la divination arabe, que j'avais commencé à mettre en pratique avec des surprises majeures.

Rien de cela, ni le fait de le différer, me met à l'abri du poème même, que je sens me travailler comme un exquis complot de l'invisible. Les abîmes auxquels la sonde ne renvoie que mon vertige ne répondent que de leur hâle scabreuse. « Il est dangereux le monde des morts », et de plus en plus. L'idée que je me fais du poème, sans les contraintes scolaires ni même les contraintes du métier d'écrivain, qui n'est pas le mien, est l'idée d'un avenir sous espèce de ce qu'est le plaisir soutenu pour le désir, le souffle du désir, le désir qui prend pour sa satisfaction le temps auquel il s'emploie. Le surréalisme vaut ici, chez Shelley, pour du sensualisme. Hyper-sensualisme ? Oui et non, ou plutôt bien sûr. Du fait de la séduction, du fait de la colle du charme, nous ne sommes pas autre chose que le couple du démon, démonsse, dans ce qui nous intéresse. « La Reina del Mambo », comme au film de Raoul Ruiz, « Les trois couronnes du matelot », celle qui parle d'art à l'artiste et qui pour cela est fatalement phallique, obsédante et impraticable. Il n'y a pas lieu d'union là où le féminin suprême du démon substitue le phallus à l'accueil d'un sexe de femme. Je soupçonne que tout cela est non pas seulement dans mes divagations, ponctuées de bouffées d'angoisse, mais certainement dans le tissu même des livres desquels je m'entretiens ici. Je ne pense pas qu'il puisse avoir un manque de sens à ce point que l'écriture n'aie pas par où se faufiler, j'entrevois tout ce qui défile devant moi, le Pape, le Diable, la métaphysique de la putain,

même la Vierge Marie sous modalité coprophile, dans le commentaire d'une perturbée que je crois connaître, tout ce dont j'ai fait question, comme un ensemble de graines qui vont donner plus tard de la verdure, juste parce qu'ils ont déjà ces graines le goût de l'herbe.

dimanche, 1 juin, 2014

Dans mes rêveries, j'ai une soeur qui me chatouille, qui serre son corps contre le mien, qui joue au papa et à la maman. Je me masturbe comme à l'adolescence, cinq ou plus de fois par jour. Des fois je m'habille, mais parfois je ne sors même pas, je me déshabille au bout d'un moment. Je ne supporte pas de slip, quand forcé de m'habiller je porte une culotte que Berthe m'a prêté.

La Divine Comédie implique l'ensemble des figures géomantiques, faut-il rappeler que ce n'est pas le cas pour le tarot (qui en serait l'antidote de la métaphysique thomiste) qui n'est pas compris par le schème dantesque ?

Voyez ce que c'est de soumettre un libre-penseur à la scolastique.

Si je dois dire la vérité, malgré que si l'on part de l'a priori d'une culpabilité masculine cela devienne plutôt saugrenu, il me semble plausible que ce temps là je l'aie passé sur un mode d'hypnose proche du dressage d'un animal. J'ai vécu une expérience assez régressive, mais cela n'empêchait pas le travail artistique, même si cela le limitait.

Le collage est souvent chez moi la plus régressive des pratiques plastiques. Les différents types de colle que j'ai utilisé dont une à la cellulose que je dissolvais dans de l'eau chaude, et qui chacune colle aux mains différemment nous font percevoir une paradoxale « richesse du régressif ». Donc, en fait, sous hypnose, ou bien sous l'effet de la mescaline mauvaise qui rejette la plante d'aloé quand on lui arrache une tige, j'ai réussi un type d'oeuvre en papier et puis de piste sonore qui permet que l'on comprenne la logique fuyante de la régression, ce qui à mon avis est une fonction presque sacrée parmi les fonctions de l'art. Les figures géomantiques de mélancolie ou régressives sont toutes, plus ou moins, celles qui sont doublon inversé d'une autre, nommée majeur. Rien ne nous empêche de donner au patron géomantique mineur une possibilité d'imaginaire, c'est d'ailleurs un acte de justice symbolique.

La méthode de Thomas d'Aquin consiste à prendre les pensées isolément et les défigurer leur faisant dire le plus réducteur de ses arguments. Cela ouvre sur l'abus de pouvoir.

mardi 3 juin, 2014

La strophe suivante de *The Witch of Atlas* commence visiblement avec « demeure qui sent (bon) », la sienne à elle, et même on pourrait songer son corps et les odeurs vénusiens. Donc, plein de questions à la traduction pour un masturbateur fanatique, de ces temps. Plein d'efforts du souvenir contre le désir et la pulsion et aussi dans leur sens. Il faut qu'il y ait beauté, or l'injustice (perçue par l'oreille éthique de dame esthétique) rend laide la poésie, n'importe quelle injustice symbolique finit trop ou tard par apparaître sur le visage de l'oeuvre comme une difformité ou bien comme un bleu, et si maintien de la beauté est justice, il faut plonger dans l'inconscient au risque de devoir dire sans dire.

L'oeuvre d'autrui devrait du moins inspirer un certain renoncement intellectuel au profit de la beauté d'autrui, selon me vient dicté le code éthique de l'Art par mes pulsionnelles réflexions. En même temps le caractère performatif de mes traductions vaudrait un document psychanalytique, ce qui fait que la correction doit être dans l'insight de la performance avant sa fin. Il est approprié au poème même dont il s'agit si l'on considère l'en tête à Mary Shelley, que nous avons traduit auparavant.

Vous savez parfaitement que cette traduction m'oblige à élargir et vérifier mon vocabulaire autant en anglais qu'en français, sans être pour autant compte tenue de mon parcours, un simple exercice scolaire, sinon un vrai travail du fait de l'effort demandé à tous les niveaux de mon quotidien et ma santé, une sorte de grève de la faim artistique.

14.

The deep recesses of her odorous dwelling
Were stored with magic treasures--sounds of air,
Which had the power all spirits of compelling, _155
Folded in cells of crystal silence there;
Such as we hear in youth, and think the feeling
Will never die--yet ere we are aware,
The feeling and the sound are fled and gone,
And the regret they leave remains alone. _160

Les niches profondes de sa demeure odorante
Étaient parées avec de magiques trésors - les sons de l'air,
Qui avaient le pouvoir de troubler tous esprits,
Se trouvent ici sous capsule dans le silence du lieu;
Comme on entend quand on est jeune, et pense et sent
Qu'il y aurait pas Mort - ainsi nous sommes avertis,
Et le senti et le son tous deux s'envolent et s'en vont,
Et le regret présent demeure sujet de solitude.

*

15.

And there lay Visions swift, and sweet, and quaint,
Each in its thin sheath, like a chrysalis,
Some eager to burst forth, some weak and faint
With the soft burthen of intensest bliss.

It was its work to bear to many a saint _165
Whose heart adores the shrine which holiest is,
Even Love's:--and others white, green, gray, and black,
And of all shapes--and each was at her beck.

Là-bas gisent les Visions agiles, et douces et raffinées,
chacune dans sa fine couverture, comme une chrysalide,
Les Unes impatientes d'exploser, les Autres faibles et fanées
Par la légère charge de la jouissance la plus intense.
C'était son travail de recevoir à plus d'un saint homme
Dont le coeur adore la splendeur qui est la plus sacré,
Même celle de l'Amour : et d'autres sont blancs, verts, gris, et noirs,
Et de toutes les formes - et chacun était à son souhait.

16.

And odours in a kind of aviary
Of ever-blooming Eden-trees she kept, _170
Clipped in a floating net, a love-sick Fairy
Had woven from dew-beams while the moon yet slept;
As bats at the wired window of a dairy,
They beat their vans; and each was an adept,
When loosed and missioned, making wings of winds,
_175
To stir sweet thoughts or sad, in destined minds.

Les odeurs dans une sorte d'aviaire
D'arbres d'ailes d'Eden la Dame daignait,
les portait dans son nid flottant, une fée malade d'amour
avait cousu les éclats de l'innocence quand la lune dormait encore;
De même que les chauve-souris se cognent à la fenêtre qui veille,
ils cognaient ce réceptacle; et chacun était adepte,
Quand épuisé et largué, faisant des vents des ailes,
Pour leur tirer des soupirs chauds ou pensées tristes, dans leur
âmes asservies.

mardi, 10 juin, 2014

Dans « *Le déclin du Moyen-Age* » de J.Huizinga je tombe sur une réflexion convenable pour ce qu'est du déni de la pure poésie : « La poésie érotique n'est un élément de culture qu'en tant qu'elle est indirecte. Si elle prend pour thème l'assouvissement lui-même, comme le fait l'épithalame, elle est toute circonstancielle. » Mary Shelley aurait fait cette objection au poème (*The Witch of Atlas*) quand elle a invité son mari à le supprimer. CQFD

Ma traduction essaie d'être d'entre parmi les traductions possibles celle qu'à certains moments ne déguise pas l'action par la beauté musicale du langage.

J'envisage de traduire le début du *Kumarasambhava* de Kalidasa. J'aurai voulu trouver à l'atelier la *Centurie du Renoncement* de Bartrihari, aussi. Mais c'est Kalidasa que je pourrais chercher à

traduire parce que c'est en anglais. Le *Cantique des cantiques* et ses déclinaisons espagnoles m'intéressent aussi, même en tant que domaine de traduction.

Mais en fait le cas est que plutôt ma traduction, sauf dans de strophes comme celle qui précède, a tendance à la construction musicale. Le mécanisme de la magie noire, sinon, se construit et se formule dans l'ordalie. Le poème érotique est une ordalie.

jeudi, 19 juin, 2014

L'ouvrant sur vimeo, je suis en train d'écouter la conférence de présentation d' *Etre et sexuation*, de Mehdi Belhaj Kazem, me sentant concerné en tant que je partage des lectures, et j'apprécie d'emblée et mon écoute se trouve imagé par la résistance même de mon désordre à l'écoute, par la MUSIQUE de Mehdi Belhaj Kacem que je compte cette fois écouter comme acteur. Avec tous mes respects.

L'ensemble du discours est fait de distinctions et d'écarts par rapport à une hétérosexualité qui serait la plus répandue. C'est à ce titre que fait apparition la *Présentation de Sacher-Masoch* de Deleuze, qui joue chez cet auteur le même rôle que chez moi, un hobby-horse. Masochisme et amour courtois... Je vois pas de différence entre le rut animal et l'amour courtois, la seule différence est l'exclusion d'une ou deux marques de soi-disante animalité, et c'est pour cela que l'amour courtois est d'une animalité plus proche de la parade de l'oiseau (par imitation) que des animaux de ferme, sauf caricature.

Pour Catherine Malabou, dont il est question aussi, je vois pas qu'est-ce qu'il faut avoir contre les sorcières. Le monde est animal à l'extérieur du livre !

Enfin, pour moi seul l'oiseau qui chante ou parade autrement sait bien ce qu'il est lui en train d'imiter, et c'est pour cela que l'affect est en même temps préservé et dévoilé.

Samedi, 21 juin, 2014

17.

And liquors clear and sweet, whose healthful might
Could medicine the sick soul to happy sleep,
And change eternal death into a night
Of glorious dreams--or if eyes needs must weep,
_180
Could make their tears all wonder and delight,
She in her crystal vials did closely keep:
If men could drink of those clear vials, 'tis said
The living were not envied of the dead.

Et les liqueurs clairs et doux, dont la salubre vertu
Fait Médecine à l'âme malade pour un rêve heureux,
Et change la mort éternelle dans une Nuit
De visions glorieuses où si les yeux doivent pleurer,
Pourrait faire leur larmes toute merveille et délice,
Qu'elle dans ses viatiques cristallines avait fermement
conservé :
Si les hommes devraient boire de ces clairs viatiques,
l'on dit
Que les vivants ne seraient enviés par les morts.

En fait là je vois que pour moi il y a une jouissance
décadente à rendre interminable ce chant à la femme

fatale. Le poème de Shelley fait effraction dans mon psychisme, comme le fait la violence symbolique de l'expérience de la mort. Au plan du plaisir c'est l'idée morbide qui attend derrière chaque vision de volupté. L'on aurait préféré ne pas tenir ce discours, on sent qu'on était prêt à d'autres expériences, car on a vécu chaque distinction pulsionnelle.

Je ferai état de l'événement car il y a dans l'artifice machinal une vocation de vie et soupir. Je mettrai le retour de Shelley à la tête du journal intime, comme si le recours au discours n'était qu'un ronron poétique. Une végétation confiante qui pulse à chaque organe du *plurivers*.

18.

Her cave was stored with scrolls of strange device,

_185

The works of some Saturnian Archimage,

Which taught the expiations at whose price

Men from the Gods might win that happy age

Too lightly lost, redeeming native vice;

And which might quench the Earth-consuming rage

_190

Of gold and blood--till men should live and move

Harmonious as the sacred stars above;

J'écoute la conférence « Le Mal » de Jean-Clet Martin, je dépose les suivants commentaires :

Dieu est le Plaisir

Du moins pour un peintre, qui veut non pas détériorer l'image bien sûr mais la revoir ce qui fait que le plaisir est toujours déguisé en Salut.

C'est courageux de suivre le conseil klossowskien de pencher Kierkegaard sur Nietzsche, la lucidité de Pierre Klossowski est enfin le patrimoine de la philosophie française. La métaphysique du mal de Descartes est le grand refoulé, mais cela voudrait dire que Gilles

Deleuze est bien cartésien (et ça suffit pour joindre Salvador Dali au corpus philosophique français).

*

Pour la traduction, ai-je décidé de laisser incomplètes traduction et lecture du poème anglais (écrit quand-même en Italie et à thématique africaine, même si fictive) ?

J'ai voulu montrer de manière pratique la sorte d'exercice spirituel dantien. L'évocation de la femme sorcière, le mariage mystique avec la démonsse. L'invocation d'un souvenir de femme damnée. Son identification au summum d'une théologie personnelle.

(14714) Enfin, et par ailleurs, j'ai dit au début de mon essai : c'est l'amour qui rend possible et qui donne lieu au rebond du plus éphémère des bonheurs, le rire qui déchoit le langage... Cela était peut-être naïf que de penser que c'était amour ce qui persiste dans une évidente pulsion de mort. Ce ne serait pas amour au sens lacanien, au sens où Lacan met l'amour dans le comble éthique et suprême de la cure. Non, l'amour lacanien ne peut pas persister chez Dante, tout comme il ne peut même pas exister chez lui. Mais accordons à l'amour le pouvoir du sexe et nous y voilà. L'amour serait pulsionnel en tant qu'il serait presque minéral, comme la chaleur alchimique, comme un principe moteur de l'univers. Et ce rire serait comme le principe orgasmique de Wilhelm Reich, un tropisme cosmique, et pour cela il existerait au Paradis, comble de l'automatisme.

La seule nature « naturelle » serait le rire, le rire du sexe, qui serait le principe qui renverse tout, tout ce qu'on pourrait vouloir édifier sur l'inconscient. Le rire serait au début de l'histoire de Dante,

Vita Nuova, et au bout de l'échelle métaphysique, au bout de son mensonge, dans l'automatisme suprême de l'écriture paradisiaque, dans l'astérisme de Béatrice. Ce qu'on appelle amour au Paradis est une métamorphose, une figure née par mélancolie.

Guido Cavalcanti aurait voulu, selon ce que j'ai lu, dissuader Dante de faire de Béatrice sa muse déjà morte, et de bâtir l'édifice qu'il a bâti. Quelque part il faudrait abstraire du succès de l'oeuvre ce conseil et voir le conseil d'un ami pour quelqu'un qui montrait un prononcé penchant morbide. Il serait question d'une obsession de Dante, d'une obsession malade née peut-être d'une mauvaise conscience. La blessure que Béatrice lui aurait infligée serait une forte atteinte à son narcissisme, mais elle ne serait possible s'il n'avait pas été « menacé » par elle. Il faut chercher, comme aurait fait une Agatha Christie, le crime là dedans. Il est semblablement question d'une mise à mort à un moment ou un autre, la chercher demanderait de tout relire à la loupe, ce qui ne peut pas être mon propos, compte tenue de mes limitations, mais je peux avancer de mon propre que ce qui serait déterminant doit être le rire, Béatrice aurait ri « de la mort de Dante » et elle nous apparaît fatalement morte, la justice est faite d'emblée. Et ce qui reste tout au long de la vie c'est une angoisse qui surplombe chaque propos d'écriture, jusqu'à le ramener « au monde des morts ».

Il est fort possible que la première à subir les supplices infernaux ait été dans l'imagination de Dante Béatrice elle même, et que seulement après elle ait été placée dans les hautes sphères. Cela explique assez la jouissance des lectrices prof de lycée.

Cela montrerait que l'architecture métaphysique par excellence est quelque part le corps de la femme, par lequel on transite comme le

joueur transite par la Florence de la Renaissance sur le jeu des Assassins' Creed. Nous mêmes, en évoquant ce passage de l'objet Béatrice (soit son rire) de l'Enfer jusqu'au Paradis, nous sommes en train de jouer avec le corps de la femme, d'accomplir sa destruction (puisque son rire accomplissait la notre).

Privé de la plupart des psychotropes qui assaisonnent mon travail poétique, je me trouve en Creuse, dormant dans une chambre d'hôte dans un château, beau vieux parquet, papier peint d'époque, meubles d'antiquaire, escalier en granit, vitraux qui projettent leur réverbère le matin, dès qu'il pleut moins, campagne verte. Tout cela me ramène à une espèce de crudité moyenâgeuse des choses, qui me situe dans une littérature reculée. Aussi j'ai changé mes habitudes, sans faire à propos. J'écris à l'aube, patientant pour que la boulangère ouvre et que j'aie un avant-gouter préalable au petit déjeuner avec les hôtes.

La journée avance par la suite et l'écriture se délite, se troublant d'un rideau de lourdeur diurne, auquel je suis habitué et qui a d'ailleurs fait que je sois de la nuit. La pique des mouches me rend idiot. Je fume au pied du château, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Le chien châtré du château se pâme sur l'herbe, le cèdre reçoit le rose et le doré de l'arc en ciel. Je sais que je ne prendrai rien en photo, malgré que j'ai amené une caméra, je n'ai pas l'énergie, je retiens même pas les choses dans la mémoire, qui était l'expédient décisif jusqu'ici. Restera ce que je puisse écrire, et même il faudra s'entêter, vraisemblablement. Je me rends à l'évidence que j'ai raté des faits d'écriture qui n'étaient du tout négligeables, des opportunités d'éclat, des fabuleux prétextes pour l'affublement du lecteur. Disons que j'ai depuis que j'écris sur Dante diné maintes fois à des restaurants qui donneraient de quoi

romancer abondamment ne soit que sur le menu et le décor. Un détail à retenir : la salade de homard à la Fontaine Gaillon, que je demande parce que je ne peux plus mâcher, démunis ces derniers temps de tous mes molaires. Le homard était même plus mythologique que le caviar dans la famille austère de professeurs de lycée dont je viens. Invité sans un sou, je sortais, pour rouler une cigarette, un sac en plastique avec le mélange de paille de thé chinoise, cannelle et gingembre que je préparais pour rallonger le tabac trop dispendieux. J'y avais ajouté de l'eau de fleur d'oranger et cela noircissait mes dents. La cannelle fumée rend le blanc dans la pensée sur lequel les événements s'écrivent à l'encre sympathique. C'était surtout à l'époque où je tâchais de lire le Wake de Joyce.

C'est aussi quand je fumais du thé que j'ai été obsédé par l'idée que l'amour contemporain, du moins celui à la portée d'un peintre, ne pouvait être que prostitution.

A présent le recul de cette existence de villégiature me fait entendre que le stigmate de putain tombe sur toute femme célibataire vivant dans une banlieue musulmane. Et que j'ai de mon côté fait les frais de ces stigmates que ma copine d'alors ne dissimulait point.

(15714) Ne pouvant pas fumer autre chose que tabac, ayant bu l'eau des aquifères polluée par l'armée au désherbant, en Creuse, je tâche de me camoufler en mangeant des calices de coquelicot. Je pense que la suggestion compte beaucoup pour que je perçoive le paysage comme une découpe faite pour le jeu. Mes veines je les perçois avec le chatouillement qui n'est censé être perçu que sur mon pénis en érection. Mes mains gonflées, mon torse, sont

chatouillés par le battement du coeur par le sang comme s'il en était d'un pénis en plein orgasme partout dans mon corps.

Avec l'opium le relief des choses est perçu comme un hologramme, une merveille.

J'ai été trop longtemps dans les rues. Je me défais comme un château de sable. Je crois qu'à Berthe les bras lui en tombent. Il y a rien à faire avec moi. Je reste un animal même si je parle. Mes mots sont approximatifs comme l'abolement d'un chien ou d'un perroquet. C'est pareil que si je ne savais pas parler. Je sais de moins en moins.

C'est juste que je me décontracte, mais je vois disparaître la pensée, je vois le vide.

Dante arrive appauvri comme la gueule de bois d'un addicte au jeu. Que je sache, j'avais pas prévu d'arriver là où je me trouve. C'est infernale la justesse et la précision des artistes, je me compte désormais dans la plus courante des destinées humaines, disparition.

Dans cet état je me pose la question du plaisir chez Dante, qui semble plus relevant que la jouissance. La jouissance vient donnée par les différentes récupérations du texte par ses lectrices, les professeurs de lycée en ménopause, ce qui est jouissance chez elles est plaisir chez Dante, un plaisir qui n'empêche que dans le texte on ait un refoulement considérable.

(16714) Dante aurait compris que les morts se défont. Qu'il y a pas de fond dans la mort. Il aurait voulu y remédier de son vivant, les nommant dans la matrice de l'image poétique.

Mais pour peu qu'il hallucine il revient qu'il n'y est que de la défonce.

Dimanche, 20 juillet, 2014

Baudelaire, selon Bataille (La littérature et le mal), n'apportait point de bénéfice à la société, ne travaillait pas. Sa production n'était pas productive. Ma famille prétend que je ne dois pas écrire mais gagner de l'argent. Pour ne pas vivre à leur frais. Ils donnent sans hésitations à ceux qui en ont déjà, ils sont rétifs pour celui qui en a pas d'autre moyen que le soutien familial. Ils couvrent de reproches chaque fois qu'ils « tendent la main », faisant en sorte d'annihiler pour ne plus avoir à donner (c'est leur topo).

Je me rends compte aussi que je ne peins plus comme je veux depuis que j'ai été déserté par tous et toutes mes modèles. Peindre d'imagination devient déprimant et ça se voit. C'est dans mon cas pire que ne pas peindre.

En revanche, des idées d'écriture romanesque me flairent de plus en plus. Je songe à adopter le genre de la science-fiction et raconter la vie dans une colonie sur Mars, comme si c'était un texte écrit par l'humanité martienne pour rendre compte d'ici mille ans, de leur origine. Il est prévu, j'ai appris, d'envoyer sur Mars des êtres humains, sans voyage de retour. Je fantasme sur leur vie, surtout je fantasme sexuellement sur comment leurs désirs vont conditionner la naissance d'une nouvelle humanité. De

prime abord, leur besoin d'indépendance par rapport à la surveillance terrienne. J'imagine la précieuse naissance du « secret martien ». Je connais mon problème de concentration et je sais que je ne pourrais jamais écrire de la science-fiction si ce n'est pas en travaillant avec quelqu'un d'autre. J'ai une préférence pour le travail en couple, avec une femme. Mais il est possible que je pense à quelqu'un d'autre, à un écrivain au lieu d'une écrivaine. J'en sais rien. C'est la première fois que je me demande ce qui pensera de moi un homme. Peut-être aussi à cause que la science-fiction n'est pas du tout mon genre.

Sur Mars ils verront les choses différemment. C'est requis par la nature pour recommencer. Ils se diront, nous ne voulons qu'ils nous envoient un deuxième convoi selon leurs critères et non pas les nôtres. Mais ils devront tromper la Terre pour cela. Ils sont en train de voler dans le ciel.

Etrange plus que l'étranger qui parcourt les continents du vieux planète bleu. Ce sera étrange que de nouveaux hommes et femmes arrivent dans l'étrange monastère. On n'avait pensé que le jardin de l'innocence soit un monastère.

Ce sera l'oeuvre d'art intronisée que de s'adresser à la Terre pour montrer le bon état des cellules.

Nous ne pouvons plus mourir.

J'ai contacté Pacôme Thiellement qui décline mon offre.

(27714) Toujours en pénurie, je mets sens dessous dessus la cuisine de Berthe et, trouvant de la menthe, je me roule une

cigarette de menthe et cannelle. A part de contracter ma mâchoire et me donner mal aux tempes, l'effet proprement psychédélique est nul. Mais du moins le malaise change par rapport à l'ennui de tout à l'heure.

Un autre voyage au royaume des morts est le récit soutiré par Gilgamesh à son compagnon qui vient de mourir, et qu'il réussit à invoquer. La première chose qui est dite est qu'il vaut mieux ne pas en parler. Ensuite, selon les versions, on mesure le calme des morts selon ses succès sur terre, que plutôt que juger, la vie d'outre-tombe ne fait qu'amplifier. La prospérité, donc, revient à une mort sereine, tandis que le malheur se dédouble dans la mort. On est plus proches de ce que serait le sentir de tout un chacun, ce qu'on présent et qui nous fait chercher à nous en sortir chaque jour. Il est dit, sur un plan qui serait métaphorique, que les morts là-bas sont abrités seulement par une espèce de « plumage ». Cela est intéressant puisque l'oiseau viendrait mettre en scène la vulnérabilité et aussi la régression. La femelle et le mâle d'oiseau ont leurs organes géniteurs enclavés à la cloaque, ce qui fait qu'ils soient si l'on peut dire acculés à une analité physiologique, à ce que leurs émotions et leurs rapports se passent à la cloaque, les excréments confondus avec les hauts sentiments de l'âme amoureuse du monde. On sait bien qu'une des premières métamorphoses du cadavre est que le ventre lâche. Même vivant il se peut que cela arrive au moribond. Si dans d'autres traditions, moins scatologiques et plus eschatologiques, tels les « livres des morts » égyptien et tibétain, la composante viscéral disparaît ou, pour les égyptiens, est conjurée par une délicate réglementation, ce n'est sinon que ce sont des récits de la « vie » des morts conçus pour l'édification et l'assurance de celui qui compte mourir. Ce qui constitue l'héroïsme exceptionnel et originel de l'épopée de

Gilgamesh est que le mort est celui qu'on perd, que le point de vue reste toujours celui des vivants et que l'on n'envisage pas de rassurer mais de rendre le terrible du réel.

Enkidu, le premier à mourir, est mal barré, c'est à ses frais qu'on entretient la mort dans l'épopée. Il a eu le temps de maudire ses malfaiteurs, à l'occasion la femme prostituée - prêtresse du luxe - qui lui avait ouvert aux plaisirs exquis et que, mourant, il regrette avec virulence. Mais même le défoulement contre elle lui est gâché. Une divinité lui somme de se dédire de sa malédiction envers la prostituée et il doit céder et prononcer une aigre-douce bénédiction.

lundi (28714) Vision merveilleuse d'une renarde, un aigle rampant, un lion et un griffe au Purgatoire, répétés autour des chars apocalyptiques, chorégraphies d'hérésiarques et de vierges en *donna angelicata (et démultipliée)*... accessoires ecclésiaux rutilant dans la fumée de l'encens. On s'est demandé combien de nuages de fumées diverses contient la Divine Comédie ?

Les escales, si importantes, que seul William Blake a rendu dans leur symboliques couleurs. Les escales où parfois on est soulevé inconscient par un aigle ou un autre guide.

Dire qu'on est inconscient serait prétendre trop dans le sordantesque, sauf à admettre qu'on l'est « tout le temps ». Et même alors comment expliquer ce foisonnement de la parole, et la déictique ? J'entends qu'il y a déictique de manière exemplaire au Purgatoire, dans la description successive d'emblèmes et de purifications, le seul récit intéressant de Dante, son passage quelque part, puisqu'en Enfer et au Paradis il ne s'agit pas de

passer mais qu'il se trouve absorbé par une sorte de matrice ubuesque. Mais fort possiblement nous manquons au fait que le poème est à cheval d'une tradition et d'un répertoire iconographique déjà élaboré et qu'il est rare qu'on nous le rappelle.

Sohravardî abonde en voyages dantesques, avec un raffinement et une économie de langage qui n'est pas pauvre mais élégante.

mardi

Cherchant à percer les textes de Sohravardî et autres choses tels les mémoires de Wanda Sacher-Masoch (*Confession de ma vie*) et *Ka* de Roberto Calasso, que je devais poster et que je comptais lire dans leurs récents doublons, et pour trouver le ton, j'ai appelé un ami en Espagne que je ne vois depuis vingt ans. Il s'est confessé toute la nuit durant, me faisant part d'une contradictoire conversion au catholicisme intégriste tout en ayant un parcours anarchiste et maoïste. Il était séduit selon ses dires par la « tradition » et la fidélité aux choses anciennes. Il était aussi très solitaire et privé de femme depuis des années. Vivant avec sa mère très ancienne, dans un petit village de la côte andalouse.

Nous nous sommes entretenus, et du moins là il en convenait, de la monstruosité des évêques et particulièrement de deux ogres : l'archevêque de Grenade et le chef de l'Eglise espagnole, monseigneur Rouco Varela, tous deux des personnages indiscutablement répugnants. Mon ami est une personne saine et il a de la bouteille pour discerner les personnes, un ogre reste un ogre. Politiquement, outre la confusion dans laquelle se trouvent tous les espagnols à présent, qui faisait qu'il m'avoue l'impression

qu'un certain « intellectuel phalangiste » s'exprimait très correctement et « était très cultivé », il convenait aussi sur l'effet salutaire de la révolution pacifique des « indignados » (appelé aussi le 15M) et la surprise électorale des nouveaux partis surgis de cette mouvance. Ils les trouvait trop marxistes sur les bords mais il reconnaissait l'importance historique de ce tournant. Non, mon ami n'avait semblablement subi un vrai lavage de cerveau, il avait suivi son naturel misanthrope et extravagant - même si d'une extravagance intérieur et timide. Il avait suivi ses lectures et tiré des conséquences fatalistes de son abstinence libidinale. L'influence décisive semble avoir été J.K. Huysmans. Il est curieux qu'il venait à dire la même chose qui me disait mon père (agnostique) quand j'étais jeune : la religion, s'il en est question, mieux vaud que ce soit « à fond ».

Comment faire entendre à mon ami que j'y étais moi engagé « à fond » dans quelque chose qui avait l'énormité de toutes les religions confondues, la magie naturelle, la philosophie, l'apocalypse de l'art ? Que je souffrais même de mon corps par oeuvre de cette entreprise magique, que toutes mes pensées étaient plus enchantées, soient elles ténébreuses ou matinales, et bien davantage que celles dont il se réclamait pour l'enchantement du monde. Huysmans, passe, mais Chesterton ? s'il vous plait, un peu de décence !

Je n'use pas de la grandiloquence de pacotille que quand je dois lire le tarot à quelqu'un, et même dans ce cas j'adoucis, concentré non pas sur la persuasion mais sur l'induction. Cet ainsi que malgré que j'avais envie de parler à mon ami de Sohrevardî que j'étais en train de lire, je ne trouvais par où glisser la question et finalement j'ai parlé en transe, par désespoir, lui décrivant comme

une véritable ascension aux « palais » ce qui avait en principe une lecture qui me semblait d'emblée purement érudite. J'ai été le premier impressionné par ce que je venait de rapporter. Je crois que j'ai bouclé une petite *Divine Comédie* en conférence transnationale.

L'action de la mémoire, comme aurait dit Sohrevardî, qui soutient qu'elle ne réside dans l'âme personnelle, mais vient d'ailleurs et peut contredire l'expérience même, malgré que c'est l'expérience qui est supposée nourrir la mémoire, et bien, l'action de la mémoire dans ce moment de la conversation m'avait transposé sur un monde d'images possibles seulement dans le rêve lucide et totalement inattendues en même temps que curieusement appropriées pour montrer de quoi il en était dans ma lecture du *Livre des Temples de la Lumière*. Mon ami, sensible, s'est exclamé : Mais ça... c'est Sainte Thérèse d'Avila ! En quoi il n'avait pas tort, puisque le livre des *Moradas* est quelque peu semblable, jusqu'à un certain point.

Le mécanisme je venais de l'écrire juste avant de pianoter au téléphone le numéro espagnol, je venais d'écrire l'escalier du Purgatoire et j'en ai rêvé éveillé.

Permettez moi de joindre au rapport de cet appel le jeu des Béatrices. La femme fatale dont il est question d'une manière tellement métaphysique dans la présentation de mon travail que je ne savais à la rédaction jusqu'à quel point ce serait vécu, mon ami à son tour disait en avoir eu et se trouver à présent en paix. Il gardait amitié avec une lacanienne, sans comprendre Lacan, quand

elle lui parlait du Réel, mais trouvant le réconfort de quelques conversations.

Il m'a provoqué à parler de Mélusine, il m'avait suivi la piste à mon insu et connaissait le charme d'actrice et le sex-appeal ultra-moderne de ses mises en scène. Il me piquait du sinistre des machines de torture qu'on voyait selon lui dans certains vidéos qu'il avait visionné et aussi de sa réjouissance à m'imaginer ces deux années passées dans un monde qui pour lui restait purement imaginaire.

Je crois que la petitesse de mon désir, l'amour devenu une pierre dure, une mâchoire serrée par la rage, m'a sauvé et que même la possible vanité qui toujours éclore dans les retrouvailles des amis, il n'y a même pas été question. Son problème à lui était plus pressant. Il y a sa Béatrice, dont on n'a d'ailleurs échangé un seul mot, mais qui surplombait toute son histoire de conversion. Il n'allait plus au bordel et le bordel, un club-motel sur la route des camionneurs, dans la surface de ses dires, n'était donc plus un problème. Mais je pense le contraire.

Non pas qu'il mente. Je ne doute qu'il n'allait pas. D'ailleurs on n'a pas évoqué la question. Mais l'expérience qu'il avait placé en corolaire d'une vie sexuelle où auparavant il avait frôlé de près l'amour idéal, avec une jeune femme étudiante qui l'aimait, à une autre époque déjà lointaine, avait été à mon avis un épilogue plombant. Peu d'années avant mon appel d'hier, aussi dans un appel entre Paris et l'Andalousie, il m'avait assuré que les femmes au bordel étaient des étrangères très belles. Qu'elles avaient « un corps parfait », et qu'elles étaient très avenantes. Moi je trouve ça déprimant. Même plus déprimant que les putes andalouses vieilles et grotesques, qui du moins étaient libres. Et qui d'ailleurs n'étaient pas vraiment déprimantes.

vendredi, 1 août, 2014

Hier j'ai commencé par boire deux grosses canettes de bière brune, puis j'ai acheté du Porto « tawny » et j'ai continué. Normalement je ne bois jamais. Les médicaments que je prends se mélangent bien avec l'herbe et dérivés mais très mal avec l'alcool, j'ai appris ça depuis mes presque trente ans de traitement. Mais la pénurie d'herbe, le fait que la menthe fumée ne fait rien, m'on désespéré tellement que j'ai pris l'alcool que je gardais pour les amis, avec le but de trouver la décontraction pour enfin me mettre à peindre.

Et fatalement ça a marché, les deux tableaux sont beaucoup mieux que tout ce que j'avais peint sans modèle et sans fumer.

Il faut dire que le temps de réflexion et de préparation a compté beaucoup. Au fur et à mesure que je m'enivrais je pensais à des astuces de composition, à des visions « vraies ». J'ai aussi beaucoup chatté sur l'ordinateur, bavardant par écrit avec plein de monde, les mettant au fait de mon pari avec l'alcool. L'humour et parfois les mises en garde m'ont stimulé.

dimanche, 3 août, 2014

Un commentateur de Sohravardî, Davvânî, intitule son commentaire du *Livre des Temples* de Sohravardî, comme *Les Figures des Houris*, ce qui sous la condition d'étrangers complices où il nous est facile de chercher le plaisir de la lecture, commentaire et même l'innocent Sohravardî peuvent devenir une pensée érotomane.

Quand on est artiste marginal, et écrivain cénobitique, et, encore pire si on écrit en promiscuité, on se place dans une sorte d'existence monadique qui fait que ces effusions et orgasmes sur l'écran de la déprime, soient quelque fois un dialogue avec son ange, sous forme de copines de l'autre bout de la France qui se confient, ou des copines de l'Espagne qu'on sait qu'elles tiennent à nous, et quelques fois on est allumé devant skype et tout cela n'est pas seulement érotique, malgré qu'une forme d'onanisme impur, mais aussi souvent un échange qui peut modeler l'angoisse, ponctuer de pics d'euphorie la dépression.

C'est pour cela, pour tout ce qui devrait sans hésitation accompagner l'existence de la monade, que la Béatrice du dantesque est fortement assimilable aux houris dont la figure fait question d'un livre de la meilleur tradition persane. Et dans cette affaire de fantaisie de l'amour l'excellence de la modernité, la modernité critique, consciente de l'horreur de l'autre modernité de la boucherie, distante, aristocratie de l'esprit peut se mettre en scène par des acteurs qui seront nos critiques. Ils divagueront par

les paradis en grande surface, en galerie de miroirs, et les deux choses en même temps, avec la nonchalance de qui prend la douche avec une charmante inconnue.

Oui, c'est évident que de s'envoler avec à peine quelques lignes de Sohrevard c'est d'une légèreté d'adolescent tardif. Respectez un peu comment les gens arrivent à vieillir, comment ils pensent et comment ils se disent toujours qu'ils sont jeunes. Vous ne pouvez faire violence en permanence aux malades psychiques s'ils ne font que des efforts pour se faire aimer, caramba.

Et je ne veux épargner à aucun lecteur le bel diaporama onirique des niveaux de conscience que l'âme traverse par la lumière, que ce soit chez Sohrevard ou dans la lecture des Figures des Houris ou même par les mystères des filles de Salomon et des Béatrice qui se nichent dans nos nostalgies.

Proche de la mescaline et du phénomène lysergique, équidistant de la scopolamine, se situe l'aloïne. On l'obtient à l'actualité de manière sauvage, je connais pas de trafic. Mais le phénomène de ce cactus plutôt bénéfique est que son versant psychoactif est éprouvant, il facilite les conditionnements hypnotiques, l'interaction avec antidépresseurs ou opiacés médicamenteux est du délire d'interprétation, persistant, résistant à l'analyse, même au plus poussé analyse. Une autre caractéristique du phénomène est due dans mon cas à une concurrence significative, la personne qui était mon couple était paranoïaque et nymphomane entre autres choses. Cela rendait le pire des contextes pour une expérience psychédélique à deux, avec une traversée du fantasme en pulsant passage à l'acte. La seule bonne chose est qu'on a fait

beaucoup l'amour, et aussi qu'on a écrit, qu'on a fait de l'art. Puis, quand on arrive à un point où l'ensemble de la réalité relève de la psychanalyse, on sanctifie le psychotrope dans sa presque toute-puissance, et in fine, l'objet d'amour devient lui-même toxique. Associé au plaisir extrême, le réel de l'amour est muté dans le dispositif phobique.

*

vendredi 25 juillet 2014

CHERCHE MODELE FEMME

CHERCHE MODELE FEMME PLUS DE TRENTE ANS

POUR NU, AMITIE ET PLUS SI AFFINITE

ECHANGE POUR OEUVRE (DESSINS ET SI TRAVAIL A LONG TERME, TABLEAUX) GOUTS LITTERAIRES

(CONTACT EN TETE DE BLOG)

lundi 4, août 2014

Nous voudrions tous être au bordel des dieux, là où l'on est honoré des attentions les plus sensuelles et les plus hautement philosophiques. C'est là que l'on voudrait être, surtout parce que l'être humain, depuis la chute pour les uns, depuis le trauma de

l'initiation pour les autres, connaît cette réalité, et voudrait y revenir.

Quand on est dans la misère sexuelle on n'arrive même pas à en parler. Moi je jouis de trop de privilèges pour me plaindre « à la première personne » de la misère sexuelle, je n'ai qu'à considérer celles de mes amies. Subir la dictature de l'art, non pas à la manière loufoque de Jonathan Meese, mais dans l'usure d'un angoissé roucoulant, c'est subir d'être télécommandée pour se trouver en permanent état d'illumination.

Bien évidemment la politique professionnel de l'artiste, et là le succès ou l'échec ne changent en rien, fait qu'ils sont les premiers à vivre en état permanent d'illumination. Mais pour nous, artistes, l'illumination nous réserve des secrets de survie. Nous sommes un peu comme ce qu'étaient pour Friedrich Nietzsche les « faibles » judéo-chrétiens, habiles seulement à vivre en exilés du pain d'autrui, des restes. Pour nous le reste est royal, la totale.

Cela revient au même de trouver la totale dans la misère que dans le luxe, l'esprit artistique produit une « aura » là où l'Opportunité se présente. C'est le principe de plaisir, rétif à la castration nécessaire pour faire partie de la société. C'est cela le pont maudit qui lie aristocratie et *lumpen* prolétariat.

mardi, 5 août, 2014

Je l'ai entendue, vers l'après-midi, marcher avec ses hauts talons, devant ma porte, et un tissu de la robe synthétique qui crissait quand elle bougeait. Je ne peux avoir la certitude que ce soit elle, mais quelle autre femme ferait un truc pareil ?

Il faut savoir, pour entendre mon interprétation on ne sait si délirante, que les femmes des quartiers d'artistes comme le XXe Arrondissement, sont toutes des pudibondes femmes de lettres, et que même jeunes elles produisent pas ce son.

Elle s'était permise de se mettre en contact avec un contact facebook à moi ! Et je n'ai aucune idée de ce qu'elle a pu inventer mais mon amie m'a offert de parler au téléphone pour que je puisse me soulager.

(mercredi)

Ce n'est pas l'immortalité, l'immoralité ou la lie martelée du maniaque qui vont résoudre l'important doute qui surplombe ma lecture de Dante, et si je parle de canonisation c'est pour ouvrir vers l'art la sainteté traditionnelle, en commençant par la médiocrité dorée qui prêchait Aristote, si cher à Dante qu'il fait allusion majestatique en chef de sa liste d'attente des philosophes. Donc, si ce n'est pas l'immortalité c'est parce qu'elle est un phénomène (pour Dante) purement charnel et pour résoudre le

doute qui surplombe la Divine Comédie il en faut quand-même un écart. Ce n'est pas l'immoralité, ni de l'idéologie scolastique d'un sadisme avéré ni de son contraire si l'on pense aux voies d'échappée ouvertes par toute plasticité littéraire, puisque tout ça est imaginaire et on est dans état de lieu du réel du charme dantesque. Et la lie martelée du maniaque revient à tout le monde, donc le jugement est un peu impossible.

Jeudi

J'attrape mon slip qui est par terre et je nettoie mes lunettes. Je me suis rendu compte petit à petit que c'est souvent le nuage de la sueur qui est à l'origine de ma presbytie.

Est-ce que l'infusion de thym a des propriétés d'anaphrodisie ? Puisque le philosophe espagnol Ignacio Gomez de Liano très sagement, connaissant mon hystérie, m'avait honoré, et je lui en suis maintenant reconnaissant, avec une infusion de thym, quand je l'ai visité une des fois où l'on s'est vus. Je me sens en dette de l'amour qu'on m'a donné.

Ce qui est en bas, ce qu'est le « ça », est donc la base, la langue propre est toujours la langue, et c'est la base qui fait qu'on marche tous sur un terrain commun. Cette terre qui est en bas, et qu'on méprise, nous avertit par sa plainte qu'elle a besoin de vivre.

Mon pénis est tordu, une luxation due à la masturbation pendant ma puberté lui a donné un truc que je ne dirai qu'aux femmes. Mon dos, pareil, à la puberté aussi a commencé ma lordose pubienne qui fait que mes fesses ressortent comme si je marchais sur des talons hauts, mais ma petite taille atténue l'effet. Ma pensée aussi devrait être tordue, si elle correspond à mon corps. Ce piège de logique moyenâgeuse ferait de moi à long terme un dément, et il faut démonter en permanence le stigmatisme dont il a été question dans les exemples corporels.

(Chère M.

serve ce texte qui fait partie de mon livre sur Dante, et que je viens d'écrire

comme un clin d'oeil après ta promesse de m'appeler, mais je vois la maladresse extrême de mon geste

excuse moi

bisous)

Mais en bon alchimiste junguian, tout comme James Joyce, on aurait pu produire une étreinte fausse, puisque je n'ai pas posté ce texte entre parenthèses, je me suis retenu et même je pense que je n'en ferais état que plus tard.

nuit ferme

Comment faire état des autres collaborations, et je compte l'inimitié platonique de l'angoisse comme la collaboration la plus persistante ? Je suis assez impulsif selon mon point de vue pour arriver à l'improvisation relative. C'est le dilemme des manuscrits de Néron, dont parlait Suetone, qui mettaient les lendemains de sa mise à mort ses descendants sur le doute de la qualité de ses poèmes, quand ils ont vu qu'il y avait des ratures et corrections, traces d'un « vrai » travail, qui pour le classique passe par polir les vers. Que c'était bien lui, le monstre, qui avait trouvé les mots.

Mercredi, 27 août, 2014

Un métaphysicien spécial de la peinture, c'est Jerome Bosch, qui au lieu de produire sa métaphysique dans un ordre du « décorum » ou adéquation des images aux croyances et doctrines, la produit par dédoublement des dessins grotesques propres aux marges des enluminures, les « gryllas » ou gargouilles, sur l'espace nouveau d'un tableau qui est énigmatiquement désacralisé. Pourquoi faire ça, pour un artiste ? Et bien, parce que la peinture ne pouvait plus évoluer dans un cadre sacré marqué par les pogroms et autres persécutions au nom de la « simplicitas » ecclésiale.

Chez Jerome Bosch l'univers, par l'échappée du caprice gratuit ou presque gratuit, s'ouvre et entre en cette sorte d'expansion dévoratrice qui est la conquête d'Amérique, où peut-être des cannibales sont vaincus par quelque chose de plus meurtrier. L'Amérique, avec les tomates et autres fruits exotiques, est déjà présente dans les motifs floraux et fruitiers du Jardin des Délices, dans le monde universel en

tant que nouvelle métaphysique, à détours, humoristique, si le mot se raffine.

Aussi-bien, ce sont les Rois de l'Espagne qui ont choisi, après acheter le maximum de Bosch, comme peintre de la Cour, Velazquez. Velazquez venait compléter le panoptique, la surveillance, la vision inquisitoriale de la monarchie absolue. Velazquez avait réalisé en Seville, avant sa promotion pour la Cour à Madrid, des tableaux à effet, de la vision maximale, comme la Vieille en train de frire des oeufs.

Pour Bosch c'est sur du papier que le tableau se passe, pour Velazquez, malgré la différence de degré, aussi. Pour Bosch c'est dans l'original, dans la satire, et pour Velazquez c'est le papier de la presse, de la propagande.

jeudi, 28 août 2014

Pour l'écriture littéraire on s'est choisi un jeu, un jeu sérieux puisqu'il en va d'une espèce de descendance. Le mien serait l'exercice de ce que j'appellerai la « raison fantastique ».

Je suis impliqué dans le dessin érotique que je viens de faire d'après le souvenir de Berthe. J'ai rendu le balancement sensuel de ses hanches, en dessinant un geste de danse qu'elle fait avec les mains obliques à hauteur des hanches, les paumes vers moi, les doigts repliés, mais il faut voir le dessin, elle est toute nue.

vendredi, 29 août 2014

Berthe je la voyais récemment. Tiens, j'ai réussi à rouler un mentholé. Artisanal: tabac à rouler, cannelle en poudre et feuilles sèches de menthe. Oui, j'avais vu Berthe et j'étais resté chez elle très douillet. Elle a suivi mon conseil et elle a porté un chignon. Je trouve que ça la rend plus sexy, parce que le chignon dévoile la nuque, qui est une zone érogène. Au début elle ne semblait pas très d'accord, je me prenais moi-même pour un tyran de lui suggérer, mais je restais convaincu à cause de sa beauté quand elle le portait, le chignon, je ne pouvais pas avoir tort. Et qui d'autre allait trancher la question ?

J'avais appris à dessiner de vrais portraits surtout quand j'avais commencé à retirer des leçons de ses yeux bleu vert clair et de ses lèvres pulpeuses, de ses cheveux aussi j'avais tiré la même leçon, la couleur du portrait est devenue importante pour moi. Mais depuis mes dessins d'enfance (érotiques, il faut dire, puisque à l'école on a voulu à sept ans me punir pour « faire des dessins pornographiques pour les autres enfants » - la prof, une franquiste spécialement ignoble, a dit que j'étais « juif » et a invité la classe à me tabasser brutalement à chaque récréation - et à douze ans j'ai dû « faire disparaître » un cahier complet par la même raison) je prenais un plaisir insensé à dessiner le chignon comme la coiffure féminine de prédilection, surtout si le sujet féminin était « une vraie femme ».

dimanche

Sur la toile d'internet j'ai écouté un groupe obscur des sixties qui a un seul album et dont on sait rien. L'album est une célébration assez étonnante du LSD, étonnante par sa simplicité et sa naïveté. Les poèmes servant de refrain sont des énoncés et tours de langage pris tels quels du réel, sans autre forme poétique que la rime et la chanson. Aucune maladresse chez les instrumentistes pour les plaindre, au contraire ça se laisse écouter. Et nonobstant quelque chose d'obscène saute aux yeux sans qu'on puisse préciser à quoi ça consiste.

Il m'est arrivé à propos du disque dont je parle d'avoir des certitudes délirantes et hallucinatoires à l'égard de son écoute. Je me disais que cette musique était le noyau du temps de l'humanité historique, une sorte de

noeud qui rendait puissante sa musique comme le noeud qui réunit le présent avec l'avenir. J'y priais non plus aux dieux, mais au moindre grain de poussière sur les images qui défilaient dans ma tête. Je m'éloignais de mes traits humains pour devenir pulsante matière, mort et vivant à la fois. Le titre du disque est *Trip Away*. La découpe du schizophrène laissait tellement béants les composants de ma conscience que je perdais de vue les limites entre mon corps et l'extérieur. A ce point on ne peut plus discriminer dans nos actes et je divaguais déshabillé sur la moquette de l'atelier, tombant sur une nouvelle lecture : *Aurora* de Jacob Boehme, dans sa superbe et juteuse traduction castillane par Agustin Andreu R.

Je me suis dit que si l'apocalypse venait d'être déclenché par la musique de *Sitting Bull*, le groupe duquel je parle, le salut je le trouverai dans un livre que la providence mettrait sous mes yeux dans le bazar de ma bibliothèque qui est chaotique.

Et c'est parce que les chansons avaient le tranché propre au réel qu'elles me rappelaient les poèmes chinois insérés dans *Das Lied von der Erde*, période Tang, mais aussi pour ce qu'en est de la mystique du chamanisme taoïste. Ce qu'aurait pu être la composition de Gustav Mahler était là une création *in fine* anonyme. De la même manière que la métaphysique chez Jacob Boehme se métamorphose en invitation à la pure sensation, à l'exercice à soi de l'imaginaire sensoriel.

Samedi, 6 septembre 2014

Bien que ce soit de ma part une démonstration de désinvolture assez notoire, j'ai le souvenir qu'à l'époque où je me faisais instruire par le Remèdes de l'Amour, d'Ovide, j'ai compris le déclic qui peut exister à imaginer son ex (non pas l'ex amicale mais bien celle qui reste ennemie) en train de chier au WC. C'est à peine une repère dans le quotidien, aucune garantie n'est désormais liée aux repères, dans la quarantaine.

Que le théâtre c'est une thérapeutique, d'abord, c'est déjà la formulation de celui-ci par Aristote dans sa Poétique, c'est à dire dans la remise de la catharsis en sublimation ou solution en supplément à tout ce qui relève d'une organisation de données aseptique et inopérante.

Si l'on tient compte que la catharsis est multiple, comme le sont les corps auxquels elle s'applique, l'on peut comprendre que le théâtre va forcément opérer ses propriétés médicinales par voie de surprise, et que l'expiation est projetée sur l'ensemble social comme soumise à une formule de perspective, une régulation des distances corporelles qui organise l'ensemble de l'espace ou des espaces. Il n'y aurait que manifestation schizophrène du corps chez le nécessaire et nécessitant bouc émissaire, mais qualitativement la même. Lui c'est l'identité, attrapée dans la poupée de cire que la magicienne perce ou fait fondre. L'on doit ne pas oublier la proverbiale sorcellerie des femmes thésaliennes qui est immédiatement juxtaposée à l'invention théâtrale, et qui aussi existe dans la fabrication de l'écriture même. Je laisse la question à ceux qui la trouveront jouissive, comme on dit en Espagne : *hay gente pa to*.

Quand on considère la Grèce Antique et Hellenistique l'on est aveuglé souvent par la vision du Même, et d'un seul patron mythique ou religieux et l'on a plutôt du mal à accepter la densité, l'opacité du polythéisme. Que par exemple, certains grecs puissent raisonner leurs croyances et souffrances en accord à un tout autre patron mythique que l'homérique le plus courant, et concevoir une théophanie qui commencerait par la considération de la Nuit et ses

filiations, on a du mal à accepter que cela se juxtapose à des patrons dans lesquels la Nuit avec majuscule n'existe du tout. Que d'une maison viennent dans le chemin du vagabond moyen des odeurs d'oignon cuite et que plus loin l'on sente la viande grillée (devant un temple) nécessite que l'on ait fait nous mêmes ce chemin du vagabond, que du temps soit passé sur nos corps, ne soit que le temps de traverser l'agora de la ville.

L'on peut dire que sous l'angle de vision du myope absolu le volcan a effacé pour toujours la réalité antique, le sens du religieux reste opaque, et le chercheur devient celui qui connaît le moins sur son sujet.

Dimanche, 7 septembre 2014

Nous sommes donc juste au commencement du savoir sur l'Age Classique, soit notre origine, ce Temps-qui-ne-vieillit-pas, selon nous rapporte, à propos de l'orphisme, Damascius, en Des premiers principes.

On se voit forcés de céder à la superstition finalement et l'on accepte d'entrer dans ce Temps par la Porte (on dirait presque, si le mot finirait par convenir, « providentielle ») de la Nuit, nous rebroussons chemin et nous cherchons dans le mystère, et nous revoilà indistincts des grecs qu'on étudie, rêvant ensemble avec eux.

Il faut rappeler alors, même si le Temps où l'on habite n'est du tout propre à ça, que la justification du phénomène religieux dans un monde à venir ne serait donnée que par l'usage thérapeutique. La seule condition qui sera désormais requise pour l'entreprise religieuse est qu'elle soit thérapeutique. La demi-médecine sera la marge d'existence péremptoire du vivant.

On est donc à l'Age Classique, en train de plonger dans l'entité théologique Nuit. Il arrive que la nuit part chaque matin, que l'on est en été, où les jours gagnent sur les nuits et qu'il est six heures trente. Bientôt s'éclaircira le Ciel. Appelons cette pensée castrée Première Nuit. Même si je pense être plutôt en train de « finir » l'écriture de mon livre.

Le texte sera un pure aide-mémoire pour la parole, si la Terre ralentit sa rotation le nombre de jours de l'année des montres devant diminuer en nombre mais s'intensifier en moments. Puisse la rotation planétaire passer à un second plan, et disons que les Vies seront des Livres. Que le Livre sera une mesure ou mensuration de la pour ainsi dire durée de la vie. Et que la Planète entière sera artistique, quelques fois grâce à l'écriture, avec langue de libre choix. Les vivants seront des dieux au moment de mourir, grâce à leur Oeuvre. La gauche donnera des leçons à la droite. Bref, la nuit des astres.

Quant on perd la nuit, voilà que le trip est fini, voilà donc qu'on redescend, on est notre propre Finnegans' Wake. Sous chaque Maison, de deux heures de durée, il y aura, peut-être

d'innombrables moments, ou bien l'on pourra dire « la Vie s'endort le jour, ou vice-versa. Les vieux voudront vivre la Nuit, faisant la guerre aux Jeunes, quelques fois. Leur aveu si positif, les condamnera à s'éteindre, et la longueur de phrase deviendra vite un compte à rebours. Le lecteur, tenant son livre à la main s'il a les forces, s'il n'est pas déjà accompagné des anges du Purgatoire, devra prendre exemple et imiter la Nouvelle Machine.

Que la lecture passe à être un sport suffirait dans une société blanche pour évacuer les vieux, bien au contraire, lecture et écriture deviendront l'apanage aussi bien des vieux que des jeunes, dans le modèle paradisiaque, et même au Purgatoire la chose écrivante nommée Dante saura ne pas faire lire son DE SENECTUTE aux Jeunes. J'ai comme un souvenir de mon oncle Joaquin ou encore un autre dans la même branche, habillé en cravate à la plage. Et comme dit un ami musicien, le Pape parlera de Freud. La Pluie pourra faire l'objet de condamnation, par absence ou par dommages et intérêts, par voie administrative, pénale si le temps est un temps de dictature, car par de sortes d'ordalie l'on cherchera toujours des coupables. Cette mission de traître à la classe, qu'était dans la vision de la Transition pour les professeurs réactionnaires la mission de surveillance du délégué de classe et que moi je trouvais assommante, n'est rien d'autre in fine que la mission diabolique des démons chez Dante. Et c'est aussi cela la catharsis, la propriété médicinale du sacré (artistique ou pas reconnu comme tel). (Cf. Giorgio Colli, *La sagesse grecque*; Orphée: Olympiodore: Commentaire sur le Phédon de Platon; 82 d: *Et ils accompliront des rites secrets, aspirant à la libération des ancêtres / scélérats; mais toi qui assure sur eux ton*

emprise, ceux que tu choisiras / tu les délivreras des âpres tourments et de la passion effrénée. C'est à dire tu les cureras)

Conscient ou inconscient par l'écriture, on dirait que pour Dante, Béatrice est le prénom du Lecteur, et finalement c'est la lecture de la Censure comme chez Klossowski qui fait l'air doucement sévère, adulte, et androgyne de Roberte, l'épouse.

Ce que fait le stigmaté inconscient du fumeur est qu'il est un « mangeur de feu », ce qu'on appelait Salamandre dans le domaine spirituel. Mais le fumeur est un phénomène d'une société déjà décompensée par l'injustice, et chercher à résoudre à travers l'art les injustices est fatal pour l'artiste, car l'héroïsme est quelque chose d'assimilable au symptôme, l'héroïsme est la pertinence du symptôme, sans rentrer forcément dans la divinisation lacanienne, ou propre à la folie dans l'analyse lacanien. Le sujet sera responsable non seulement de sa conduite envers les vieux, adultes et enfants, plus animaux et végétaux, mais aussi envers les anges et les intelligences artificielles.

Pour le fumeur donc s'installe la compulsion dès qu'il ne se remet de sa culpabilité qu'en fumant encore. Il se peut qu'un complexe ait conditionné cela, mais le complexe c'est la Vie.

Et n'oublions pas la valeur symbolique de la Salamandre.

Le fumeur fatigue ses poumons, c'est le moins qu'on peut dire, mais qui ne fatigue pas le corps, qui soit en bonne santé, à commencer par le cerveau et sa plasticité fatale (cf. Catherine Malabou, philosophe française enseignant à Berkeley) qui le différencie des nouvelles machines ?

Mardi, 9 septembre 2014

Après ce zigzag, qui était rédigé en transe, j'essaie de conserver l'utile pour développer l'analyse de la Divine Comédie; peut-être l'allusion aux racines latines et grecques du théâtre et, donc, du roman. Mais l'on ne voit dans la littérature ancienne, du moins d'emblée, autre piéton du monde spirituel, à part les philosophes, et même pas, que le héros, ce qui ne convient à l'esprit moderne du roman, et même du théâtre actuel, qui se veut critique et non pas servile en égard du puissant.

Des sorcières de Thessalie avait fait la matière de son autobiographie fictive Apulée, dans *l'Ane d'Or*. Des rêves et leurs prophéties symboliques ou en rébus, avançant le déplacement et autres mécanismes de la *Traumdeutung* de Freud, avait voulu établir le catalogue expurgé, dans une volonté réactionnaire mais méticuleuse, Artémidore de Daldis. Et voici que pour un ouvrage qui utilise le même mécanisme que Dante, plus ou moins contemporain, l'on a aussi une dédicace aux rêves. Il s'agit du *Roman de la Rose*, qui commence comme suit :

*Aucunes genz dient qu'en songes
n'a se fables non et mençonges;
mes l'en puet tex songes songier
qui ne sont mie mençongier,
ainz sont après bien apparent,*

L'on s'approche par le rêve aux certitudes du fou, du délirant sous la fièvre, du drogué. Et cela constitue la naissance de la rose, et de l'amour. La rose étant le premier symbole du Zohar, où le préambule nous approche de la fleur pour compter ses pétales, pour discerner le rouge du blanc, principes et noms de deux figures géomantiques.

Dieu ou la religion concernent le plaisir sublimé, et ça devrait s'arrêter là. Les conséquences de la religion administrant la morale sont sanglantes, parce que souvent les postes de Dieu et de religieux sont accordés à des psychopathes.

Je pourrais ébaucher mes conclusions du livre de J.Seznec sur la persistance du paganisme au Moyen Age à travers les astrologues et les médecins.

Ces conclusions n'étant pertinentes, car elles rendraient efficacement pédagogique la lecture du Paradis de Dante. Je préfère persister dans la complexité du journal intime à clé.

Béatrice a fait apparition dans ma vie onirique de ces jours. Il arrive que je devrais me relire pour identifier la Béatrice à la Botticelli de mes derniers rêves. Elle apparaîtrait comme une femme noire Guadalupe à profil noble, regard poli mais sensuel et belle coupure afro. Vue et échangé quelques phrases, puis perdue de vue. Cela s'approche du récit de la Vita Nuova.

mercredi, 10 septembre 2014

Donc on revient au Roman de la Rose, qui est quelque chose de plus revigorant que la Divine Comédie, par où que l'on tienne compte. O bien en tout cas dès qu'on n'est pas encore un moribond.

l'erbe et les flors blanches et perses
et de maintes colors diverses,
c'est la robe que je devise,
por quoi la terre mienz se prise.

La couleur du tissu des coussins chez ma tante Ia, quand on me portait chez elle l'après-midi et que j'avais trois ans ou moins. C'était de la broderie, et le soleil couchant tombait sur les couleurs.

Le Bouddha occidental, d'Europe ou d'Amérique, a besoin de subsumer en un seul concentré ce qui est Bien et ce qui est Mal dans le monde que l'illusion met devant ses yeux. Le mal tombant comme une cicatrice squameuse aux pieds de la figure nue du Bien.

jeudi, 11 septembre 2014

L'exercice de l'écriture a été pour moi, dans le passage à la vie adulte, pour mettre une borne, une affaire qui se fait dans la fièvre. Au son de la musique rythmée. La musique classique à quelques exceptions près (les lieder de Schubert ou Mahler) est inopérante.

Il s'agit que les repères dont Dante ou Shelley ont été depuis un certain temps perdues. Il arrive aussi que le ton d'un journal intime n'a pas « pris », comme une sauce qui ne fait pas émulsion. A ce point l'écriture est un expédient âpre et malpoli qui squatte l'attention du lecteur pour lui faire humer la puanteur d'un auteur sans hygiène psychique depuis des années.

Les livres sont toujours autour mais chaque jour plus méconnus, moins touchés, moins lus, plus sales à cause de la tasse de café posée systématiquement sur leurs couvertures.

Le journal intime n'a pas pris à cause qu'il a dû être effacé au fur et à mesure. Ce qui est peut-être mieux, car un homme qui parle mal d'une femme est quelque chose de regrettable toujours.

L'orientalisme, au point de raisonner en bouddhiste, de Shopenhauer trouve son accomplissement discret chez Heidegger, et plus populaire chez les beatniks. Il s'agit de saisir que les orientaux tiennent les rennes du cosmos du fait qu'ils simulent croire en Dieu, étant pourtant des magiciens qui croient plutôt à une réalité mystérieuse.

Je viens d'accomplir un collage fumé pompéien sur le Régime de Vichy.

mardi, mi-septembre 2014

Place ***

Assis au café je remarque qu'avec le marché populaire et la terrasse de café sur le même espace, tout le monde est en train de délirer. Moi-même j'ai dû chercher l'inspiration pour venir peut-être assister à un cours de yoga, comme à l'époque de mon arrivée à Paris. Côté yoga non seulement je n'ai pas évolué, mais au début j'ai vécu de mes acquis, puis je les ai perdu. Cela dévient plus éprouvant de recommencer que de simplement commencer.

Je porte avec moi, à part un « que sais-je ? » de Claude Hagège, le « Xiyou ji » de Wu Cheng'en : le singe pèlerin, et je l'explore par plombées. Le même sentiment d'impuissance que pour le yoga, en

égard de ce monument mythique. J'attends aussi « de descendre sur terre » depuis ce que j'ai fumé à la maison de ***. Je ne savais pas quoi faire.

Les préventions et sursauts m'empêchaient de me concentrer sur rien. Donc, je viens, en rentrant dans le cours de yoga, de vivre ma « descente » confié à l'autorité de ma nouvelle professeur. **** qui avait été ma professeur était bien là, et je l'ai salué. Mais, je me suis penché pour changer de personne.

mercredi, 17 septembre 2014

Près de mon analyste, en rebroussant chemin, il y a une belle librairie de livres usés. Un couple de jeunes personnes la tiennent. Je suis distrait et appréhensif : si je porte un livre sur moi il est fort possible que pour ne pas me faire confondre avec un voleur je n'approche pas les bacs de livres soldés. Trois bacs, dans une classification traditionnelle déjà et logique : sciences humaines, littérature et polars.

Je pense que je les décontenance aussi à cause de ce qu'ont les espagnols artistes, un anarchisme tenace qui fait sa relecture des hiérarchies tacites, sans cèle mais logique, comme les trois bacs.

Je pense que lui est décontenancé parce qu'il ne peut me cerner, sans tomber dans le délire d'interprétation. J'ai parlé une des premières fois avec lui, mais à part quelques informations sur son fond qui pour moi sont secondaires, moi je n'ai aucun souvenir de ce qu'on a parlé. De livres, je suppose, en tout cas. Je n'ai pas du

tout de longs dialogues, en revanche, avec elle, mais de brefs échanges de politesse, avec à peine un peu d'érudition minimale à la violette. Aujourd'hui elle m'avait appelé pour refuser la double trilogie de mes journaux d'artiste en espagnol. J'avais pensé qu'en tant que livre d'artiste soigneusement illustré et dans du beau papier vergé, mes livres pouvaient s'unir à leur fond. J'ai commis l'erreur des poètes, le compte d'auteur, mais je l'ai défendu, tondu par le zèle du coiffeur antisémite, avec un vague appel de dignité: Bon, comme public, ça intéresserait un amateur de dessins.

Je ne dis pas qu'un livre érotique aux vagues relents qui font penser à un lecteur ou lectrice de Georges Groddeck je l'ai commandé parce que la vieille édition était illustrée par Félix Labisse.

Pour pas me choper une déprime, j'ai acheté quelques livres. D'abord une traduction des éditions Allia d'un dialogue philosophique littéraire de Savage Landor. Du Moyen-Age, une des moutures du Roman de Merlin. Puis, me heurtant aux regards et leur rendant la liberté de leurs propres affaires je me suis trouvé devant des étagères fournissant tout ce qui concerne Sacher-Masoch, sa femme Wanda, écrivaine comme lui, et même ce qu'on abonde sur sa personnalité. Presque tous les titres, voire les éditions, je les avais déjà. Autour de ce groupe j'ai trouvé pas mal de titres de Gabriele d'Annunzio. Je ne savais très bien lequel pourrait m'intéresser davantage que *Le Plaisir*, que j'avais en italien. J'ai retenu *Contemplation de la Mort*, que j'ai pensé être partie du *Triomphe de la Mort*, que je cherchais.

Il arrive qu'en mettant en pratique la technique de l'oracle ou « lecture méditative », pour le dire comme Madame Guyon, je suis tombé pile sur un passage où il est question de Dante.

Dès que j'aurai le temps de chercher tranquillement, je vous le copierai ici. Traduit par André Doderet chez Calmann-Lévy, 1928 :

Lo raggio della grazia in che s'accende
verace amore, e che poi cresce amando

Je lui parlais de Dante; et j'étais ému devant la soif qu'il avait de cette grande source. Un jour, je lui racontai comment j'avais contemplé dans la cathédrale d'Amiens, l'Espérance sculptée telle que le poète la chante dans le Paradis, quand Béatrice, au huitième ciel, lui montre le baron « pour qui, là-bas, on visite la Galice », et quand saint Jacques l'exhorte : « Dis ce qu'elle est. »

Dante et le tailleur de marbre inconnu avaient fidèlement traduit, l'un dans la tierce-rime, l'autre dans la matière dure, la définition que donne de l'Espérance, dans son Formulaire, un théologien de France, Pierre Lombard, évêque de Paris. « Spes est certa expectatio futurae beatitudinis... »

« Spene » diss'io « è uno attender certo

della gloria futura... »

Mon ami resta longtemps pensif devant cette correspondance entre la cathédrale de pierre et la cathédrale de rythme, l'une jaillie de sa terre et l'autre de la mienne. Il semblait que j'avais rapproché Dante de lui et découvert dans la sublime masse gothique un point mystérieusement sensible où nos esprits pouvaient converger et communier.

(fin de citation)

Malheureusement D'Annunzio nous semble plus impressionné par l'accumulation et le volume (la masse, nous dit le traducteur) de l'oeuvre littéraire comme d'une cathédrale, que par le jeu d'esprit sur l'espérance qui est vite passé aux oubliettes, ce serait quoi d'attendu et de vite oublié ainsi, dans une méditation de la mort ?

A mon avis une grande partie de la jouissance à évoquer Dante vient de ce réflexe.

Mardi, 24 juin, et jeudi 26 juin, 2014

Ahi quanto a dir qual era è cosa dura
esta selva selvaggia e aspra e forte
che nel pensier rinova la paura!

Tant'è amara che poco è più morte;
ma per trattar del ben ch'i' vi trovai,
dirò de l'altre cose ch'i' v'ho scorte.

La difficulté et l'inachevé étaient depuis le début de la chose dantesque mis sur le tapis, leur constat est ce qui fait émulsion tout au long. Il s'avère que je vois enfin la possibilité de publier cet essai et ce-faisant de le mettre au propre auparavant. Je pourrai polir quelques aberrations, par exemple, dans mes diverses traductions, tout en respectant les aberrations voulues artistiquement. Peut-être signaler d'une manière ou d'une autre sommairement le pourquoi de ces licences. Le début de mon essai s'avère être l'énoncé juste puisque vraiment il a été état d'un ensorcellement tout au long de son écriture. Je relis et je suis étonné : la plupart des fois les idées sont hallucinées par un texte pris dans de violents mirages d'écriture. La valeur serait sibylline comme il en était pour moi chez Nostradamus, que je lisais comme de la poésie en même temps que je lisais Henri Michaux, l'espagnol Leopoldo Maria Panero et Antonin Artaud, cherchant des guides dans la condition d'halluciné qui s'installa dès mes vingt ans. Ces trois exemples, si l'on diffère ce qui est de Nostradamus, me laissent espérer d'écrire toujours un livre, même si malade, puisque chez les trois il existe une alternance entre le nonsense et l'énonciation du sens ultime de l'état dans lequel a lieu le nonsense. Mais, sinon, particulièrement à mon livre, qui n'est pas mon premier ouvrage, je peux rendre part du plus d'étrangeté qui a régné dans mon analyse depuis que j'ai eu pour analyste Claude Maillard. Le processus d'écriture de ce livre en est témoin. J'ai eu la sensation d'être gommé, privé de ma parole, de mon écriture, et j'ai fait l'expérience de la privation de liberté. Le but annoncé était de régler mon diagnostic et mes médicaments, mais implicitement mettre fin à mes excès d'automédication. La clinique y était consacrée aux addictions. J'ai perçu ces dernières années avec leurs inexplicables privations comme une longue punition qui a commencé à la clinique et s'est installée dans ma vie. Cet scandale, et rien d'autre, doit prévaloir, puisque c'est en tant que victime et non pas en tant que bourreau qu'on fait de la philosophie avec la psychanalyse, le discours du

mâle dépit  n'ayant jamais été quelque chose de lisible. Ou
l'homme d pit , ou Dante...